GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
AUG 18 1904

11e Année. N° 15. 1er Août 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Kaunitz	*Mémoire sur la Cour de France* (1752). — I.	441
André Beaunier	*Picrate et Siméon* (2e partie)	455
Ernest Dupuy	*Les Années de Jeunesse de Madame Roland*	509
Colonel X.	*La Pénétration au Maroc*	541
V. Blasco Ibáñez	*Fleur-de-Mai* (fin)	552
Henri Potez	*W. B. Yeats et la Renaissance poétique en Irlande.* — I.	597
Henry Bargy	*Collèges et Universités aux États-Unis.* — I	619
★★★	*A la Cour de Bangkok*	639

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

CORRESPONDANCE ENTRE GEORGE SAND ET GUSTAVE FLAUBERT

C'est une heureuse idée que d'avoir fait se suivre en un seul volume les lettres de George Sand et de Gustave Flaubert, qui étaient jusqu'ici disséminées en quatre. Les premières lettres sont de 1863 ; mais la correspondance ne devint vraiment régulière qu'à partir de 1866, et dès lors, pendant dix années, les deux écrivains échangent plus de trois cents lettres, quelques-unes très longues, toutes intéressantes. Celles de Flaubert sont toujours déférentes et respectueuses, en leur familiarité; il s'y raconte franchement, au jour le jour, et se montre tel qu'il est : inquiet, fiévreux, perpétuellement tourmenté. George Sand le rassure, le remonte, aux heures mauvaises; elle est pour lui une amie toujours affectueuse et clairvoyante. On comprend qu'après la mort de la bonne dame de Nohant, Gustave Flaubert se soit senti désemparé : « Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois. » Et, plus tard, il insiste dans ses lettres à Maurice Sand : « Elle me manque, dit-il à diverses reprises, j'aurais besoin d'elle... Pas un jour où je ne me dise : Si elle était là, je lui demanderais conseil... » Il faut lire de près ces lettres admirables. On a vu, par la correspondance de George Sand avec Alfred de Musset, ce qu'était l'amour pour cette grande âme et ce grand cœur : on verra ici ce qu'était l'amitié.

ACHILLE III DE HARLAY, par **E. Pilastre.**

Premier président du Parlement de Paris sous le règne de Louis XIV, Achille III de Harlay mérite de rester comme l'une des figures les plus intéressantes de l'ancienne magistrature française. On retrouvera dans ce volume « les traits nombreux de cet esprit vif et mordant, par lesquels il est permis aux gens de cette sorte de se défendre contre les indiscrets, de maintenir leur rang, de pratiquer leur indépendance, de remettre à leur place les hommes et les choses ». Cette étude sur « la vie et l'esprit » d'Achille III de Harlay est écrite d'un style toujours alerte.

LE MAROC D'AUJOURD'HUI, par **Eugène Aubin.**

Au lendemain de l'accord franco-anglais, à la veille de notre expansion marocaine, ce livre vient juste à point pour renseigner le grand public sur les espoirs que légitimement il peut fonder en cette future enclave de notre empire colonial. Mais ce livre doit mieux servir encore aux politiques, — à tous ceux, du moins, qui rêvent de ne pas recommencer au Maroc les coûteuses et cruelles expériences de l'Algérie, de Madagascar et du Tonkin ; — il doit servir à bien indiquer les moyens les plus efficaces, les plus rapides et les plus économiques de mettre en ordre et en valeur cette terre aujourd'hui désolée et cet empire rongé de maux.

UN DIVORCE, par **Paul Bourget.**

C'est un roman à thèse, et qui ne s'en cache pas ; un roman sur le divorce, et contre le divorce. L'auteur de l'*Étape*, on le pense bien, n'use pas de l'argument fameux : « L'adultère me suffit. » Ce qui lui suffit, à lui, et seul peut le contenter, c'est le mariage catholique, indissoluble, institué pour le plus grand bien de la société, assure-t-il, quelles qu'en puissent être les duretés, les cruautés envers les individus. Et, pour démontrer la souveraine vertu de ce mariage unique, c'est les duretés, les cruautés du divorce et du second mariage qu'il veut montrer aujourd'hui. A vrai dire, un peu plus de simple humanité chez la femme, — que le second mariage a rendue mère, — un peu de bonhomie chez le second mari, — qui se donne pour un esprit libre et libéral, — auraient peut-être assuré, sans invraisemblance, quelque relâche à leurs angoisses. Mais quoi ! nous y perdrions cette œuvre émouvante et noble, sincère et passionnée, où mainte scène, et des principales, n'est pas seulement d'un logicien moralisant, mais d'un moraliste véritable et d'un poète excellemment tragique.

LE GRAND BUREAU DES PAUVRES DE PARIS AU MILIEU DU XVIIIe SIÈCLE, par **Léon Cahen.**

Les questions d'assistance sont aujourd'hui d'actualité. M. Léon Cahen s'est préoccupé de savoir comment fonctionnait l'Assistance publique parisienne du XVIIIe siècle, *le Grand Bureau des Pauvres*. Les recherches fort étendues qu'il a faites l'ont amené à des conclusions originales. L'ouvrage contient en outre des détails intéressants sur le régime des établissements hospitaliers, la répartition de la richesse et de la misère à Paris au XVIIIe siècle. Écrite avec clarté et précision, l'étude de M. Cahen se recommande à tous ceux qui veulent connaître l'histoire de la capitale et de ses institutions ; c'est un précieux document.

MUSIQUES D'AUTOMNE, par **Louis Legendre.**

La Muse de M. Louis Legendre, à sa manière, est aussi une « Muse qui trotte ». Elle trotte joliment, non seulement dans nos rues de Paris, mais encore dans les chemins creux, à la campagne, sur la mousse des sentiers de forêts, sautant les buissons d'un pied leste, comme la petite grisette que Musset nous montre dans une strophe alerte de la *Ballade à la lune*. Les lecteurs de *la Revue de Paris* ont pu goûter ici même quelques-uns des plus jolis poèmes de ce recueil. Ils les reliront avec plaisir ; ils en trouveront d'autres, non moins charmants, — de ces poèmes ironiques et pourtant douloureux, où l'auteur se défend de s'attendrir. On peut aimer ces vers : Ils sont à la fois d'un bon poète et d'un « brave homme ».

MÉMOIRE

SUR

LA COUR DE FRANCE

— 1752 —

Le comte de Kaunitz-Rittberg, après deux années d'ambassade en France, rentrait à Vienne en 1753. L'impératrice Marie-Thérèse, toute confiante en lui, le rappelait auprès d'elle pour lui donner la Chancellerie d'État. Durant son séjour à Paris, entre de longues heures de maladie et les frivoles passe-temps d'amour dont il était friand, au milieu d'eux peut-être encore, Kaunitz n'avait cessé de poursuivre l'idée maîtresse qui l'avait attiré en France : le rapprochement des deux cours ennemies, le « renversement des alliances ».

Luxueusement installé dans le Palais-Bourbon, vivant sans grande ostentation, au reste, mais s'entourant de gentilshommes des diverses coteries de la Cour, de gens de lettres et de financiers, il faisait, faute de mieux, bavarder les uns et les autres, glanait les impressions et les anecdotes d'où surgissaient les caractères, cataloguait les affinités qui engendraient les coteries, notait en un mot au jour le jour l'esprit, la tendance, les côtés forts et faibles de cette mouvante Cour de Versailles, où sa qualité d'Autrichien lui interdisait de jouer le rôle qu'il eût ambitionné.

Très séduisant de manières, sa souple nature slave ayant adouci son éducation germanique, il sut se faire bien accueillir de Louis XV et de madame de Pompadour, mais sans pouvoir pénétrer dans l'intimité royale : « On m'a fait entendre, mais que cela reste entre nous, je vous prie, confiait-il un jour à Kock, secrétaire intime de Marie-Thérèse, que s'il était possible de mettre un ambassadeur de la coterie du Roy, j'en serais, mais cela ne se peut pas. Bref, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais il est vrai que le Roy et madame de Pompadour et ceux qui l'environnent, ont beaucoup de bonté pour

moi. Tout cela ne fait assurément rien au fond des affaires, mais ces sortes d'affections personnelles ne gâtent rien cependant et peuvent être de grande conséquence dans les occasions. »

Somme toute, Kaunitz rentrait à Vienne quelque peu désappointé, sans résultat diplomatique palpable, mais non point les mains vides. Non seulement il avait donné un liant, tout à fait oublié, aux relations personnelles des souverains, non seulement il avait semé dans ses entretiens de Bellevue avec la marquise « beaucoup de choses qu'il était bien aise qu'elle redît au Roy »; mais il apportait encore à l'impératrice les notes secrètes qui devaient lui permettre plus tard d'embrouiller ou de débrouiller au gré des événements les intrigues de Cour, quotidiennes à Versailles, pesant l'influence et la valeur d'un chacun, dans ses rapports avec le Roi sans doute, mais bien plus encore avec l'être autour duquel il échafaudait déjà tout son plan de campagne futur : la maîtresse du Roi. C'est là un précieux document historique, le fruit de l'ambassade de Kaunitz, souvent feuilleté sans doute par les mains impériales avant et pendant les négociations qui arrivèrent à modifier l'équilibre politique de l'Europe et influèrent si fortement sur nos destinées durant la seconde moitié du XVIIIe siècle.

L'absence de bienveillance dans les jugements aide au relief des caractères; toutefois, les aspérités de l'ironie sont dissimulées sous le respect du diplomate pour les personnes « augustes » dont il parle, et cette vérité, respectueusement dévoilée, a sa saveur très particulière.

La minute de ce document, presque complète, corrigée de la main de Kaunitz, fut retrouvée, il y a peu d'années, dans les archives de la maison impériale à Vienne. Sa couverture porte : *Maximi momenti. Mémoire sur la Cour de Versailles, rédigé par le comte de Kaunitz à la fin de son ambassade en France. Minute 1752.*

Fort difficile à déchiffrer, dans ses fins traits pâlis et sous ses nombreuses surcharges, il me fut confié par l'obligeance du savant docteur Schletter. La *Revue* ne pourra publier que des fragments de la première partie.

La seconde partie du Mémoire contient la situation respective des partis à la Cour, les portraits des divers personnages qui les composent et leurs intrigues autour de la marquise.

VICOMTE DU DRESNAY

Louis XV a la taille avantageuse et noble. Roy pour ainsi dire dès le berceau, il s'est fait une habitude de cet air

décent, qui devient majesté dans les grands princes. Il a le front beau, les yeux grands, noirs, et naturellement tristes. Son regard serait fier, s'il n'était adouci par la bonté de son cœur. On dit que, dans sa jeunesse, sa tête était la plus belle de son royaume. Aujourd'hui, il a le fond du teint livide, presque olivâtre. De certains jours, il est dispos et leste, mais ordinairement on le trouve abattu et languissant. Sa santé est cependant des plus robustes. Personne ne soutient mieux la fatigue. Les exercices violents lui sont devenus nécessaires; aussi prend-il le plaisir de la chasse quatre fois la semaine, sans aucun égard au mauvais temps.

Toutes les qualités qui constituent l'honnête homme, qui forment l'aimable particulier, entrent dans le caractère de ce prince. Un grand fond de religion en est la base. Il en observe scrupuleusement les pratiques. Point de jour qu'il n'entende la messe, et il y assiste avec respect, toujours à genoux, récitant les prières de son livre. Son jeûne est austère, le gras est banni de sa table les jours maigres, et il exige la même régularité de ses courtisans. Un d'entre eux qui était malade lui demandant un jour la permission de faire gras, le Roy ne fit pas semblant de l'entendre et, sur ses instances réitérées, il répondit sèchement : « Que ne mangez-vous dans votre chambre? » On n'oserait hasarder en sa présence des discours libres sur des matières respectables, et, si l'incrédulité est proscrite de sa Cour, on assure que le jansénisme oserait encore moins s'y montrer. C'est par respect pour les choses saintes qu'il s'abstient de faire ses Pâques. On prétend qu'il fait dire des messes et distribuer des aumônes de temps en temps, pour obtenir la grâce de sa conversion. Il n'est pas douteux qu'à l'exemple de Louis XIV il ne finisse par la dévotion, mais il est difficile de déterminer l'époque de ce changement.

C'est le père le plus tendre. Une bonne partie de sa journée est passée au milieu de ses enfants, dont il fait les délices et qui lui donnent toute leur confiance. L'amitié, ce sentiment dédaigné par la plupart des princes, n'est pas étranger à Louis XV. On l'a vu ami, et ami fidèle. Les secrets de M. de Coigni étaient sacrés, même vis-à-vis de la maîtresse qui ne l'aimait pas, contre laquelle la seule amitié du Roy lui

servait de soutien. On pourrait se dispenser de parler de son cœur. Les marques de faiblesse qu'il a données témoignent assez qu'il l'a tendre et qu'il est capable de s'attacher. Délicat à l'excès, il en devient quelquefois incommode. Il serait terrible vis-à-vis d'un rival. Il ne pardonne pas qu'on ait pu plaire, même avant lui, à une de ses maîtresses. M. d'Aiguillon éprouve encore aujourd'hui des froideurs pour avoir mérité autrefois des préférences de la part de madame de Châteauroux.

On ne saurait être plus humain, ni avoir plus de douceur dans le commerce. Les méchants lui sont odieux ; aussi tous ceux qui l'approchent sont ce qui s'appelle de bonnes gens, la plupart même assez bornés. Avoir de la prétention, afficher de l'esprit, être caustique, sont des titres pour être exilé de sa familiarité. Soit inadvertance, soit défaut d'éducation, il lui échappe de temps en temps des traits désobligeants, qui semblent répugner à cette bonté naturelle. En voici quelques-uns qui ont fait du bruit à la Cour. L'élévation de M. de Machault devait surtout mortifier M. d'Argenson, l'auteur de sa fortune. Le jour que le nouveau garde des sceaux prêta son serment et qu'en cette qualité il obtint la préséance sur les autres ministres, le Roy approcha de M. d'Argenson, qui assistait à la cérémonie, et lui dit tout haut ; « Monsieur d'Argenson, vous voici baissé d'un cran » : raillerie amère et doublement cruelle par la personne du rival. Le duc d'Harcourt, capitaine des gardes, étant mort, le Roy disposa de sa compagnie en faveur de M. de Luxembourg. Le lendemain, M. de Villeroi, autre capitaine des gardes, venant au lever, le Roy lui en apprit la nouvelle et ajouta : « C'était votre compagnie qui était destinée à M. de Luxembourg, parce que je comptais que vous mourriez le premier. » M. de Villeroi sortit, pénétré au vif de la dureté de ce propos. Madame de Verneuil dont le mari n'est pas d'une ancienne noblesse, sollicitait inutilement d'aller à la Cour. S'étant enfin adressée à madame de Pompadour, le Roy y consentit. Le jour fut nommé pour la présentation. Elle entre dans le Cabinet et s'avançant selon l'usage pour être saluée du Roy, celui-ci se retira. La dame, qui est fille de condition, pensa en mourir de douleur. Lorsqu'on en fit des reproches au Roy, il répondit qu'il avait permis qu'elle lui fût présentée, mais qu'il ne s'était pas engagé de la saluer.

Rien n'est plus dangereux que de l'offenser. Il n'oublie jamais et tôt ou tard il fait sentir le poids de son indignation. Attaché à son sentiment avec opiniâtreté, il n'y a que celle qui dispose de son cœur qui puisse le ramener. Ce n'est pas qu'il ne fût facile dans sa jeunesse. Lorsque M. le Duc obligea feu le Cardinal de quitter la Cour, le Roy fondait en pleurs en le voyant partir. C'en était fait sans M. de Mortemart. Il fit sentir qu'un roy ne verse pas de larmes inutiles, et, de la garde-robe, on signa le rappel du Cardinal, qui fit exiler le soir même celui qui avait cru le perdre le matin. On reproche au Roy de n'être pas généreux, de se laisser arracher par faiblesse ce qu'il refuserait par tempérament. Madame de Maillé et la favorite d'aujourd'hui en sont la preuve. Celle-ci nage dans les richesses, tandis que l'autre, trop fière pour demander, est morte avec une fortune médiocre. Il est avéré qu'on ne lui a rien donné pendant les dix années de sa faveur. N'ayant que dix mille livres de rente et rien au delà, et étant obligée à une certaine dépense, elle avait contracté environ cinq cent mille livres de dettes. On les a payées lors de sa disgrâce, et on y a ajouté vingt mille livres de pension. Voilà tout ce que la passion la plus vive a valu à cette femme désintéressée. On raconte que, n'ayant point de diamants, elle avait fait un marché avec un joaillier pour des girandoles payables au bout d'un an, à raison de mille francs par mois. Le Roy, qui était au fait de cet arrangement, la voyant perdre gros un jour au lansquenet, lui dit en badinant : « Les girandoles seront mal payées ce mois-ci. » Il ne lui donna rien.

Il est peu de ces âmes extraordinaires qui réunissent à la fois ces vertus aimables et — s'il est permis de se servir de ces termes — obscures d'un citoyen, avec ces qualités augustes qui rendent digne du trône. Il semble que Louis XV ne soit pas également partagé du côté de ces dernières. Jamais éducation ne fut plus négligée. Ceux qui furent chargés de son enfance étaient les gens les moins capables d'un emploi aussi important. A un âge plus avancé, le Cardinal s'empara du Gouvernement, en même temps que de sa confiance, et toute sa politique consista à inspirer au Roy un dégoût souverain pour les affaires. C'est à lui aussi que l'on doit reprocher cette méfiance générale qui entra dans le caractère de ce prince.

Accoutumé à penser mal de tous les hommes, il ne croit voir l'attachement qu'à la suite de l'amour. Il n'est donc confiant que lorsqu'il se croit aimé; c'est ce qui donne ce pouvoir sans bornes à la maîtresse et ce qui aurait rendu madame de Châteauroux despotique, si elle eût vécu.

Le Cardinal étant mort, le Roy résolut de prendre lui-même le maniement des affaires. Depuis ce temps, il s'est fait une loi d'assister à tous les conseils. La malignité assure qu'il s'y ennuie à périr, qu'il y bâille beaucoup, et que, pour lui faire sa cour, à force d'abréger les affaires, on les y étrangle communément. Incapable d'application, partageant ses moments entre la chasse et les plaisirs, il n'a aucune idée de ce qui s'appelle gouvernement.

S'il n'est pas très instruit lui-même, il se présente quelquefois des cas où la science de ses ministres ne doit pas lui paraître moins suspecte. Les dernières remontrances du Parlement au sujet des hôpitaux font mention des lois fondamentales du Royaume. Le Roy ne crut pas pouvoir mieux s'adresser qu'en demandant à M. le Chancelier quelles étaient ces lois dont il était parlé. Celui-ci, interdit à une question aussi épineuse, ne put se tirer d'affaire qu'en répondant qu'il y avait longtemps qu'il était sorti du Parlement, qu'il ne savait pas trop ce qu'on voulait dire.

Il lit régulièrement les Gazettes de Paris et de Hollande. Ses ministres sont obligés d'en faire autant, pour avoir des réponses préparées. Ces mêmes gazettes fournissent le sujet de la conversation avec les ambassadeurs. Aux audiences qu'il leur accorde, il se contente de remuer les lèvres, pour faire la démonstration d'avoir répondu. Encore a-t-il fallu vingt ans pour surmonter sa timidité naturelle, qui allait au point que c'était le Cardinal ou le Secrétaire d'État qui prenaient la parole, lorsqu'il s'agissait de répondre. Dans le particulier, il s'énonce en fort bons termes, et ses lettres familières sont d'un style aisé et rempli de bon sens. Il ne fait jamais l'honneur aux étrangers de leur parler. Lorsqu'ils lui sont présentés, à peine daigne-t-il les saluer. Souvent même, il passe sans les avoir regardés.

Il est inaccessible à tous ses sujets. Il n'y a point d'exemple qu'il leur accorde une audience. Leurs plaintes ne parvien-

nent au pied du trône que par la voie de ceux mêmes qui sont à la fois leurs juges et leurs parties. Personne n'oserait hasarder une grâce. Il faut nécessairement passer par les ministres, qui de tout temps ont été despotiques ici dans leurs départements. Également insensible au plaisir de commander aux hommes et à celui de les rendre heureux, pouvant à peine former un désir qu'il ne le trouve aussitôt accompli, ne rencontrant partout que des esclaves, amant toujours adoré, maître jamais contredit, il est impossible qu'il n'éprouve cet état de langueur, cette satiété qui suit les passions satisfaites, situation qui engendre bientôt l'ennui; c'est là l'ennemi le plus cruel qu'ait ce prince. Aussi tous les jours, des courtisans ne tendent qu'à l'en arracher. Lui-même ne redoute que la solitude. De là, ce vrai besoin de dissipations continuelles, de là cette passion immodérée pour la chasse, de là enfin cette nécessité d'avoir une maîtresse.

*
* *

Madame la marquise de Pompadour est sans contredit une des plus belles femmes de la Ville et de la Cour. Ses yeux sont bleus, bien fendus, assez grands, son regard charmant. Le tour de son visage est ovale, la bouche petite, le front joli, le nez surtout fort agréable. Elle a le teint beau et il le serait bien davantage sans la quantité de rouge qu'elle met. Ses cheveux cendrés lui tombent en grande quantité jusqu'à la ceinture. Le soin qu'elle prend de cacher ses mains et sa gorge prouve qu'elles ne répondent pas au reste. Une espèce d'habit à la grecque qui ferme jusqu'au cou et dont les manches vont aux poignets est son habillement favori. Elle est au reste plutôt grande que petite, plutôt maigre que grasse; son port est noble, ses grâces sont touchantes, elles l'accompagnent dans tous ses gestes. Sa figure a quelque chose de distingué, de si peu commun que les femmes mêmes lui trouvent ce qu'on appelle un air de nymphe.

On est obligé de lui accorder, sinon des vues plus étendues, au moins un meilleur conseil qu'à aucune de ses devancières, qui n'ont su triompher que du cœur du Roy, au lieu que celle-ci commande au monarque, et lui commande depuis

six ans. Madame de Maillé n'en voulait uniquement qu'à la personne. Jamais elle ne trouvait qu'on lui donnât de preuves de tendresses assez fréquentes. Au moindre ralentissement elle prenait de l'humeur. Alors ce n'était que larmes et que désespoir, et le Roy, toujours le plus maltraité, exhortait le monde à la patience : « Madame la comtesse a de l'humeur aujourd'hui, disait-il, il la faut laisser. » Celle-ci est plus avisée; n'allant qu'au solide, elle se contente de gouverner. Loin d'être exigeante, le tendre intérêt qu'elle donne à la santé de son amant lui fait sacrifier ce que l'amour lui offrirait de plus doux. Le rôle au reste n'est pas aisé. Le Roy est difficile vis-à-vis de ses maîtresses. Il se plaint de n'avoir jamais trouvé de femme assez sensible. Il faut plus d'art qu'on ne pense pour feindre de l'emportement sans devenir incommode.

Tout le monde convient qu'elle a les qualités du cœur excellentes. On la dit douce, bienfaisante, n'ayant jamais desservi personne. Aussi toute la France fait-elle des vœux pour sa faveur. Jamais il n'y en eut de plus brillante. Elle gouverne despotiquement. Les ministres la préviennent sur tout ce qu'ils ont à dire au Roy. C'est lui-même qui l'exige. Le moindre détour les perdrait. Elle a une qualité qui la rend très propre aux grandes affaires, c'est d'être d'un secret impénétrable. Voilà par où elle a captivé la confiance du Roy au point qu'il a un vrai besoin de lui révéler, le moment même, ce qu'on lui a dit de plus important.

Elle recevait chaque jour son courrier de l'armée pendant les dernières campagnes de Flandre, qu'elle habita Choisi en l'absence du Roy. Rien ne se finissait sans elle, on attendait sur tout sa décision. Elle passait des nuits entières à répondre. Le marquis de Gontaut était chargé de sa conduite, qu'on appelait par dérision son premier eunuque. Elle ne voyait presque personne. Les princesses du sang y venaient souper et s'en retournaient coucher chez elles. Cette vie l'ennuya bien vite. Un amant couronné donne de doubles inquiétudes ; une autre pouvait lui enlever son cœur. Ces considérations ne contribuèrent pas peu à l'avancement de la paix. Outre cela, elle était piquée de n'avoir pas suivi le Roy à la guerre pendant que madame de Châteauroux y était allée.

Le défaut qu'on reproche à madame la Marquise est un désir insatiable d'amasser. Quoiqu'il soit assez difficile d'évaluer ses trésors, le public, toujours prêt à décider, les fait monter au delà de trente millions. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'elle a une part dans toutes les fermes, que les ministres lui abandonnent la nomination aux emplois et qu'elle partage avec eux les pots de vin. La malignité assure que c'est à ces dispositions que M. le Contrôleur général doit son élévation. Les démonstrations de respect et de soumission qu'on lui donne surpassent ce qu'on peut imaginer. Les jours de conseil, elle fait sa toilette devant le monde. Tout ce qu'il y a de grand y assiste. Les ambassadeurs n'y manquent pas. Aucun homme n'est assis. Il faut lui rendre justice, elle y joue son rôle à merveille. Sa politesse est soutenue et fort bien entendue. Elle paraît enjouée et fait presque seule les frais de la conversation. On ne voit guère de femmes de qualité à cette toilette. Généralement, celles qui se respectent affectent de peu voir la Marquise en public; si elle était fille de condition toutes auraient fléchi le genou devant elle, mais elles ont trop de fierté pour s'humilier devant une financière. Il n'y a peut-être pas de pays où l'orgueil de la naissance soit poussé aussi loin qu'ici. Comme la plupart des grands seigneurs sont d'assez fraîche date ou qu'ils tiennent par quelque endroit à la finance, ceux qui ne se trouvent pas dans ces cas en tirent une vanité étonnante.

Quant aux hommes, ils sont moins délicats. La cour qu'ils font à madame la Marquise tient même de la bassesse. Leurs attentions s'étendent jusqu'à ses domestiques. Il n'y a pas longtemps que le baron de Montmorency, le gentilhomme de France le plus glorieux de son nom, dînant chez la Marquise ne rougit pas de boire à la santé de Gourbillon son valet de chambre.

Ce fut après la mort de madame de Châteauroux que, le Roy étant plongé dans une profonde mélancolie qui influait même sur sa santé, les courtisans jugèrent indispensable de chercher un nouvel objet pour charmer sa douleur. M. de Richelieu, en possession de ces négociations amoureuses, jeta les yeux sur madame de Forcalquier, femme de qualité, une des plus jolies de Paris; mais cela n'eut pas de suite. D'autres

proposèrent une femme de robe, la présidente Portail; un premier valet de chambre aidé d'un écuyer songèrent à madame d'Étiole.

C'était le temps des fêtes pour le mariage de Madame l'Infante. Un bal de l'Hôtel de Ville décida de la femme. Les deux aspirantes s'y trouvaient, on les fit connaître au Roy qui s'attacha d'abord à madame Portail. Celle-ci était assise entre deux masques qui la serraient de près; le Roy, ne pouvant s'asseoir à côté d'elle, lui dit qu'il se mettrait sur ses genoux. Madame Portail connaissait le Roy, mais craignant que trop d'empressement pourrait nuire à ses affaires, elle résolut de feindre et de s'armer de fierté. Elle répondit donc que s'il l'osait, elle lui donnerait un coup de pied au derrière. Le Roy osa et elle tint parole. Cet acte de brutalité rebuta le Roy : il ne voulait pas, disait-il, d'une femme aussi méchante. Madame d'Étiole, qui apparemment fut trouvée plus humaine, l'emporta donc sur sa rivale. Le Roy la conduisit dans une petite chambre destinée pour le démasquer, et où la prévoyance du valet de chambre avait préparé toutes les commodités désirables. Le Roy fut content de sa nouvelle connaissance et lui donna rendez-vous à quelques jours de là pour Versailles.

Cette affaire resta longtemps secrète; le marquis de Gontaut, frère du duc de Biron, était le seul confident. Madame d'Étiole venait le soir à Versailles, et le matin, on la renvoyait. Ensuite, on prit le parti de l'y tenir cachée. Bientôt le mystère ennuya et on commença à la voir en présence de ce peu de personnes qui alors étaient dans la familiarité du Roy. Comme elle avait des talents pour la musique et pour la danse, on l'habillait en Arlequin ou en Polichinelle et, dans cet équipage, elle venait chanter et danser pour amuser la compagnie. Elle ne resta pas longtemps dans cet état d'obscurité. Peu à peu, sa faveur augmentant, on la mit des parties de Choisi et de Trianon. A la fin, on leva le masque entièrement et on lui assigna un appartement dans le château de Versailles.

On dit qu'elle était tout à fait singulière dans les premiers temps. Remplie de faux airs, elle avait un ton de mauvaise compagnie insupportable, Le serein l'incommodait; elle ne pouvait soutenir l'odeur des truffes. Le Roy ne lui passait rien;

il la faisait promener le soir malgré elle, il ordonnait qu'on plaçât les truffes devant elle à table. Quelquefois elle parlait bas en sa présence et il demandait : « Quel vieux conte du marais fait-elle là? » Cela allait jusqu'à donner des impatiences au Roy.

Un jour, elle faisait des plaintes amères de n'être pas née garçon, car, disait-elle, « je voyagerais, j'irais à la guerre, je ferais enrager les femmes. — Vous n'auriez rien fait de tout cela, reprit le Roy sèchement, car vous seriez restée un petit Poisson ».

Peu accoutumée à porter des dentelles, de peur de les froisser, elle ne faisait pas coudre ses engageantes à sa chemise, elle ne les prenait qu'après être habillée. M. de Maurepas fit cette découverte et la divulgua. La plaisanterie revint à la Marquise qui ne l'a pas oubliée, comme l'événement ne l'a que trop bien prouvé. C'était elle aussi qui garnissait ses robes, qui faisait ses pompons, et qui le racontait. Elle s'est bien vite corrigée de ces airs bourgeois; aujourd'hui elle travaille avec les ministres et a le sens de n'en pas parler.

La tête pensa lui tourner dans ces commencements. Elle faisait entrer le Roy dans tous ses discours. Madame la duchesse de Chartres lui ayant demandé pourquoi elle ne portait point de bagues, elle répondit : « C'est qu'elles incommodent le Roy. » A quelques jours de là, la Princesse, qui n'est pas bonne et passablement étourdie, voyant le Roy approcher d'elle, tira sa bague pour la donner à madame de Luxembourg, lui disant presque tout haut en présence de la Marquise : « Les bagues incommodent le Roy; je vous prie de garder la mienne. »

A juger de l'avenir par l'état présent des choses, il semble qu'on puisse affirmer hardiment que la faveur de la Marquise est au-dessus des événements. Il n'y a que la seule religion du Roy qui pourrait lui enlever son cœur; aussi lui a-t-elle déjà causé des frayeurs mortelles. L'hiver passé, il y eut un de ces moments critiques. C'était la veille d'un jour de Vierge, toute la famille royale était en retraite et le Roy à Bellevue. On assure que le Roy était rêveur, que tout lui déplaisait, et ceux qui le connaissaient bien lisaient dans le fond de son âme les remords qui l'assiégeaient. Ces retours à la dévotion

qui sont très fréquents font trembler la Marquise. Il y a bien longtemps que pour prévenir les scrupules elle aurait proposé de s'en tenir à la simple amitié; des personnes instruites prétendent même qu'il y a près de deux ans qu'il ne s'agit plus d'autre chose; mais elle sent le danger d'une telle démarche et que la considération du scandale ne permettrait pas qu'on la gardât.

La publication du jubilé n'a pas causé de moindres alarmes. A cette occasion, l'imagination des ministres s'est épuisée en expédients pour en éluder l'acceptation. Comme la bulle n'est accordée nommément qu'à S. M. I. et que, par rapport aux autres princes, elle ne les regarde qu'autant qu'ils la demanderont, on a voulu exiger une bulle dans une forme nouvelle, où l'on ferait une mention expresse du R. T. C. Sur le refus de la Cour de Rome qu'on prévoyait, on se serait dispensé de demander le jubilé. Un autre projet était de ne le publier dans le diocèse de Paris que lorsque le Roy serait dans celui de Soissons pendant la saison de Compiègne. Mais la religion du Roy a prévalu sur ces conseils et le jubilé a été accepté. Il a même été longtemps indécis si le Roy ne le prendrait pas lui-même et cette affaire a coûté bien des inquiétudes à la Marquise. Le bruit courait qu'il avait exigé d'elle une retraite de huit jours dans un couvent et que ce n'était que par ses larmes qu'elle avait su éviter ce pas dangereux.

Il faut lui rendre la justice que la fortune ne l'a pas enivrée au point que l'on pourrait imaginer. Il lui reste assez de raison pour sentir et pour dédaigner même la flatterie outrée. Quelqu'un lui parlant de son père, dit qu'il faudrait le marier. Elle répondit froidement : « Quand la race des Poisson viendrait à s'éteindre, le mal ne serait pas bien grand. »

Sa fureur est le bâtiment. Il est incroyable à quelles sommes cela monte. Un homme instruit m'a assuré que le Roy avait signé l'année passée pour treize millions d'ordonnances de ce seul article. Pour être sûre de la direction, elle a obtenu comme on a dit, la charge d'Inspecteur général des Bâtiments pour M. de Tornehem, sa créature, et la survivance de la même charge pour son frère, le marquis de Vandière, appelé communément le marquis d'avant-hier. Il voyage actuellement en Italie pour s'y former le goût. On l'admet à toutes les parties, au scan-

dale de toute la France. Le vieux Poisson, homme fantasque et nullement touché de la gloire de la famille, ayant appris l'honneur que l'on faisait à son fils, en témoigna assez plaisamment sa surprise en disant : « Que ma fille soupe avec le Roy, cela ne m'étonne pas puisqu'il couche avec elle, mais pour Nicolas Vandière, je n'en reviens pas. »

L'endroit où elle porte les plus grandes dépenses est le château de Bellevue qu'elle tient en propre par un don du Roy. Cet endroit est situé à moitié chemin de Paris à Versailles, vis-à-vis du pont de Sèvres, sur une petite hauteur au bord de la rivière. La beauté de la vue lui a fait donner son nom. On voit la Seine serpenter dans la plaine jusqu'à Paris qu'on découvre dans son entier. La maison est petite, un joli colifichet, mais les jardins sont vastes, bâtis en terrasses, et ont coûté des sommes à cause des transports de terre. Rien n'approche du goût et de la richesse de l'ameublement. C'est la maison la mieux étoffée. On y a fondé une vaisselle qui y reste toujours. La batterie de cuisine jusqu'aux pots, tout est d'argent. On avait répandu le bruit que le Roy voulait l'acheter pour Madame, mais cela ne se confirme pas.

Le Roy fait toutes les semaines quelques courses à Bellevue. C'est le comble de la faveur que d'être de ces parties. Pour y attacher une distinction plus marquée, on a imaginé un uniforme exprès pour Bellevue, de drap rouge brodé en or, en pampre de vigne. Cet uniforme est l'objet d'envie de tous les courtisans. Pendant que M. d'Argenson avait le désespoir dans le cœur pour l'élévation de M. le Garde des Sceaux, on crut apporter un grand remède à sa douleur en lui accordant la permission de porter cet uniforme.

On y a construit un petit théâtre qui contient environ cent cinquante personnes. La salle est tapissée de satin bleu sur lequel on a appliqué des ramages d'argent massif qui font un effet singulier à la lumière. Les opéras et les comédies qu'on y donne sont exécutés par la Marquise, mesdames de Brancas et d'Estrades et les courtisans. On dit que la Marquise joue à merveille ; en général cette troupe composée de seigneurs passe pour excellente. On a pourvu à tout, jusqu'aux plaisirs innocents de la semaine sainte que le Roy passe ordinairement ici. Ils seraient difficiles à deviner : c'est des poules qu'on voit

pondre, qui ont chacune leur nom et des cages de porcelaine et qu'on nourrit toute l'année dans un bâtiment fort élégant appelé la ménagerie. On dit que le Roy s'amuse beaucoup de ces bagatelles.

La Marquise fait sa cour de temps en temps à la reine qui la reçoit fort bien. Cette bonne princesse est si peu rancunière qu'elle a pleuré la mort de madame de Maillé l'hiver dernier, bien différente en cela de la reine de Pologne, sa mère, qui désirait de boire le sang des rivales de sa fille dans leur propre crâne. Monsieur le Dauphin traite moins bien la Marquise. Elle a eu le malheur de lui déplaire. Le Roy est fâché de cette antipathie qui l'empêche de mettre la dernière main à l'élévation de la Marquise en la nommant surintendante de la maison de Madame la Dauphine, charge dont était pourvue madame de Châteauroux et, du temps de Louis XIV, madame de Montespan.

Depuis quelques jours seulement, il s'est répandu des bruits confus, que madame de Choiseul semblait ne pas déplaire au Roy. Cette dame, qui n'a pas seize ans, est jolie et entre dans les Cabinets comme parente de madame de Pompadour et nièce de la comtesse d'Estrades. Un peu de refroidissement survenu entre ces deux dernières, qui est allé même, à ce que l'on prétend, jusqu'à la dispute, paraît y ajouter de la vraisemblance. Si le Roy n'était simplement qu'amoureux, une nouvelle passion aurait de quoi causer des frayeurs à la Marquise; mais, les sentiments qu'il lui donne étant plutôt fondés sur l'amitié et la confiance, ils en deviennent plus solides. Outre cela, la complaisance du Roy est extrême. Depuis le moment qu'il s'est attaché à elle, il ne l'a plus quittée d'un instant. On ne l'a plus vu ni au bal de l'Opéra ni à aucun spectacle à Paris. Ce n'est point hasarder une conjecture que d'assurer que le plan de la Marquise est formé sur celui de madame de Maintenon. Si la Reine venait à manquer, on la verrait bientôt dévote et le Roy ne croirait pas acheter bien cher le repos de sa conscience, en suivant en tout point l'exemple de son bisaïeul.

KAUNITZ

(La fin prochainement.)

PICRATE ET SIMÉON

VIII

SUITE DE L'HISTOIRE DE PICRATE

— Je n'ai presque plus envie, Siméon, de te continuer mon histoire. Tu me l'as d'avance dénigrée.

— Que non, Picrate! Tu me désoles par ta promptitude à mal conclure... Quel motif nouveau de chagrin te connais-tu? Qu'y a-t-il?... Ta vie est ratée; il me semble que c'est un fait sur lequel tu avais déjà des lumières : te voilà, dépourvu de jambes, qui bois une anisette faubourienne en compagnie d'un cocher de fiacre. Ce n'est pas moi, Picrate, qui te révèle la médiocrité d'un pareil sort. J'ai tâché de t'expliquer ton échec, — et de telle façon qu'il n'y eût pas de ta faute le moins du monde. J'ai rendu le Cosmos responsable! S'il est absurde, tu n'y peux rien. La famille Dufour, qui le voulut réformer, assuma un rôle écrasant, mais généreux... Picrate, tu sors de là grandi. Ta biographie n'est pas diminuée; au contraire! Conçois de l'orgueil, Picrate. Ton ascendance s'employa contre l'absurdité du réel. Que de familles nobles et décorées de noms illustres envieraient de tels états de service!... Vous êtes une lignée de grands rêveurs...

— Tu crois? Ce ne fut point une manie?...

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

— Une manie sublime!

— Eugène Dufour n'avait pas d'ambition personnelle. Il consacrait son temps et son étude au bien public. Il n'espérait pas voir se réaliser de son vivant le règne universel de la raison : le positivisme distingue, dans l'histoire de l'humanité, des périodes si longues que la patience est de rigueur. Mais il croyait à l'efficacité des moindres causes, en vertu de l'adage : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Il considérait que les causes de ralentissement, dans la marche du monde, sont innombrables et qu'il importe de multiplier les causes de progrès, afin que celles-ci, les bonnes, l'emportent sur celles-là, les mauvaises. Et il y travaillait constamment. S'il organisa notre vie quotidienne avec la ponctualité que je t'ai dite, c'était surtout afin de constituer une sorte de famille modèle, qui pût servir d'exemple.

» En outre, il comptait sur moi... Pauvre homme!... Enfant, j'ai donné des signes d'intelligence, Siméon. Mon père me disait : « Tu me continueras, tu seras un bon serviteur de l'humanité. Tu es mieux doué que moi, tu auras encore l'avantage de l'instruction. Tu étendras beaucoup plus loin que je n'ai pu le faire l'œuvre modeste que j'ai entreprise avec des moyens imparfaits... » Et il me préparait à cette activité mentale qui devait être si féconde!

» Il ne négligea rien. Ma nourrice, m'ayant chanté, pour m'endormir, je ne sais quel noël flamand, fut chassée, comme capable de m'insinuer avec le lait de fausses idées, du cléricalisme. On n'en trouva pas une autre dont la liberté d'esprit fût avérée : on m'éleva donc au biberon.

— Les Romains — dit Siméon — n'apportaient pas moins de vigilance à la formation de leurs orateurs : Quintilien recommande de ne pas donner à l'enfant une nourrice dont le parler soit provincial ou incorrect... Eugène Dufour ne s'inquiéta-t-il point de cette vache qui fournit le lait de tes biberons? Depuis que saint François, sur les collines ombriennes, prêcha les animaux, on peut les soupçonner de cléricalisme...

— On préserva mon enfance des atteintes de la superstition, comme d'autres parents veillent à garder leur fils du danger des épidémies. On fortifiait mon esprit, afin qu'il fût

mieux prêt à résister, en cas de contagion. Tout jeune, j'ai appris que l'histoire humaine est la lutte de deux classes d'hommes : les libres penseurs et les prêtres ; et que les libres penseurs sont les justes, les prêtres les méchants ; et que les prêtres persécutent les libres penseurs, mais qu'ils seront enfin réduits à néant. J'ai appris que Socrate était libre penseur et que des magistrats dévots le condamnèrent à mort. Et pareillement Galilée : *e pur si muove* me fut raconté maintes fois. Le soir, après notre frugal repas, mon père se plaisait à nous narrer l'édifiante vie de quelque grand homme : un inventeur, un philosophe, un savant. Il choisissait, dans sa bibliothèque modique mais triée, un livre et nous lisait des pages où flambaient les bûchers des inquisiteurs, des tyrans. Il commentait cette lecture, tandis que ma mère, silencieuse, cousait sous la lampe ou taillait l'étoffe d'un costume simple. Et moi, j'écoutais, attentif à ces récits émouvants ; je guettais la maudite intervention des prêtres et de leurs séides, — avec sécurité, car jamais ils ne manquaient leur entrée. A mesure qu'approchait ce dénouement, la voix de mon père s'animait, devenait violente, âpre, dure... La nuit, j'ai bien souvent rêvé que des tortionnaires d'Église m'avaient jeté dans leurs cachots ou me conduisaient au supplice. Je criais que la terre tourne : les bourreaux redoublaient de cruauté. Je hurlais que la terre tourne : et nulle souffrance de ma chair en lambeaux ne m'aurait fait convenir que la terre ne tourne pas... Cependant, éveillé, je m'interrogeais sur la qualité de ma certitude. Pour rien au monde je n'eusse avoué mon doute : autant me rallier aux prêtres et renier les libres penseurs. Mais j'avais beau raisonner, discuter avec moi-même, il m'était impossible de concevoir que ce grand voyage quotidien par l'espace se fît à mon insu. Si l'on tire la nappe, la lampe tombe ; et je restais immobile sur un pied, durant que la rotation vertigineuse du globe tirait le sol sous mon soulier !... Mon père m'avait expliqué *grosso modo* le phénomène, au moyen d'une pomme qu'il promenait autour d'une bougie allumée ; seulement, mon imagination n'arrivait point à élargir le fruit emblématique jusqu'aux mesures de la terre. Un jour, aux environs de Paris, je remarquai la forme en dos d'âne des

routes : tu sais qu'on les bombe pour que l'eau s'écoule, à droite et à gauche, dans les ruisseaux. Je crus, un instant, saisir là une preuve évidente que la terre est, en effet, ronde. Je signalai ma découverte à mon père : il me la démolit en un clin d'œil. J'ai beaucoup regretté la perte de cet argument. Il ne me restait pas d'autre ressource que de croire : je crus à la terre ronde et tournante...

— Comme je crus en l'Évangile, mon Picrate!...

— Oui, mais j'ai fortifié plus tard ma croyance par l'étude; et toi, l'étude t'obligeait à délaisser la tienne!

— Mettons, Picrate, que la terre tourne, puisqu'on le dit, et puisque, si elle ne tourne pas, ce n'est pas notre opinion là-dessus qui la fera tourner...

— Mais elle tourne !

— Elle tourne, Picrate, et inutilement, puisqu'il n'y a plus d'héroïsme à s'en apercevoir. Ah ! qu'il est loin, le temps où la rotation de la terre vous composait une philosophie totale !... Les idées, somme toute, ne valent que par la difficulté de les défendre. C'est le bienfait des tyrans : ils nous procurent le sentiment du subversif. Tu me dis que la terre tourne, et cela m'est égal affreusement. Je regrette l'Inquisition, grâce à qui j'aurais trouvé délicieuse et enivrante la pensée que la terre tourne.

— On t'aurait brûlé, tenaillé, martyrisé...

— Oui, mais j'aurais crié, comme toi en rêve, que la terre tourne; et alors, que m'eût importé le reste?...

— Siméon, tu préconisais la tolérance...

— Oui, par lassitude... Mais continue ton histoire: je l'aime.

— Nous appartenions à un groupe positiviste intitulé « la Raison du VIe ». Mon père en était le président. Chaque semaine avaient lieu des réunions familiales et instructives. Des conférences servaient à la commémoration de l'Humanité, des origines obscures jusqu'à notre temps : l'Égypte, la Grèce, Rome, le Moyen Age, l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, la République... L'orateur procédait à peu près comme mon père à la maison, — c'était souvent lui l'orateur, — mais avec plus de solennité. Je cède volontiers au charme de l'éloquence : ces beaux discours me ravissaient. Au mois de janvier, nous célébrions l'anniversaire d'Auguste Comte. Cela

consistait en une visite à son tombeau du Père-Lachaise, auquel nous apportions une couronne d'immortelles, l'usage ne s'étant pas encore répandu de l'églantine radicale. Le soir, un banquet cordial nous assemblait autour d'une table décente, vers la Porte-Maillot. C'était le seul jour de l'année où il me fût loisible de manger au delà de mes strictes nécessités. La discipline, en l'honneur du maître, se relâchait. J'ai conservé un précieux souvenir de hors-d'œuvre, d'anchois surtout, dont le luxe m'émerveillait, de saumons mayonnaise qui firent mes délices. Au dessert, quelques brèves allocutions donnaient une forme oratoire à des idées qui m'étaient familières, telles que la suprématie de la laïcité sur le pouvoir ecclésiastique, la fin prochaine de l'ère « théologique ou fictive », la grandeur d'Auguste Comte et l'insigne médiocrité de ses adversaires... Ensuite, on chantait. La *Marseillaise*, d'abord. A cette époque dont je te parle, il ne faut pas oublier que la *Marseillaise* semblait encore une chose « avancée », capable d'agacer les cléricaux. Nous l'entonnions de grand cœur, accentuant les mesures où « de la tyrannie l'étendard sanglant » est flétri. La *Carmagnole* et l'*Internationale* ont aujourd'hui relégué très loin l'hymne de Rouget de l'Isle. Elles ne faisaient point partie de notre répertoire : nous n'étions pas des hommes de désordre... Après la *Marseillaise*, nous chantions :

Saint bienheureux dont la divine image...

— Un cantique ?...

— Mais non ! C'est le choral de *la Muette de Portici*. Nous le détournions du sens frivole et vulgaire qu'on lui attribue : nous le consacrions à la gloire de Comte... Quelques chansonnettes, ensuite, folâtres sans grivoiserie, terminaient de la façon la plus aimable ces bonnes journées joyeuses et commémoratives...

» Il fut décidé que je recevrais une instruction solide, exempte de futilité, complète ou, comme disait mon père, « intégrale ». Certes, les programmes classiques étaient loin de répondre au vœu d'Eugène Dufour. Il se chargea de me donner les premiers éléments du français, de l'histoire et du calcul. Mais il fallait, pour aller plus avant, recourir à l'ensei-

gnement national, faute de mieux. En tout cas, on me dirigea vers les sciences, afin que mon esprit positif ne fût point altéré par les vanités littéraires. Eugène Dufour méprisait la littérature. Il la considérait comme dangereuse et même un peu perverse. Il disait : « La parole, écrite ou orale, est destinée à l'expression pure et simple des faits réels ; et ce qu'on appelle littérature est le déguisement de la vérité. » Il s'emportait contre les fictions des poètes; il les accusait d'avoir répandu, à toute époque, des idées religieuses. Il traitait volontiers Homère de menteur, et il ne voulait pas que son fils fût la dupe de ces fallacieux personnages. Il ne comptait, pour assurer l'avenir de l'humanité, que sur la science.

— Il y a longtemps qu'il est mort ? — demanda Siméon.

— Vingt-cinq ans, — répondit Picrate. — J'ai perdu, le même jour, mon père et ma mère : ils furent tués tous les deux en chemin de fer, le train qui les emmenait ayant déraillé. Dix ans plus tard, une locomotive me broyait les jambes. Nous sommes trois victimes des chemins de fer !

— Vous êtes — reprit Siméon — trois déplorables victimes de la science. Comment n'être point ému d'une telle rencontre?... Au temps de ma dévotion, j'aurais expliqué cette double catastrophe comme un châtiment du Ciel, infligé à ses contempteurs. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de ne pas voir, dans l'accident où succomba ton père, une sorte de symbole narquois et désolant. Eugène Dufour comptait sur la science et la raison. Sa vie, il l'avait organisée d'une manière scientifique et rationnelle, réglée avec tant de rigoureuse minutie qu'elle devait marcher à la façon d'un chronomètre. Il ne faisait pas un geste qu'il n'eût, de le faire, un juste motif. Pour arriver à cette précision quasi-mathématique, il se privait de toute fantaisie, de toute folie : c'est-à-dire qu'il se refusait le principal amusement de vivre. Il fut austère comme un théorème. Il mit en branle une formidable méthode, afin d'expulser de son destin le hasard, — lequel lui semblait une sorte de dieu ou, du moins, de la graine de dieu. Voilà ! Et il put croire qu'il avait tout prévu. Seulement, une mouche se posa sur le nez de l'aiguilleur à l'instant même où cet employé allait accomplir son office; ou bien une idée légère, le souvenir d'une petite amie volup-

tueuse, que sais-je? effleura l'esprit du mécanicien, hors de propos, quand il fallait renverser la vapeur. Et le train dérailla, contrairement à ce qu'on attendait de lui. Et Eugène Dufour fut tué !

» Il n'y a pas de hasard, Picrate : tu bouillonnes de ne point me le démontrer, tandis que je précipite mon discours en monologue ininterrompu. Il n'y a pas de hasard, cela est convenu. Mais l'infinie multiplicité des causes, leur jeu complexe et le méli-mélo de leur efficience embrouillent si bien les conditions de ce qui est que nous pouvons nommer hasard, pour abréger, l'origine des choses.

» Et c'est pourquoi vous m'étonnez, vous autres hommes de science !... As-tu remarqué, Picrate, quand tu étais au collège, ceci ? Le professeur de chimie annonce qu'il va faire une expérience. Il a théoriquement établi qu'en vertu de telle et telle loi, d'une application certaine, il faut qu'étant données telles et telles circonstances, tel phénomène se produise : « Voyez plutôt !... » Et il combine ses circonstances ; un préparateur zélé le seconde et s'acquitte exactement des formalités prescrites. Il chauffe, électrise, cuisine, dose les bases et les sels. « Regardez, j'introduis dans ce liquide blanc quelques gouttes d'un autre liquide blanc : vous allez voir le mélange se transformer, sous l'action de la chaleur, en un liquide pourpre d'un vif éclat... » Les crédules élèves ouvrent de grands yeux... « Voyez !... » Il est vert, merveilleusement vert, comme une eau d'émeraude, comme une perruche fondue !... Toutes les expériences qu'on fait ratent. Oh ! plus ou moins ; mais toujours un peu. Si bien qu'un illustre savant imagina des règles fort minutieuses pour le calcul des inévitables erreurs que chaque expérimentation comporte. Et il serait bon qu'un autre savant calculât encore les inévitables erreurs qu'entraîne un tel calcul ; et ainsi de suite, jusqu'à la consommation des siècles, afin que la pauvre humanité, beaucoup plus tard, le jour où la planète usée sera près de se démolir et de rentrer dans le chaos, approche un peu d'un petit commencement de vérité ! Son effort patient mérite cette récompense suprême...

— Alors, quoi ? — dit Picrate, — la « banqueroute de la science » ?

— Picrate, — répondit Siméon, — le penseur auquel tu fais allusion présentement eut le tort de combattre un dogmatisme au moyen d'un autre dogmatisme et au profit de ce dernier dogmatisme. Cela manquait de badinage. D'ailleurs il pouvait se réclamer de Pascal, qui utilise le scepticisme de Montaigne en faveur de la religion; — de Descartes, qui fait semblant de douter pour affirmer ensuite plus librement; — et de Kant lui-même, qui employa la raison pure à tout détruire afin de faire la place nette aux constructions nouvelles qu'il projetait... Tous ces gens-là sont des démolisseurs provisoires, qui ont des âmes d'architectes et ne rêvent que de bâtir...

— Mais toi, — reprit Picrate, — tu es un démolisseur acharné, tu ne veux que démolir?

— Oh! moi, Picrate, je ne pratique pas. Je regarde. Il me paraît que les démolisseurs font, en général, un ouvrage assez bon. Ce qu'ils jettent par terre ne tenait plus et menaçait de dégringoler sur les passants. Et puis, si l'on examine les décombres, on s'aperçoit que les matériaux ne valent rien; on se demande comment l'équilibre durait; on vérifie qu'il serait vain de regretter une si vieille, caduque et laide bâtisse, toute délabrée jusqu'au cœur... Quant aux architectes, ils m'ont toujours l'air de préparer aux démolisseurs de la besogne.

— De sorte qu'il n'y a plus rien! Tu nies la raison, la science; tu nies tout!...

— Du moins, je n'affirme rien; et c'est presque la même chose, je l'accorde... On objectait aux sceptiques grecs qu'ils devaient, sous peine de se contredire gravement, n'affirmer point leur scepticisme: ils devaient douter de leur doute, s'ils étaient vraiment soucieux d'éviter toute espèce de dogmatisme. On les taquinait ainsi: « Dire : *Il me semble...* n'est point assez. *Il me paraît qu'il me semble...* recule la difficulté. *Je crois qu'il me paraît qu'il me semble...* la recule encore. On ne l'évite pas... Il y a dans toute pensée qui se formule une tare indélébile. »

» Mais les splendides fleurs d'été, qui sont radieuses, qui boivent les flots du soleil et se répandent en parfums, ne commettent aucune erreur; elles bornent leur vie à *être*, elles évitent l'insanité de *connaître*.

» Picrate, n'admets-tu pas que la pensée soit une sorte de maladie fâcheuse qui atteint quelques organismes? Quant à moi, j'envisagerais volontiers la conscience comme un accident analogue à la rouille du seigle ou au phylloxéra de la vigne. Elle résulte de la mémoire néfaste. Sans la mémoire, la vie serait une succession d'instants sans lien; l'individualité douloureuse ne réussirait pas à se constituer. Picrate, je t'ai dit un jour, — je m'en souviens et, toi, tu l'as sans doute oublié, — que la faute originelle, c'était le fait même de vivre. J'entendais : vivre d'une vie individuelle. La faute originelle, c'est la vie consciente de l'individualité que la mémoire crée. Le Tout, lui, est indemne de cette faute; les splendides fleurs d'été, que notre seule méditation détache du Tout, sont indemnes de souffrance et d'erreur. Ah! qui nous guérira de la maladie de penser? La mort, unique rédemptrice!...

— Tu es décourageant, Siméon!

— Crois-tu?... Mais je t'empêche, avec mes bavardages éperdus, d'achever ton récit. Ton père et ta mère sont morts; tu étudies, au lycée, les sciences expérimentales et mathématiques. Tu en es là. Ensuite?

— Eh bien, ensuite, j'ai passé avec succès les examens de l'École centrale. Je suis devenu ingénieur. Que te dirai-je? J'eus le sort commun, deux ou trois ans. Et puis mes jambes me lâchèrent, et ce fut la débâcle. A quoi bon te raconter le détail de mes misères successives?... Siméon, je ne voudrais pas te mentir; et je ne voudrais pas non plus te mettre au courant de plusieurs aventures d'où je sortis, coûte que coûte, fort déconfit. Si tu savais mes torts, tu ne pourrais plus m'estimer, en dépit de ta dédaigneuse indulgence... J'ai commis de graves erreurs, Siméon... De déchéance en déchéance, me voici marchand de lacets, d'anneaux brisés, par les rues, presque mendiant... Quelquefois il me semble que je vais rencontrer Eugène Dufour, qu'il me reconnaîtra! Que veux-tu que je te dise? Je n'ai pas eu de chance. Et puis les femmes m'ont perdu.

— Les femmes, Picrate?

— Oui, les femmes. Toutes les femmes! Je les désirais toutes; j'en obtenais pas mal... J'y gaspillai mon temps, mon argent, ma réputation. J'étais un joli homme, et pourvu d'un

tempérament vif. En outre, sentimental et jaloux... Oh ! je me suis, avec l'âge, bien assagi. Mes jambes me manquent, tu le conçois... Et cependant il m'est resté de l'ardeur, malgré les avanies. L'été, les belles femmes dont les robes me frôlent, quand elles marchent portant devant elles la gloire de leur poitrine libre sous l'étoffe légère, m'enivrent, Siméon, me rendent fou; et je suis obligé de serrer mes poings contre le bord de mon chariot pour ne pas saisir le bas de leur jupe, qui sautille à chacun de leurs pas et marque le rythme de leur allure... Il y en a d'admirables, des femmes; et il y en a de bien attrayantes encore, quoique imparfaites. J'ai calculé que j'en désire à peu près vingt pour cent, à Paris.

— C'est énorme, Picrate.

— Et toi, Siméon ?

— Moi, j'étais occupé à me dire que tu allais me prendre pour un pessimiste, et je m'en affligeais. Je ne suis pas un pessimiste, ni un optimiste non plus... Seulement, tu songeais à tout autre chose déjà, grâce à la bienheureuse frivolité de ton esprit. Tu es excellemment doué pour n'être pas un logicien. Quel dommage qu'on ait voulu te consacrer à la science, te soumettre aux disciplines de la raison !...

» Ah ! Picrate, une fois pour toutes, dénigrons, de propos délibéré, la raison !...

» Zénon d'Élée m'est précieux entre les philosophes pour avoir inventé l'argument d'Achille et de la tortue. C'est une merveille ! On dit : « La tortue est partie la première; elle a quelque avance, si peu que ce soit : eh bien, Achille ne saurait aucunement la dépasser. La tortue est le plus lent des quadrupèdes et Achille va comme le vent. Non, Achille ne saurait dépasser jamais la tortue. Car — raisonnons ! — il faudra d'abord qu'Achille rattrape la tortue devant que de la dépasser. Mais, tandis qu'Achille parcourra cette portion du stade, la tortue, si lente qu'on la suppose, aura fait un petit bout de chemin. Ce petit bout de chemin, Picrate, Achille le devra parcourir ; cependant la tortue... etc... N'est-ce point évident ?

» Voilà ce que démontre la raison, de telle manière qu'on a vainement essayé de trouver une faute dans cette argumentation stricte. La raison démontre qu'Achille ne dépassera

point la tortue... A présent, faisons une expérience. Va devant. Moi, je monte sur mon siège ; je fouette mon cheval. Tu te hâtes. Et moi, je n'ai pas plus tôt donné deux coups de fouet à mon cheval que je suis déjà loin...

... Picrate vit s'éloigner Siméon, qui ne lui avait même pas dit adieu. Il l'appela. Mais Siméon ne se retournait pas. Il était parti. Picrate demeura penaud, décontenancé, triste et ne comprenant s'il avait irrité son ami ou bien si son ami était soudain devenu fou...

VIII

SUITE DE L'HISTOIRE DE SIMÉON

— Pourquoi donc, — demanda, le lendemain, Picrate à Siméon, — t'es-tu sauvé ainsi?

— Pour rien, — répondit Siméon. — Parce que je me sentis soudain l'esprit chimérique. Pour être déraisonnable. Pour me démontrer que je ne suis pas un philosophe à système. Et, si je ne me trompe, aussi pour te contrister. Enfin, pour mille et mille raisons subtiles, que je n'aperçus point et qui n'en furent pas moins efficaces. D'ailleurs, qu'importe?... Tu as la manie de vouloir tout expliquer, Picrate; c'est un reste de tes superstitions positivistes : tu es atteint de la recherche des causalités. Respectons, que diable, les faits! Ayons conscience de notre inconscient!...

» Il me plaît, ce soir, de me rappeler une période de ma vie qui fut charmante, infiniment paisible et un peu cocasse. J'étais philologue!

» Le professorat m'eut bientôt ennuyé. C'est un métier pénible et véritablement fastidieux si l'on n'est soutenu par quelque idée d'apostolat. Or, le moyen de se croire un apôtre quand on a pour mission d'apprendre aux petits Français d'aujourd'hui des littératures qui ont cessé de les émouvoir? Je m'y efforçai vainement... Pauvres gamins, ils me faisaient

pitié : n'étais-je pas leur bourreau? Je vois encore leurs mines affligées, leurs attitudes de résignation difficile, tandis qu'au renouveau je les oblige à peiner sur des épîtres d'Horace, d'une vulgarité non pareille, et sur des harangues de Démosthène, qui moi-même m'assomment. Dehors, il fait beau. C'est l'exquise saison où la lumière n'est pas encore alourdie de chaleur, mais, pure, se répand en ondes égales sur le frémissant miracle des plaines. Dans la petite salle hideuse où nous sommes enclos, mes victimes et moi, un rayon de soleil, tiède et doré, filtre et tombe sur le plancher. Des poussières y jouent, vont et viennent, s'éclairent un instant comme, dans l'étendue céleste, les astres tour à tour passent et reçoivent une furtive illumination... Les puérils captifs regardent, par-dessus les livres pédantesques, ce peu de soleil qui les visite. Et des velléités de libre joie s'éveillent en eux. Leurs seize ou dix-sept ans battent dans leurs veines. Ils rêvent; et ils souffrent de ne pouvoir bouger. Moi, je leur explique, hélas! que Philippe est aux portes d'Athènes et qu'il convient de déjouer ses plans...

» Un après-midi, l'un de mes infortunés gamins poussa un tel soupir de frénétique ennui, de détresse, d'horreur, que toute la classe en frissonna. Moi aussi. Cela se passait dans une agréable cité tourangelle... Je me levai; je pris mon chapeau; je dis à ma classe :

» — En voilà assez. Fermez vos livres. Allons nous promener...

» Et, jusqu'au soir, nous goûtâmes le long des chemins forestiers, non loin de l'indolente Loire, la douceur du printemps.

» Cette façon d'entendre la pédagogie universitaire n'est point admise par l'Administration. Le proviseur, au lycée, attendait avec colère notre retour... Il y eut des histoires!... Je fus tancé, admonesté. L'inspecteur d'Académie, furieux, réclama du ministère que je fusse remplacé par un fonctionnaire sérieux et capable de rétablir parmi mes élèves la discipline... On m'annonça qu'on m'envoyait en disgrâce au collège de Ploërmel et, comme j'étais las de tourmenter des adolescents avec du grec et du latin, je démissionnai.

» C'est alors que je consacrai mon existence à la philologie; ce zèle me dura quelque cinq ans.

» Je possédais de menues rentes que m'avait léguées ma grand'mère; oh! menues, mais suffisantes à l'entretien d'un philologue. Je revins à Paris et demeurai dans le quartier du Panthéon.

» Je me disais : « Nous sommes, nous autres philologues, les chastes gardiens, les vestales de la culture gréco-latine. L'inutilité de notre sacerdoce est absolue et peut sembler, dans le présent état social, presque insolente. Mais à cette inutilité même, il y a quelque beauté paradoxale et pathétique!... »

» Voilà comment je m'instituai philologue.

» C'est un métier parfait pour des gens qui ne sont pas des utopistes, qui ont perdu le goût d'agir et renoncent à influer sur les réalités ambiantes. C'est un refuge pour les découragés de leur temps... Je trouve absurde et coupable même d'infliger ces vieilleries à des enfants, naïfs et gais, qui s'élancent vers la vie avec une confiante fougue. Mais l'hellénisme, Picrate, offre aux âmes timides, que la vie a déçues, des joies gentilles et calmes, appropriées à leur délicatesse!

» L'actualité a des inconvénients. Elle est criarde, exubérante, tumultueuse. On ne saurait l'apprécier avec détachement : on y est pris. Elle vous choque, avec ses façons désinvoltes et grossières; elle vous bouleverse, avec son imprévu, comme on dit, « sensationnel » : le mot n'est pas joli, mais il est juste. Oui, l'actualité vous donne de grosses sensations, triviales et confuses. Elle s'aboie dans les rues, fait des rassemblements, se vend un sou.

» Éloignons-nous de cette gourgandine.

» Que l'antiquité, au contraire, est belle et sereine! La patine du temps lui confère une dignité merveilleuse... Je ne te parle pas d'une époque réelle, où des hommes vécurent, analogues à nous, laids sans doute et sujets à de quotidiennes douleurs. Je crois que les hommes, en tout pays et toujours, sont un spectacle médiocre. Mais l'antiquité, telle qu'à distance elle se transfigure, c'est la réunion des poètes et des sages : — Homère, qui interrogeait la Muse : « Muse, dis-moi combien les Akhéens possédaient de vaisseaux! » et, la Muse s'étant prononcée, chantait : « Les Akhéens avaient trois cents vaisseaux »; — Héraclite, qui, s'affligeant sur la fuite perpé-

tuelle de tout, définissait ainsi sa mélancolie : « Tout s'écoule, on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », et, le premier, songeait à faire du Devenir l'essence de l'Être ; — Démocrite, qui dédia sa longue existence à la recherche d'un stratagème pour arriver à la félicité dès ici-bas : il abandonna l'héritage de son père, prit le bâton du voyageur, affronta le mauvais accueil de l'étranger, supporta de dures fatigues, afin qu'au retour le pain bis lui parût délicieux et la pierre qui lui servait d'oreiller molle et douce ; — Anaxagore, qui méprisa la matière et devina l'esprit comme la substance des choses ; — Socrate, personnage un peu baroque et humoriste impénitent, qui, de son bâton mis en travers, arrêtait les gens dans la rue pour leur démontrer l'illogisme de leurs idées et, polémisant avec les sophistes, usa de leur dialectique si bien qu'on le prit pour l'un d'eux et lui fit boire la ciguë ; — Platon...

» Tu excuseras, Picrate, cette énumération désordonnée. Il fallait que fussent dits quelques noms anciens et rappelés quelques souvenirs helléniques si je voulais te préparer à comprendre mes ferveurs de philologue.

» Je ne suis jamais allé en Grèce. Je n'ai cure de rencontrer au pied de l'Acropole des touristes anglais et des dames munies d'appareils photographiques. Il me serait pénible de trouver moins noble que je ne l'imagine la ligne des horizons qu'Athênê disposa, moins magnifique la mer dont Eschyle a vanté le sourire innombrable !... D'ailleurs, que m'importe l'authenticité de ces choses ? Je n'exige, pour mon idéal, qu'une sorte de demi-réalité. Certes, il faut qu'il ne soit pas un simple conte forgé par un poète. Il m'est précieux de savoir qu'en un coin privilégié du monde il y eut quelques années où vécurent Périclès, Anaxagore, Sophocle, Euripide et Platon.

» Picrate, l'antiquité est une époque sans seconde où la terre n'était hantée que d'écrivains et de philosophes...

— Tu prétendais, l'autre jour, Siméon, que les travaux des historiens ont privé l'antiquité de son prestige ?...

— Je prétendais cela ? C'est donc, Picrate, que je me contredis : je ne néglige ni l'une ni l'autre des deux faces de la vérité ; je choisis l'une ou l'autre selon l'opportunité. Je tiens

divers propos et veille à ce que chacun d'eux soit cohérent. Tu ne peux exiger de moi davantage : je ne suis pas un doctrinaire ; et songe que tout cela s'arrange, dans l'absolu !...

» ...Lorsque les barbares survinrent et imposèrent au monde leur domination brutale, l'antiquité s'enveloppa dans le linceul du silence et de l'oubli. Craignant les profanations, elle fit la morte, comme ces ingénieux insectes que de mauvais enfants taquinent. Les barbares la bousculèrent ; mais elle eut soin de ne pas exciter leur détestable folie en résistant. Ils l'oublièrent. La barbarie triomphante s'épanouit, régna, constitua ses empires de frénésie et de fureur ; cependant, la pensée sereine et pure d'Athênê, qui semblait abolie, hibernait dans l'asile sûr des bibliothèques et des sarcophages. La destinée ne lui fut point injurieuse.

» Combien il me plaît, Picrate, que l'approche soit difficile de cette pensée persistante ! Parce que de sots pédagogues risquèrent de la galvauder, ne te figure pas que le sacrilège soit accompli. C'est une fausse image d'Athênê qu'ils divulguent ; l'âme en est absente. Athênê n'a point à souffrir de cette vulgarisation : vraiment il ne s'agit pas d'elle !

» Mais admirons l'artifice pieux de la destinée !

» Tandis que les barbares sévissent inutilement, elle prévoit la menace plus dangereuse des pédants et des pédagogues, et qu'il sera plus malaisé de déjouer leur malice. Alors elle s'avise de dissimuler mieux et de bien travestir le précieux trésor de l'âme antique. Il fallait, à tout prix, donner le change à ces barbares nouveaux et inquiétants qui, à la brutalité des autres substitueront l'irrévérence de leur insigne vulgarité.

» Elle prit pour auxiliaires les moines très sots et innocents. C'est à eux qu'incomba la tâche singulière de préserver des familiarités blessantes la païenne idéologie.

» Or, il ne suffisait point qu'ils lui offrissent la cachette de leurs cellules et la sécurité de leurs couvents construits parfois comme des forteresses : il n'est de forteresse que l'on ne force, de retraite que n'envahisse la multitude malfaisante... La destinée leur inspira — sans les en avertir — un stratagème bien meilleur : ce fut de déguiser les textes anciens jusqu'à les rendre méconnaissables à peu près. Ah ! comme ils s'employèrent volontiers à cette œuvre excellente, dont la portée

leur échappait! Instruments de la destinée, ils accomplissaient une formidable besogne et ne songeaient point à se demander la signification secrète qu'elle pouvait avoir. Cette besogne leur était merveilleusement indifférente : cela n'affaiblissait point leur fatale ardeur. Ainsi les abeilles font leur miel, sans savoir qu'il ne leur sert de rien. Voilà comme la destinée se procure de parfaits esclaves.

» Ils copièrent et ils recopièrent, et, à chaque copie, des fautes nouvelles défiguraient un peu plus le texte premier. Cela dura des siècles. La plupart des vieux manuscrits s'égarèrent. On préférait les copies récentes : on n'avait pas encore le respect des vieilles choses. Ainsi se perpétuaient, en s'altérant, les ouvrages antiques. Les contemporains étaient insoucieux des bonnes lettres, de sorte que le lent travail des moines put s'effectuer sans trouble... Et tout fut prêt lorsque l'indiscrète Renaissance voulut y regarder. La curieuse ne trouva pas Athênê dévêtue et manifeste. Elle tenta de la surprendre et ne vit la vierge divine qu'à travers le manteau fallacieux et hermétique des contresens et des erreurs où les chastes moines l'avaient enroulée.

» Telle cependant, elle était encore si belle que, de l'avoir seulement aperçue, on demeurait épris.

» Picrate, les érudits de la Renaissance eurent des jours de magnifique émoi... Mais ils furent intempérants ; et la hâte de leurs appétits gâta leur volupté. Ces gens manquèrent de délicatesse attentive. Il se ruèrent, étant pressés. Confiante en son manteau tutélaire, Athênê leur accorda des privautés illusoires, et, souriante, se gardait de leurs entreprises.

» Sans métaphore, si tu le préfères, les érudits de la Renaissance se précipitent sur toutes les copies des œuvres antiques. Ils choisissent celles dont l'écriture leur est le plus commode à lire, les dernières et donc les plus corrompues. Ils ont à leur disposition, depuis peu, l'imprimerie. Ils se dépêchent d'imprimer tout ce qui leur tombe sous la main, de Sophocle, d'Aristote, de Platon, de Diogène Laërce et d'Aristophane ; les Latins aussi. Ces éditions princeps des auteurs classiques, que se disputent les bibliophiles, sont très médiocres. On les réimprima ; elles fixèrent pour longtemps la vulgate de l'antiquité...

» La subtile Athênê trompa, de cette façon, le désir de ses adorateurs. Pénélope ouvragère usa d'un autre artifice ; mais, si Ulysse avait par trop tardé, il eût fallu que la modestie de Pénelope succombât. Et note que les amoureux de cette dame furent étonnants de longanimité : la *furia francese* n'aurait point admis ces délais !...

» Qu'ils sont comiques et touchants, ces moines que voici très assidus à leur office de gardiens de l'âme païenne ! La destinée les désigna, un peu comme les jaloux sultans asiatiques confient la vertu de leurs femmes à des serviteurs incapables de nuire. Athênê n'avait rien à craindre des moines ; ils vivaient en sa compagnie familière, sans seulement savoir qu'elle était là. Ils l'habillaient ; leurs doigts la touchaient sans frémir. Et, elle, je la devine, Picrate, docile à leurs vaines manigances et qui s'amuse de leur quiète placidité.

» Les vois-tu, les bons petits moines très ignorants, assis sur l'escabeau de bois, penchés sur le pupitre, un calame entre les doigts, copiant l'éloge des dieux de l'Olympe et marmonnant des *oremus*? Ils ont acheté, aux frais du couvent, du parchemin très cher à la foire de Saint-Denis, de belles feuilles blanches et immaculées. Si la communauté manquait d'argent pour l'emplette, ils ont arraché, de quelque volume inutile, des pages ; et ils effacent de leur mieux le premier grimoire, afin d'en accomplir un autre. Ils tracent des lignes parallèles, peu espacées, en haine du gaspillage. Ils emploient, dans la même intention, des signes abréviatifs qui leur permettent d'entasser beaucoup de texte sur une modique étendue. Ils sont économes et pourtant s'appliquent à une belle exécution. Jamais ils ne raturent : s'ils se trompent et le remarquent, ils posent de petits points discrets sous les mots erronés, de telle sorte que l'ouvrage conserve bon air. Et ils ornent avec adresse plusieurs lettres initiales. Mais s'il y a, dans le parchemin, des trous, ils en font le tour : on ne doit pas perdre un feuillet pour ce détail...

» Ils ne comprennent pas grand'chose à ce qu'ils transcrivent. Que leur importe ? C'est une tâche à quoi ils s'astreignent ; le sens des mots n'est pas leur affaire. Pareillement, les imprimeurs d'aujourd'hui se moquent de ce qu'ils composent : ils gagnent leur vie au mille de lettres. Les copistes dévots

du moyen âge gagnaient au mille de lettres leur vie future... Et quelquefois ils ignorent absolument le grec ; ils ne connaissent de latin que le *Pater* et l'*Ave Maria*. Grand bonheur pour eux ! Ils évitent ainsi d'être choqués. Ils le seraient, sans nul doute. Car ils copient ceci ou cela, des philosophies matérialistes et des élégies licencieuses. Ils n'en savent rien...

» J'ai rencontré au cours de mes recherches, Picrate, un manuscrit d'Aristophane bien plaisant. Une comédie des plus obscènes y est placée sous l'invocation de la Vierge Marie. Mais oui !... Le moine commença cette copie le jour de la Nativité de Notre-Dame. Son âme était toute occupée de ce pieux anniversaire. Il avait assisté, depuis l'aube, aux offices nombreux et aux belles cérémonies ; il avait chanté les répons, les litanies, entendu les exhortations du prieur, avivé de lectures dévotes sa croyance. Et maintenant, le soir venu, il était las, et vainement tentait de soutenir l'effort de la dévotion mentale. L'odeur de l'encens demeurait attachée à la bure de sa robe, et le murmure des cantiques continuait dans ses oreilles, et sa ferveur ne l'abandonnait point ; mais son intelligence ne voulait plus méditer... Il sent qu'il n'est plus bon qu'à un travail matériel. Il se souvient de l'évangile de Marthe et de Marie. Certes la contemplative Marie est plus agréable au Seigneur que Marthe avec toute son activité. Le pauvre moine s'humilie à songer qu'il n'est pas capable d'une contemplation très longue ; et il se met à la besogne. Du moins, il offre à la benoîte Dame le labeur de ses yeux et de ses doigts. Il lui dédie, en termes simples et candides, les pages qu'il recouvrira de son écriture soignée : « *Die Nativitatis Beatæ Virginis Mariæ, incipio...* » etc., Picrate. Et il copie *Lysistrata*, qui n'est pas virginale. Mais il n'a pas la moindre idée de ces choses. Son âme n'en est aucunement souillée, car on ne lui a point enseigné le grec : à peine lui apprit-on l'alphabet, afin qu'il pût servir de copiste diligent. Et il s'applique à ne rien oublier. Il est soucieux de chaque mot : ceux qui désignent des objets honteux ou des pratiques messéantes, il les trace avec le même zèle scrupuleux que s'il s'agissait des louanges de Jésus, très agréables à sa Mère... Ensuite, plusieurs jours après, quand il eut achevé son œuvre, le moine inscrivit sur le parchemin blanc deux lignes, où il

remercia la sainte Vierge qui l'avait soutenu dans son travail et lui avait permis, protectrice, de le mener à bien.

» Et, tandis que la Vierge Athênê sourit des fautes tutélaires dont le moine la vêt pudiquement, la Vierge Marie indulgente sourit à la candeur de son fidèle. Et ce double sourire de la beauté païenne et chrétienne, Picrate, ressemble à celui de Joconde, de Monna Lisa, de Lucrezia Crivelli et de sainte Anne, dans les tableaux profanes et divins de Léonard.

» Délicieux et ambigu, il éclaire pour moi l'ombre médiévale. Je le compare tout ensemble à ces lueurs de l'aube qui devancent la prochaine aurore et à ces reflets indécis qui subsistent dans les nuées crépusculaires. Annonciateur du jour ou de la nuit, commencement ou fin, naissance ou mort, on ne sait ! Il unit à la douceur des timides promesses la mélancolie aimable du souvenir, et son incertitude est pleine de grâce.

» Picrate, je n'ai jamais touché sans émoi ces vieux volumes manuscrits dont le dos se disjoint et dont les feuillets de vélin se recroquevillent. L'âme antique y fut ensevelie par les soins complaisants d'une autre âme qui, elle aussi, depuis, est morte ; et le sourire des deux Vierges s'y devine. Je ne les ai pas remués familièrement. Je les ouvris avec respect, craintif de les offenser et cependant curieux de leur ravir le secret qu'ils contiennent. Je fus un philologue aux mains tremblantes et voluptueuses.

» J'ai lu des écritures difficiles et sur lesquelles nuls regards humains ne s'étaient portés après que les eut tracées un moine ignorant de leur signification. N'est-ce point émouvant de se dire qu'une pensée très ancienne fut déposée là par qui la méconnut et qu'elle y demeura, des siècles durant, lettre morte, telle que si elle n'eût pas été, jusqu'à moi qui surviens et soudain l'éveille et lui donne la vie, un instant, et puis la laisse de nouveau s'endormir et mourir, pour des années ou à jamais ? Ainsi, dans un foyer qui se consume, les cendres quelquefois se raniment et bientôt s'éteignent ; une étincelle qui y tombe leur communique un bref embrasement...

» L'ami de ces volumes désuets n'omet point d'évoquer aussi le temps où on les composa et les entours de leur jeu-

nesse. Les bibliothécaires les classent au moyen de numéros. Ainsi l'ordonne le goût administratif d'aujourd'hui. Peu importe : ils ont leur individualité, leur histoire, et l'on peut suivre les péripéties de leurs aventures variées. Celui-là naquit à l'époque de Louis IX, vers l'année où le chevalier du Christ abandonna pour la première fois son royaume afin d'aller reconquérir au Christ le royaume de Terre Sainte ; les murailles de Notre-Dame étaient encore toutes blanches et l'on posait les vitraux peints de la Sainte Chapelle. Il séjourna longtemps, parmi d'autres, au fond d'un monastère silencieux. Un roi de France, qui pressurait les couvents, le posséda. Sur la reliure sont empreintes des armoiries ; et, sur les pages de garde, diverses gens signèrent leurs noms ou collèrent leurs *ex libris*. Et il n'appartient plus à personne, mais, ô terreur ! à tous. Il est à la disposition des érudits. Les rayons d'une bibliothèque publique ne lui offrent qu'une hospitalité hasardeuse. Il sera peut-être volé : en tout cas, des paléographes le manieront.

» Non, Athênê n'a plus de sûr asile. On l'a tirée de ses retraites ; on l'a divulguée... Ah ! Picrate, je veux te conter les périls nombreux d'Athênê, et comment son intégrité farouche fut menacée, et comment elle esquiva, l'industrieuse et la pudique, les tentatives redoutables. Picrate, je vais te dire les embûches des savants et la victoire d'Athênê !...

» Elle n'avait pas encore subi de tels assauts. Les Renaissants, tu l'as compris, étaient trop fougueux et ardents pour triompher de ses fines astuces. Mais voici que, vers la seconde moitié du dernier siècle, se forme une plus dangereuse armée. Ce sont les philologues !... Ils ne sont pas les dupes du manteau d'erreurs où la vierge se dissimule. Ils ont flairé la fraude spécieuse et juré de dévêtir Athênê de ses voiles. Aux ruses naïves et involontaires des moines ils vont opposer les perfides ruses de leur science.

» Ils sont pourvus d'une patience à toute épreuve. Ils possèdent une méthode déliée qui leur permet de ne s'embrouiller point au milieu des confusions et des pièges.

» D'abord, ils ont reconnu ce fait : « On nous trompe ; le texte des écrivains antiques nous fut légué sous une forme mensongère. »

» Et ils se mirent au travail... «Nous allons découvrir ces fautes nombreuses, les corriger, restituer le texte primitif, le dégager de la gangue qui l'enveloppe. »

» Ils colligèrent tous les manuscrits et ils s'avisèrent bientôt de les classer, de telle sorte que certains, de mauvaise lignée, pussent être vite éconduits : ceux-là dérivent d'autres et multiplient l'erreur initiale. Certains, au contraire, sont plus dignes de foi, plus anciens, plus proches des origines : c'est à eux qu'il convient de s'adresser. Mais avec précaution! Plusieurs centaines d'années les séparent du texte primitif : une série d'intermédiaires, plus ou moins imbéciles, leur a fourni une tradition sans cesse altérée et qu'ils altèrent eux-mêmes...

» Picrate, je t'enseignerai la critique verbale!

» Les règles en sont minutieuses; en outre, il faut les appliquer avec tact. C'est un art charmant, qui se donne pour une science, qui en a l'aspect rigoureux et fier et qui demande beaucoup d'adroite imagination.

» Et quelle perspicacité! Quelle finesse de jugement!...

» En premier lieu, il sied de bien établir la psychologie du copiste, de discerner le genre d'homme à qui vous avez affaire. S'il est un sot complet et un ignorant absolu, ses bévues seront très faciles à surprendre, grâce à leur énormité superbe : un tel homme est béni des philologues; il ne les induit pas en erreur, sa bêtise est un gage de sa bonne foi. Mais il y a le copiste un peu intelligent, à demi lettré. Celui-là est terrible. On ne peut avoir en lui nulle confiance. Il fait le malin, prend avec son auteur des libertés, arrange à son gré ce qui ne lui plaît point, corrige, perfectionne, ajoute ici ou là ses réflexions personnelles, approuve, conteste, enrichit d'une glose sa lecture, que sais-je?... Ah! le perfide! Et il est habile, quelquefois; il accomplit sa petite œuvre de faussaire avec tant d'art que l'on y coupe. Il vous présente un texte qui, somme toute, se laisse lire d'un bout à l'autre aisément; ailleurs, on ne trouve qu'incohérence et abracadabrance : alors, on est tenté de choisir le limpide faussaire. Tu vois le danger? Sache-le, ô Picrate : très souvent, un texte absurde en apparence contient plus de vérité qu'un texte tout de suite intelligible. Seulement, il se peut

aussi qu'un stupide copiste ait eu pour minute le texte d'un fallacieux copiste antérieur. Ainsi les bévues de l'un s'ajoutent aux malices de l'autre. Comment démêler ce compliqué réseau d'inexactitudes?

» Chaque copiste a ses manies particulières, ses infirmités spéciales et enfin sa pathologie. On distingue des sortes nombreuses de distraction : tel passe des mots, et tel en agglutine deux, par hasard; tel se fatigue au bout de quelques pages et, attentif d'abord, perd bientôt la tête, et tel autre est un étourdi fieffé qui bouleverse tout...

» Le philologue éminent considère avec sérénité ce chaos. Il ne se rebute jamais. Il domine la situation. Quand il a travaillé des heures et des heures, compulsé ceci et cela, cela encore et cela surtout, discuté avec lui-même, avec l'auteur, avec son interprète, pesé le pour et le contre dans une balance très juste et très sensible, évoqué toutes les hypothèses possibles, d'autres encore, vérifié que son désir de précaution ne l'a pas rendu trop timide, son impatience trop audacieux, interrogé les commentateurs, réfuté maints et maints collègues, il lui arrive — que veux-tu? — d'éprouver un embarras cruel et d'être dans le doute irrémédiablement. Mais il lui arrive aussi, par bonheur, d'aboutir à une solution très plausible. Et il est dans la joie!... Oh! presque rien : un verbe, un adjectif qu'il a remplacé par un verbe ou un adjectif nouveau; une syllabe qu'il a changée!... Ce n'est rien? Tu n'imagines pas, Picrate, combien un petit mot peut nuire à une belle phrase!...

» Tu bâilles, Picrate? Ton âme ne s'est point élevée aux calmes et philosophiques régions de l'inutilité... En quelque sorte, je t'en complimente. C'est que tu es un optimiste et crois encore à l'efficacité de l'action. Tu appartiens à l'ordre des sciences appliquées. Tu as une âme d'ingénieur et tu conçois que le bonheur de l'humanité ici-bas dépend de quelques ponts, voies de transport et travaux de canalisation. Tu es le zélateur du progrès. Tu y as perdu les deux jambes, et il te serait insupportable de penser que le jeu n'en valait pas la chandelle. Disciple, en outre, d'Eugène Dufour et des positivistes de naguère, tu attaches beaucoup de prix à la causalité, tu te préoccupes des efficiences et tu évalues les rende-

ments. Tu ajoutes à tes intrépidités de nature la notion du progrès... Il est vrai, la philologie n'est pas faite pour toi! Mais il y a des âmes moins robustes, et qui n'ont point une telle assurance; des âmes inquiètes, et qui n'oseraient pas se figurer qu'elles font une œuvre de conséquence; des âmes douloureuses, et qui craignent un grand remuement; des âmes mélancoliques, et qui ne veulent de plaisirs que modérés; des âmes enclines au désespoir, et qui tâchent de se donner le change... A ces âmes, Picrate, la philologie est bonne.

» Si j'écrivais, je ferais un livre et l'appellerais *la Consolation philologique*.

» Le jardinage, la menuiserie ou la pratique du tour servent de passe-temps à de vieux capitaines retraités. Ils se divertissent à ces besognes de leurs nostalgies martiales; ils y consacrent de leur mieux le zèle que jadis ils employaient à traîner derrière leur cheval une compagnie de soldats énergiques, ou à ranger le magasin d'habillement... Les petits garçons qui approchent de l'adolescence sont en proie à de vains désirs dont l'imprécision n'affaiblit pas l'intensité; ils souffrent et présument qu'ils s'ennuient; leur malaise est vague et poignant: on leur donne, pour détourner leur attention d'eux-mêmes, un jouet quelconque et, par exemple, un bilboquet. La difficulté de réussir à cet exercice suffit vite à accaparer leur chimérique ardeur et leur esprit qui battait la campagne.

» Ah! sois le bilboquet des grands enfants malades, bonne philologie, ingénieuse et délicate occupation pour les âmes en peine!... Parce que tu as en vue, somme toute, la découverte de la vérité, certaines gens te veulent identifier à la Science. Ils disent que tu contribues à la conquête des temps nouveaux. Ils exagèrent, ayant l'habitude de l'emphase... Bonne philologie, nous n'en demandons pas tant, nous autres! La Science, affirme-t-on, prépare l'universelle félicité humaine. Tu la laisses faire et tu n'es pas dupe de ces illusions: si elle se leurre, il ne t'en chaut. Toi, tu es inutile, et tu le sais, et n'est-ce pas là l'un de tes mérites? Tu n'as de rapport avec nul intérêt contemporain; tu ignores qu'il y a des hommes et une question sociale et des gouvernements et,

pour quiconque vit, de quotidiennes douleurs. Ta splendide sérénité provient de ce dédain des contingences. Tes ennemis vont insinuant que tu manques de cœur. Il se pourrait : tu y gagnes une admirable ataraxie... Tu es un précieux exercice spirituel. Tu enseignes à tes amis l'art de se détacher de la vie sans faire de scandale. On ne t'en donne point à croire, ô désabusée ; tu amortis, ô endormeuse, le choc des réalités brutales ; et, ô tonique, tu fortifies les caractères !...

» Picrate, quand j'eus recours aux soins de cette Dame, j'étais malade plus que je n'aimerais te le conter. Un immense dégoût m'avait pris de l'existence journalière. Que te dirai-je ? le sentiment de vivre m'exaspérait. Les causes ? Ah ! variées et, d'aucunes, médiocres ! Mais, depuis mon enfance dévote, j'avais essayé plusieurs doctrines et de l'une après l'autre je m'étais féru ; et puis, l'une après l'autre, elles se sont, entre mes doigts, fanées de telle sorte qu'au lieu de la fleur merveilleuse je ne possédais plus qu'une chose flétrie, mal odorante et de couleur vilaine. Et mes doigts gardèrent l'odeur de ces morts successives, au point d'incommoder ma tête... Si je me sers de métaphores pour te révéler mes tristesses, Picrate, ce n'est pas que je te refuse ma confidence. Mais à quoi bon ternir de turpitudes cet entretien ? Il y a du cynisme à déshabiller sa conscience ; et nulle intimité n'exige un tel abandon des pudeurs principales. Du reste, il t'est loisible d'interpréter la métaphore humainement. Mets-y du rêve et de la sensualité, de l'amour et de la jalousie, de l'orgueil et de la faiblesse ; mets-y deux ou trois femmes que j'ai pareillement adorées, croyant toujours adorer la même, — une surtout, blanche et langoureuse et qui avait une voix si câline qu'à seulement l'écouter on était enseveli en elle. Je l'ai entourée d'une tendresse si perpétuelle que l'ennui lui en vint ; et, soucieuse de liberté, pauvre petite, un jour, elle m'abandonna, pour vivre de sa vie, parce que, moi, je n'avais pas songé à elle... Enfin, suppose ce que tu voudras : mon aventure est celle de la plupart, avec des vilenies, je te l'indique.

» Une rancune singulière contre tout m'incitait à des violences farouches et peu s'en fallut que mon nihilisme ne demeurât point théorique, en l'espèce. De jeunes hommes,

alors, avaient le goût de faire éclater des bombes parmi le mal universel. Je fus tenté de me joindre à eux... Et puis, il me parut qu'ils généralisaient indûment leurs opinions individuelles et abusaient de leur désespérance...

» Je me suis enfermé, Picrate, dans une étroite et vulgaire chambre, analogue aux cellules des moines, sauf quelques meubles Restauration, d'un acajou plaqué, que je tenais de ma famille. J'ai rassemblé autour de moi Platon, ses éditeurs et ses exégètes, toutes les recensions de ses manuscrits, tout l'attirail de sa critique. J'ai assigné à mon labeur cette tâche : établir le texte du *Timée*. J'ai renié carrément ce qui n'est pas le texte du *Timée*. Je me suis retranché de la vie.

» Et alors, peu à peu, je méritai l'apaisement philologique. Ah! oui, les premiers temps, erraient dans ma cellule des bouffées mortelles de souvenirs, comme, les nuits d'été, vous arrivent des aromes de roses lointaines et que l'on ne voit pas : et le cœur vous chavire. Un fantôme habitait avec moi. Je l'avais, sans le vouloir, enclos entre les quatre murs de mon réduit. Et parfois il se précisait et je sentais sur mes cheveux son souffle et sur mon front ses belles mains. Cette douceur m'était si alarmante que vite je m'acharnais à mon travail.

» Je me rappelle un soir de septembre, — un ciel bleu vert où des lueurs circulent... Dans le jardin sur lequel mes fenêtres s'ouvraient, les massifs s'emplissaient d'ombre et les marronniers étaient noirs. Les platanes embaumaient. Des vols d'hirondelles ivres de légèreté passaient, jouaient, très haut, avec des sifflements stridents ; les chauves-souris faisaient leurs cent tours. J'eus l'imprudence de m'abandonner au charme délicieux de l'heure, de négliger ma discipline et de laisser le cher fantôme m'environner de ses caresses... Ensuite, de lourds nuages couvrirent le ciel, et les feuillages immobiles furent plus pesants. La chaleur augmenta, l'air devint fiévreux, chargé d'orage. En gouttes rares et larges, la pluie tomba. Des effluves voluptueux montèrent du sol mouillé. Un piano, je ne sais où, se mit à bruire. Une femme chanta, je ne sais quelle romance italienne, lascive et pâmée. Et mon âme, emportée au cours de cette mélodie d'extase, en suivait la folie vibrante, et s'exaltait à quelquefois la devancer. Une

note, soudain, parut émerger du milieu des autres et s'éleva si haut, si haut, s'amenuisant, qu'une terreur me prit de la voir se briser en éclats et se précipiter. Une horrible angoisse m'étreignait. Un coup de tonnerre retentit, qui tua la frêle note au ciel!... Il me sembla que le monde croulait.

» J'ai souffert de cette soirée plus que d'un tragique accident!... Picrate, si je t'ai conté cette anecdote un peu niaise, c'est afin que tu saches l'état quasi pathologique de ma sensibilité lorsque j'en vins à me soigner par la philologie. Ainsi, après la guérison, les malades reconnaissants attestent l'efficacité d'un remède au moyen de leur photographie « avant » et « après ».

» J'ai consacré de nombreux jours à me persuader de l'extrême intérêt qu'avait pour moi le texte du *Timée*. A vrai dire, j'aurais pu tout aussi bien m'appliquer à des rébus ou à des logogriphes, comme « l'Œdipe » de tel « café de l'Univers ». L'essentiel est que l'on s'applique : c'est le premier point du régime. Ce travail, à cause de l'attention qu'il exige, m'absorba. Tant de minutie indispensable ne permet pas que l'on dérive vers d'autres pensées. Il en résulte des vertus aimables, qui ne font pas de bruit, pas beaucoup de besogne non plus.

» J'ai connu de charmants philologues.

» Un Bollandiste ferait un livre édifiant et joli, s'il racontait, avec simplicité, leurs existences. Comme les saints, presque tous ont, à l'origine de leur vocation grave, une petite période de péché. Le renoncement implique que l'on renonce à quelque chose d'attrayant ; ou bien il est dépourvu de valeur. De pauvres diables qui sont nés sans chimère et qui ne s'éprirent de nulle volupté se mettent philologues ou bureaucrates et continuent jusques au dernier jour à n'être ni voluptueux ni chimériques. Il y a aussi des saints de ce modèle, des saints médiocres. Mais François d'Assise, avant que de vêtir le froc, mena, par les chemins d'Ombrie, une vie très folâtre et même un peu dévergondée. Il aima, dit-on, chevaucher en compagnie de camarades opulents, ordonner avec eux de riches cortèges, se parer d'étoffes luxueuses et jouir de la beauté des femmes. C'était une âme d'une surprenante gaieté. Plus tard, quand il fut ascète, ni la

rigueur de la règle, ni la fatigue des méditations, ni le prestige des stigmates ne vinrent à bout de son allégresse : elle s'épura et, se dégageant des fâcheuses souillures, se spiritualisa. Comme la chair, encore émue des voluptés de naguère, se rebiffait, il la meurtrit, il se rua sur des rosiers épineux. Et ces rosiers, désormais sans épines, furent marqués de sang; les feuilles en sont rouges : on le peut vérifier dans le petit jardin qui est au creux de la vallée d'Assise non loin de la Portiuncule.

» J'ai vu, Picrate, de semblables gouttes de sang parmi les études critiques de quelques philologues !...

» L'un d'eux était un grand corps maigre et gauche, qui marchait en rasant les murs comme une ombre peureuse. Il tenait toujours baissée sa tête, d'une pâleur étrange et qu'encadraient de fins cheveux jaunes et qu'allongeait une barbiche. Il avait les plus frémissantes mains que j'aie connues. Il semblait importuné d'une perpétuelle inquiétude et l'on prenait pour de la timidité maladive le silence où il s'enfermait. A peine pouvait-on l'approcher : il se sauvait, effaré, vers sa lointaine solitude. Il me supportait mieux que d'autres parce que je limitais la causerie à des questions de grammaire. Nous avons travaillé ensemble, un mois peut-être ; et je n'ai vu ses yeux qu'une fois. Ils se levèrent du livre et regardèrent devant eux une image illusoire, comme hantés... Des yeux tels qu'il n'y en eut pas d'autres, verts ainsi qu'une eau profonde, et d'une mélancolie effrayante! Je me tus. Aussitôt, apercevant que je l'épiais, il fit un brusque effort, écarta le rêve et s'inclina de nouveau sur le livre... Il est mort très jeune, laissant une œuvre abondante, d'une érudition formidable et d'un jugement très sûr. Et l'on m'a raconté plus tard que son adolescence avait été très romanesque. Peu s'en fallut qu'il n'eût le sort d'un grand amoureux légendaire et, par exemple, de ce Paolo que Dante Alighieri montre, aux Enfers, enlacé à Francesca; et le vent les emporte tous deux, unis par leur amour coupable et plus fort que la mort !...

» En vérité, Picrate, je me figure que Paolo Malatesta, s'il avait été philologue, eût évité la fin tragique qui fut la sienne. Comment l'idée ne lui vint-elle pas de préparer une édition du *Lancelot*? Elle serait aujourd'hui précieuse.

» J'ai rencontré à Oxford, jadis, un latiniste excellent. Il se consacrait à Catulle. Et rien au monde n'existait pour lui que Catulle. Son ignorance de tout le reste lui permettait de ne se point disperser. Aux environs de 1880, un jour, comme nous causions, il interrompit l'un de mes propos où la République, je ne sais comment, se trouvait nommée, par cette phrase que j'ai retenue :

» — L'empereur Napoléon III n'est donc plus sur le trône de votre pays ?...

» Je lui appris que l'empereur Napoléon III était mort en Angleterre, il y avait sept ans : il m'en témoigna de la surprise... Il demeurait au fond d'un collège, dans une petite chambre aux fenêtres gothiques, encadrées de lierre et bordées de géraniums. Il vivait là depuis longtemps et oubliait que le monde s'étend hors des limites d'une quotidienne promenade. En suivant les fraîches allées de Magdalen, les rives du Cherwell où des libellules jouent, il me confiait son opinion sur les mérites respectifs des manuscrits divers de son auteur : certains étaient ses particuliers ennemis ; il me les dénigrait, il déblatérait contre leurs abominables vices, il me disait qu'il n'était point leur dupe ; d'autres avaient son adoration : ainsi le *Bodleianus 129*, qui contient le texte le moins altéré.

» Oxford est une ville docte et agréable, composée de palais, de jardins et de pelouses. Sur les murailles sculptées des chapelles et des tours, sur les crénelures des faîtes, les feuillages mêlent leur verdure sombre aux tons gris et roux des pierres anciennes. Je regrette que des étudiants nombreux en gâtent le silence. Autrement, il serait très doux de s'y installer, en bon humaniste, à « courre d'un trait l'*Iliade* d'Homère » !...

» Ce latiniste de qui je te parle y était professeur. Les élèves ne le gênaient pas, et d'ailleurs rien ne le gênait : il négligait le monde extérieur. Il jouissait d'une incomparable faculté d'isolement.

» Et ne crois pas qu'il fût un ascète. Oh ! que non pas !... Et même il se plaisait à des discours licencieux. Je vais te dire, Picrate... il était avec Lesbie !...

» Il empruntait à Catulle sa maîtresse. Du reste, nulle

jalousie ne l'animait contre ce rival; et ils vivaient en bonne intelligence : c'est le plus curieux ménage à trois que j'aie connu.

» Mon ami s'accommodait sans peine du partage, et, si je ne me trompe, s'en flattait à part lui. T'affirmer qu'il était exempt de toute bassesse, je n'oserais : la situation d'amant de cœur oblige à bien des complaisances. Il poussait la désinvolture jusqu'à s'approprier les mots d'amour que Catulle adressait à Lesbie. Il avait adopté ce passionné poème : « Donne-moi mille baisers, puis cent et puis encore mille; donne-moi tant de baisers que nous n'en sachions plus le nombre !... »

» En outre, il n'était pas discret. Il n'attendit pas de me connaître depuis une heure pour me mettre au courant de sa liaison. Même, il me révéla sans pudeur les charmes particuliers de la belle, me raconta ses formes ni grêles ni lourdes, le grain de sa peau brune et duvetée, la chaleur de son corps et l'entrain de son abandon. Quand il était sur ce chapitre, ses regards s'allumaient.

» Il trompait Catulle, mais non Lesbie. J'ai l'assurance qu'il lui était fidèle et n'accordait qu'à elle sa ferveur. Elle lui suffisait; et je conserve de lui le souvenir de l'un des hommes les plus sensuels qui m'aient livré leur confidence... Il y a des vers de Catulle qui sont fort innocents : il leur trouvait un sens voluptueux, dont il se délectait...

» Je le condamne pour cela. Il faisait un mauvais usage de la philologie. Je veux dire qu'il la détournait de son objet principal, qui est l'apaisement de la sensibilité. Cependant il lui fut redevable d'une diversion très avantageuse : Dieu sait ce qu'il serait advenu de lui s'il avait prodigué à de vivantes Lesbies les fougues de son tempérament !...

» Mais un véritable philologue ne se prodigue pas ainsi. Attentif à la seule correction du texte, il en néglige les trop vifs attraits. Il ne se monte pas la tête; il est calme et indifférent aux luxures d'Athènes ou de Rome. Il ne se mêle point à ces caresses de jadis, pas plus qu'il ne prend parti pour Eschine contre Démosthène ou réciproquement. Il domine ces choses; il ne s'occupe que des phrases et il les traite à peu près comme un digne médecin ses plus belles clientes :

nous méprisons, Picrate, le docteur à qui le négligé indispensable d'une dame suggère d'autres idées que médicales !

» Le véritable philologue a de si chastes yeux qu'il ne s'aperçoit même pas des tendresses incluses dans les vieux livres. Le texte auquel il prodigue ses soins peut être ennuyeux, pédantesque, imbécile ou luxurieux : n'importe! c'est du grec contemporain de Périclès ou d'Hiéron, tyran de Syracuse : il suffit!

» Le modèle des philologues, le voici : ce fut mon vieux maître; et je voudrais, pour te parler de lui, emprunter aux meilleurs hagiographes un langage de gratitude et de vénération. Je l'admirais et je l'aimais.

» C'était un cœur vraiment dévasté. Souviens-toi de ces paysages africains où jadis se dressaient des capitales musulmanes, et qui avaient de beaux jardins, des citadelles et des fontaines fraîches. La vie y fut passionnée et superbe. Tout a disparu ; le désert s'est installé sur la ruine ambitieuse. Si l'on retrouve, en déplaçant le sable, quelques pierres des monuments, on ne sait plus où elles furent posées : elles sont mortes.

» C'était un cœur vraiment désespéré. Picrate, je voudrais que tu comprisses bien ce mot... Il ne subsistait plus en lui nul espoir, — songe à cela ! — pas même l'un de ces espoirs inavoués que tous les hommes cachent au fond d'eux-mêmes et qui sont imprécis, une sorte de raison vague de ne pas mourir, afin d'être là pour le cas où, demain, qui sait?... Il n'attendait rien de l'avenir, pas plus qu'il ne gardait rien du passé. Il usait sa vie.

» Certains pessimistes sont des gens à peu près joyeux. Leur indignation ne prouve que leur exigence. Mon maître, lui, ne s'indignait aucunement. Je pense qu'il avait cessé de croire à la distinction du mal et du bien.

» Je ne l'ai connu que très vieux. Il n'avait pas de patrie. Il était né dans la Pologne russe d'une mère italienne et d'un père français. Il étudia dans les universités allemandes et vint à Paris de bonne heure. Il enseigna quelque temps à Cambridge, ensuite à Bonn, puis à Bruxelles, et c'est à Paris qu'il passa les vingt dernières années de son existence, dans une solitude complète, bien qu'il fût notoire parmi les savants.

» Il ne parlait pas de sa jeunesse. Mais j'ai su qu'elle avait été magnifique, — utopiste et métaphysicienne !... Féru d'hégélianisme, il se figura que les synthèses idéologiques correspondent à des réalités. En outre, les doctrines de Saint-Simon, de Fourier, l'exaltèrent. Il rêva d'un humanitarisme supérieur qui unirait tous les microcosmes particuliers dans une même possession du Cosmos idéal et réel. Et il échafauda les grands palais dialectiques de sa philanthropie spirituelle ; il construisit, en blocs d'idées, ses phalanstères. Que te dirai-je ? Il eut à pâtir des prisons allemandes. Ce n'est point elles qui le déçurent ; mais davantage la part qu'il prit à des révolutions chez nous. Il vit la foule d'assez près pour renoncer à la conduire au delà de ses appétits journaliers. Il me semble aussi que le seul effort d'une si lucide pensée devait par lui-même aboutir à l'inévitable désastre... Mon maître fut la victime d'une double illusion lorsqu'il s'imagina que les métaphysiques concordent avec des substances transcendantales et humaines. Il s'en aperçut et le réveil lui dut être rude !... Dès lors, comme si un grand coup de vent avait passé au travers de son âme, saccageant tout, il renonça au double rêve intuitif et actif dont il s'était épris fougueusement.

» A la fin de sa vie, n'avait-il pas oublié ces grandes envolées de son audace juvénile ? Personne n'eut moins l'air d'un Prométhée que ce révolutionnaire vaincu. Tu l'aurais pris, en le voyant trottiner par les rues, pour un quelconque petit vieillard qui occupe à des promenades vaines le désœuvrement de ses derniers jours. Cependant il se dépêchait, soucieux de l'heure, car il avait réglé de la façon la plus rigoureuse l'emploi de son temps.

» Il habitait, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, le rez-de-chaussée d'un ancien hôtel seigneurial, déchu de sa splendeur et divisé en pauvres logements. Je ne suis jamais entré chez lui ; jamais il ne m'y invita. Je le rencontrais au Jardin des Plantes, où, chaque après-midi, d'une heure à deux, il venait. Je lui disais : « Bonjour, maître », et il me répondait : « Je vous salue ! » Il me donnait le bras, s'excusait de l'importunité grande et, s'il avait plu, me priait de lui faire éviter les flaques d'eau. Car il était d'une extrême propreté. Son costume, très élimé, toujours le même quelle que fût la saison,

n'était endommagé d'aucune tache... Je le guidais. Il n'y voyait guère, et il profitait de ma conduite pour se couvrir les yeux de grosses lunettes très noires, à peine transparentes : « Éonomisons, disait-il, notre vue ! »

» Nous suivions tous les jours les mêmes allées; nous nous asseyions sur un banc, du côté des ours, un banc moins élevé que les autres et qu'il avait choisi. C'était le seul où ses jambes fussent assez longues pour toucher le sol. Mais il fallait, faute de dossier, qu'il appuyât son menton sur ses deux mains, au sommet de sa canne solide. Et il restait là, immobile, la tête en avant, silencieux. De temps en temps, il se soulevait un peu, tirait de sa poche un chronomètre à répétition qu'il faisait sonner. Il me disait : « Pardonnez-moi, je suis à l'heure. Mais nous avons encore quelques minutes... » Je regardais son fin visage, entièrement rasé. Deux longues rides descendaient de ses narines jusqu'au bas de ses joues. La ligne de sa bouche était droite, nettement marquée, et n'indiquait ni amertume ni résignation. Je m'efforçais de retrouver, en sa physionomie, quelque trace des vieux espoirs ou la souffrance de l'échec. Non, rien !...

» Je ne sais pourquoi, un jour, ce mystère m'irrita. Je hasardai un bout de phrase sur Hegel. Mais il m'interrompit, et, d'une voix calme, il me signifia :

» — Hegel n'importe pas, ni les autres philosophes non plus. Aucune abstraction n'importe. Cela est nul et non avenu...

» Il ajouta, pour lui-même :

» — Et le reste pareillement.

» Comme je voulais en avoir le cœur net, je m'aventurai :

» — Maître, et la philologie ?

» Et j'attendais sa réponse avec un peu d'irritation, sans doute, mais surtout avec angoisse. Il ne répondit pas. Il ne bougea même pas et je crus voir qu'il appuyait plus énergiquement son maxillaire sur le dos de sa main...

» C'était un jour de la fin de l'automne, gris et humide, où il ventait et il faisait froid, une de ces journées de détresse morne où l'ennui vous pèse, où la solitude vous étreint. Les petites filles d'un orphelinat passèrent, deux à deux, en rangs, la tête coiffée d'un bonnet noir, les épaules couvertes

d'un châle noir par-dessus le tablier de toile violet. Et elles étaient sages, à pleurer. J'eus la sensation d'une telle tristesse, universellement répandue parmi toutes les possibilités monotones de la vie, que j'en aurais crié. Je me contins et c'est à peine si je pus articuler ces mots :

» — Et la philologie, maître? Répondez-moi !...

» Il fut inflexible et s'obstina dans son silence...

» La grêle clochette d'un couvent ou d'un hôpital commença de tinter, lamentable, agaçante. A ce signal, le vieillard se leva, et, courtois comme d'habitude, me demanda :

» — Demeurez-vous ? Moi, je m'en vais. Ne vous dérangez pas pour me reconduire, s'il vous plaît !...

» Nous sommes partis ensemble, lui à mon bras et moi nerveux, impatient de sa lenteur. Il me dit :

» — Vous allez un peu trop vite, je vous laisse...

» Il ôta ses lunettes, me salua de son coutumier : « Serviteur !... » où il mettait toute sa politesse, qui était surannée et jolie. J'aurais voulu l'accompagner, je n'osai pas. Ma pensée le suivait, confuse de l'avoir chagriné peut-être. Un peu plus tard, je l'évoquais assis à sa table et travaillant.

» Le lendemain, je le revis, et je l'abordai timidement. Il fut affable et cérémonieux ainsi que toujours et il ne fit aux incidents de la veille aucune allusion. Quand nous fûmes arrivés à notre banc, je l'interrogeai sur un passage du *Phédon* ; il m'exposa son opinion volontiers. Depuis vingt ans il corrigeait le texte de Platon. Je risquai :

» — Cette philosophie est-elle la vôtre ?

» Il me répondit :

» — La philosophie de Platon m'est indifférente !...

» Et, comme désireux de couper court à d'autres questions, il ajouta :

» — Je ne m'occupe que du texte de Platon. Cela est concret. Voilà tout !

» Je lui dis :

» — Maître, quand vous avez choisi Platon pour l'objet de vos études, est-ce le philosophe ou le poète qui vous tenta ?...

» Il me répondit :

» — Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais un texte à corriger. D'ailleurs, il ne s'agit pas, en l'occurrence, de tentation,

veuillez le croire : ces besognes auxquelles nous consacrons notre vain loisir n'admettent nulle concupiscence, même spirituelle.

» Un jour, il ne vint pas. Je crus l'avoir importuné par mes questions. J'en conçus un vif chagrin. Le jour suivant, il m'apprit qu'il avait dû la veille aller chez son médecin : ses yeux étaient plus malades.

» — C'est une merveille ! — s'écria-t-il ; — le médecin voudrait m'interdire l'usage de mes yeux : il prétend ainsi me les conserver jusqu'à la fin de ma vie, à condition que j'aie la bonne grâce, évidemment, de ne me pas éterniser !...

» Je m'affligeais. Il reprit :

» — L'homme de l'art pose cette alternative. Si je m'engage à ne lire que mon journal, vingt minutes tous les matins, je garde assez de vue pour me vanter de ne pas être aveugle ; si je m'obstine à mon travail, c'est une affaire réglée : dans six mois, — un, deux, trois, quatre, cinq, six, — le noir !

» Je m'écriai :

» — Maître, maître !...

» Il continua, riant presque :

» — Mais moi, subtil, je sais qu'en quatre ou cinq mois j'aurai terminé mon travail ; alors, vous comprenez, je m'en moque !...

» — Maître, vous ne ferez pas cela ! Ménagez-vous !...

» Il répliqua :

» — Pourquoi m'acharnerais-je à posséder des yeux inutiles ?

» Je lui citai ce vers poignant que prête à son Iphigénie moribonde le poète ancien : « Il est doux de voir la lumière du jour !... » Il me répondit en souriant :

» — Cette petite Iphigénie est une enfant gracieuse et crédule ; en outre, à la veille de se marier. Il convient qu'elle s'imagine que les paysages sont beaux. Mais que ferais-je, étant ce vieillard, des maximes où se complaît l'âme d'une gentille fiancée, dont le père est le Roi des Rois et le promis ce jeune héros d'Akhilleus ? Cette parole de l'*Imitation* me vaut mieux : « Qu'y a-t-il à voir ? De l'eau, de la terre, de l'air, du feu et les divers composés de ces quatre éléments !... »

» Je m'écriai :

» — Maître, vous vous sacrifiez à la Science!...

» Il me dit :

» — Évitons l'emphase et méfions-nous de ces grands mots abstraits auxquels on met des majuscules : car ils sont, en général, très pauvres de signification. Qu'est-ce que la Science? Il existe des sciences nombreuses, qui diffèrent les unes des autres par leur méthode et par leur objet. Chacune d'elles a ses infirmités. Surtout je n'aperçois aucune raison de penser qu'elles doivent jamais se réunir pour former un tout cohérent : la Science. Il faudrait supposer que chacune d'elles se puisse achever parfaitement et que leur totalité corresponde à la totalité de ce qui est. Le hasard serait prodigieux!... Laissons de côté la Science et les illusions de la petite Iphigénie.

» — Maître, vous ne croyez pas à la Science?

» Sans élever la voix, du même ton qu'il avait pour me dire bonjour ou constater que deux heures allaient sonner, il me répondit :

» — Non.

» J'argumentai :

» — Alors, pourquoi lui sacrifier vos yeux, votre vie?...

» Je n'obtins plus un mot de lui, ce jour-là. Il se mura dans ce silence auquel je m'étais heurté déjà.

» Picrate, c'est alors qu'une catastrophe étonnante bouleversa le monde des philologues. Il faut que je te la raconte, puisqu'elle eut sur ma destinée une considérable influence. Elle fut terrible; et si je suis prêt à la trouver, avec toi, un peu comique maintenant, c'est que les choses, à distance, perdent beaucoup de leur gravité.

» Voici. Un jour, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, un jeune helléniste des plus distingués annonça une grande et bonne nouvelle. Un savant anglais venait de découvrir, au cours de fouilles qu'il pratiquait en Égypte, à Gurab, un papyrus qui contenait un texte fragmentaire du *Phédon*.

» Le papyrus est, tu le sais, le papier de l'ancienne Égypte. On le composait d'une plante admirable que les Grecs nommaient *byblos* et qui abonde dans le Delta. La racine de cette plante servait de nourriture aux gens du commun. Avec les

fleurs on faisait des guirlandes pour les autels des dieux. On employait les fibres à fabriquer des tissus solides, voiles de navires, étoffes variées, et des cordages et même des chaussures, enfin du papier. Les livres n'étaient alors que des rouleaux de papyrus : on les développait à mesure qu'on les lisait... Quelques-uns de ces rouleaux sont parvenus jusqu'à notre époque ; ils se cassent et se détériorent quand on les manie, l'écriture en est souvent effacée ; ils sont précieux pourtant. La plupart ont disparu, soit que leurs possesseurs primitifs aient négligé d'en prendre soin, comme il l'aurait fallu, soit que les aient depuis longtemps dérobés les Bédouins violateurs de tombeaux. C'est dans les sarcophages, en effet, que se réfugia, précautionneuse, Athênê égyptienne, le sol de ce pays ayant la noble qualité de garantir de la corruption les objets qu'on lui confie. Et tu verras quelle fut l'intention subtile et narquoise de la Vierge antique lorsqu'elle imagina ce plus fin de ses stratagèmes !

» D'ailleurs, c'est, il me semble, une charmante sollicitude, que celle de ces gens qui voulaient avoir auprès d'eux, pour dormir leur dernier sommeil indéfini, les beaux livres où leur âme s'était exaltée durant leur vie éphémère. On entourait leurs corps de bandelettes, on leur sanglait étroitement les bras, on appuyait sur leurs cuisses leurs mains rigides. Ils savaient bien que leurs doigts ne dérouleraient plus les papyrus mémorables et que leurs yeux n'éveilleraient plus, au long des lignes régulières, la virtuelle pensée. Athênê égyptienne leur inspirait, pour ses fins à elle, ce pieux amour superflu de quelques-uns de ses écrits.

» Mais elle devina que les voleurs de livres s'empareraient de ce trésor et le gaspilleraient. Or, écoute ! On entourait les momies de cartonnages qu'ensuite on recouvrait de peintures. Eh bien! ces cartonnages sont faits de papyrus collés les uns contre les autres : de sorte qu'il suffit de les détacher avec prudence les uns des autres pour retrouver, parmi de vaines écritures, comptes de cuisine, circulaires ou prospectus, des poèmes, Picrate, et des philosophies!

» Ce n'est pas tout. L'industrieuse Athênê eut recours aux crocodiles! Cet animal méchant et glouton jouissait, en certains nomes et, par exemple, au Fayoum, d'un culte dévot. Il

avait ses temples, ses prêtres et ses adorateurs. Quand il mourait, on le momifiait devant que de le conduire, en pompe solennelle, à son sépulcre. Et, pour cela, on le vidait de ses entrailles, — comme un homme! — Mais afin que son cadavre sacré conservât bon air et pût encore, si j'ose dire, plastronner, on ne manquait pas de le bien rembourrer, ainsi qu'un empailleur habile restitue des formes replètes à la perruche, hélas! défunte, de quelque vieille fille. Pour rembourrer le divin crocodile, on employait des papyrus, on les lui fourrait dans le corps en guise de boyaux inaltérables. Ces ventres de reptiles amphibies étaient une cachette excellente que ne méconnut pas Athênê.

» Songe, Picrate, à ces défilés funèbres! Un cortège, réglé selon le rite, conduit au seuil de l'hypogée ce crocodile du Fayoum ou ce bourgeois de Gurab. D'abord, les prêtres. Et puis les pleureuses, autour de la momie luisante de peinture neuve. Des chants et des cris. Une liturgie somptueuse... Ils croient qu'ils mènent le deuil de ce crocodile ou de ce bourgeois : ils dissimulent pour longtemps et sauvegardent les textes anciens qu'Athênê inspira. Et l'épervier divin, qu'a tracé sur le cartonnage un artisan, c'est le symbole de la résurrection, — oui, le symbole d'Athênê qui ressuscitera!...

» Bref, mon Picrate, on a déniché dans ces papyrus fragmentaires et mortuaires des poésies de Bacchylide que maints siècles ne lurent point, un plaidoyer d'Hypéride qui est un chef-d'œuvre de sournoise dialectique, les mimes d'Hérondas, d'un réalisme surprenant, et Ménandre... De Ménandre, je ne dis rien : je l'aimais mieux quand je ne savais de ce comique que ce vers dont la mélancolie est ravissante : « Celui que les dieux aiment meurt dès sa jeunesse!... »

» Donc, un jour, cette nouvelle se répandit : on possédait un papyrus du *Phédon*. Il est possible que tu éprouves, Picrate, de la difficulté à t'émouvoir de cette annonce. Réfléchis que ce papyrus nous était donné comme antérieur d'onze ou douze siècles au *Bodleianus*, que le *Bodleianus* est le plus ancien manuscrit de Platon que l'on connaisse, — et que ce papyrus enfin devait être à peu près contemporain de Platon!

» Le jeune savant ayant fait cette communication, la sérieuse assemblée se félicita. Les bonshommes las s'animèrent; leurs

visages soudain parurent vivifiés un peu. Et l'on épilogua. Les spécialistes furent verbeux, voire éloquents.

» L'Europe érudite s'agita. Les journaux doctes, en tous pays, célébrèrent cet événement considérable.

» Pendant quelques jours, les hellénistes eurent un air de fête, en vérité. Leur existence morne et routinière était embellie. On les vit souriants, gais, comme ravigotés. Quoi ! Platon ne devait-il pas les visiter? Platon lui-même, revenu des âges lointains, Platon!... Lui, réellement lui!... Il leur faisait cette politesse.

» Picrate, imagines-tu l'arrivée aux enfers d'un vieux philologue qui, cinquante ans, n'a fait que travailler sur le texte des écrivains antiques? Il n'a cure du dieu Pluton, ni des trois juges, Minos, Éaque et Rhadamante. Il ne songe qu'à rencontrer les ombres vénérables et sublimes des poètes, des historiens et des philosophes, à les voir, à les entretenir, à les complimenter. Eh bien! cette fois, sur terre, Platon faisait toutes les avances... On allait connaître Platon !

» Je partageai cet enthousiasme. Du moins, j'en ressentis quelque chose... Il me sembla que mon vieux maître, lui, se réjouirait plus encore et trouverait là sa récompense.

» Je guettai sa venue au Jardin des Plantes. J'attendis que nous fussions installés sur notre banc, pour lui annoncer la miraculeuse nouvelle et assister à son plaisir. Qu'il m'eût été doux, Picrate, de voir, à mes paroles, un peu de joie entrer dans l'âme du cher homme et l'éclairer! Ce résultat de mon propos, je l'escomptais avec une sorte d'égoïste ardeur. L'immensité de son découragement terrible m'avait torturé au point d'exciter ma haine et ma fureur : j'en voulais à son nihilisme, — non à lui! mais à son nihilisme, comme à un ennemi qu'on aperçoit qui vous gagne et vous conquerra. Dans mon désir d'imposer au vieillard un motif de bonheur, il y avait, je crois, un peu de la méchanceté qui pousse certaines gens à gâter le bonheur d'autrui parce qu'il les offense. Oui, son désespoir définitif et adopté résolument me provoquait!...

» Je m'assis auprès de lui. Avec lenteur, ménageant l'effet, le préparant, l'amenant de loin pour le faire éclater, je savourai l'approche de cette minute où l'immobile visage, appuyé

sur la canne lourde, frémirait. Tel fut mon cabotinage passionné. L'immobile visage semblait figé; mais j'épiais le sursaut final qui le secouerait, j'en avais l'assurance.

» Il ne broncha point.

» Quel agacement j'éprouvais à le trouver invulnérable et comme cuirassé de triple ataraxie! Je lui dis, piteux :

» — Maître, c'est une grande nouvelle! *Plato redivivus.* Le monde savant se réjouit.

» Il répliqua, tout uniment, sans bouger :

» — Le monde savant déchantera.

» Je crus — ah! contre toute vraisemblance — qu'il se faisait un jeu de me narguer. Furieux, j'oubliai le respect qui lui était dû et, sur le ton pressant d'un interrogatoire, je lançai :

» — Parce que?...

» Sans marquer le moindre étonnement de ma véhémence insolite, il me répondit :

» — Parce que le monde savant est frivole. Aussi bien, mon ami, vous verrez.

» Il me fut inintelligible, ce jour-là, affreusement. Je le compris bientôt. Et alors, la lucidité de ses terribles certitudes m'épouvanta.

» Picrate, je ne sais si la suite de mon récit ne te paraîtra pas comique et dérisoire. Elle l'est peut-être. Mais quoi! le tragique des événements humains ne tient pas à la gravité des intérêts débattus, — lesquels, au regard d'une pensée un peu haute, se valent, et ne valent pas le trouble qu'ils occasionnent. Qu'il s'agisse du texte du *Phédon* ou de la conquête des empires, toutes choses qui se résorbent dans l'espace et dans le temps, le drame n'est poignant que par l'intensité continue d'un effort et la brutalité d'un échec, parce qu'alors il est un emblématique épisode de la grande débâcle humaine.

» Il arriva que, le premier émoi passé, les philologues réfléchirent. A leur félicité naïve et sincère, une petite inquiétude se mêla qui, de jour en jour, grandit et devint menaçante. Ils avaient fait un retour sur eux-mêmes. Ils se demandèrent s'il n'était pas humiliant d'avoir besoin d'un hasard tel pour que le texte de Platon fût rétabli en sa teneur exacte. Leur science n'y suffisait donc pas? Ils s'accusèrent de tant de fai-

blesse. Ils essayèrent de croire que Platon ne revenait qu'afin de confirmer leurs hypothèses. Ils se flattèrent de l'espoir d'être couverts désormais par l'autorité de Platon. Quel succès pour leurs méthodes !... Ce paléontologique animal que Cuvier, si je ne me trompe, reconstitua sur un fragment de son ossature, imagine, Picrate, qu'on annonce à Cuvier que le voici, émergeant de la préhistoire, désireux de contrôler son portrait. S'il dit : « Oui, je me reconnais ; c'est bien moi ! » Cuvier triomphe. Mais, s'il affecte d'avoir le dos plus rond, le ventre moins bombé, les jambes plus courtes, les oreilles moins évasées, la queue autrement faite que le supposa Cuvier, Cuvier y perd sa réputation. Cuvier, en tout cas, passera de mauvais moments, cependant que le redoutable archétype, signalé dans les glaces de quelque pôle par des Esquimaux vagues, sera en route vers nos climats. Le voyage est long.

» Autant en advint de nos philologues. Leur archétype s'éternisait dans les brouillards jaunes d'Albion.

» Son possesseur ne se hâtait aucunement de le divulguer. Il n'était point helléniste assez pour le lire avec sûreté, le publier : il s'adjoignit un technicien. Le temps durait. Et ces deux hommes apparurent, de loin, dans le mystère de la distance, tels que des prêtres sublimes qui accomplissent une cérémonie occulte. Ils préparaient la redoutable épiphanie du Dieu... Des prêtres, oui ; mais démoniaques bientôt. Et le Dieu, — ah ! satanique ! Les dévots qui attendent une révélation se méfient, craignent l'erreur ; et leur émoi combine avec l'amour du Dieu la peur du Malin.

» Le texte de Platon n'est pas le même selon le savant M. A., le subtil M. B., le timide M. C., le compliqué M. D., le raisonnable M. E., l'indolent M. F. et ce casse-cou de M. G. En temps ordinaire, chacun de ces messieurs porte à la boutonnière son originalité, s'enorgueillit de ne ressembler à personne et enfin ne dédaigne pas un peu de fantaisie ingénieuse. Corriger un gros pataquès, ce n'est rien ; certes, une « jolie conjecture », bien hasardeuse, fait plus d'honneur à qui la trouve. Et il y a, dans les académies, assez de place pour la grande variété des philologues...

» L'hypothèse est libre, multiple, accueillante aux diversités.

Mais la vérité, non pas! Avec elle, point d'accommodements; c'est tout ou rien. Elle est impérieuse, ennemie des nuances, brusque!

» Eh bien! Picrate, on n'y songeait plus, à la vérité; on n'y songeait, du moins, presque pas. Certains militaires, pour peu que se prolonge l'ère pacifique, oublient complètement l'éventualité de la guerre, qui est pourtant la raison de leur discipline. Alors, ils s'occupent à des parades, à de belles manœuvres où se déploie leur virtuosité... Les philologues, pareillement, insoucieux d'un retour offensif de l'ennemi, s'amusaient à de bien charmants exercices, témoignaient d'une magistrale audace en pure perte et hasardaient n'importe quoi avec plaisir... Or, tout à coup, la vérité, comme la guerre, éclate!... On était si tranquille! Une pensée vaillante et généreuse vous anime d'abord : l'espoir des galons à conquérir. Et puis on réfléchit que le succès de l'aventure est douteux : on s'inquiète. Et puis on s'affole; et puis on déteste cette calamité qui survient à l'improviste; et puis, si l'on était libre, on s'esquiverait. Impossible : on est engagé!... Ah! Picrate, comment t'expliquer cette haine que soulevèrent les deux Londoniens maléfiques?...

» Réfugiés là-bas dans leur île, avec leur brandon de malheur, comme on les maudissait, comme on les chargeait d'imprécations et de rancunes! Comme on aurait voulu, au moyen de ces sortilèges meurtriers qui franchissent toutes distances, les tuer!... Picrate, de bons et doux vieillards qui ne feraient pas de mal à une mouche devinrent enragés et féroces. J'en connais qui eussent percé d'un fin poignard, au cœur, l'effigie de l'égyptologue et de son exécré complice. J'en connais qui eussent, avec de fausses clés, des pinces-monseigneur et l'attirail des malandrins, cambriolé le papyrus pour le détruire et pour se délivrer de sa menace. Des velléités criminelles et absurdes hantèrent ces pauvres âmes ingénues!

» Chacun des bonshommes craignit, non moins qu'un échec personnel, le triomphe insolent d'un collègue. Quel serait l'élu de Platon? A. B. ou C. ou F? Ah! qui? Mais, à coup sûr, un autre!... L'attente de la vérité prochaine donnait à chacun des scrupules, une conscience plus nette de

ses torts, de ses libertés excessives. Subitement on se rendait compte de sa désinvolture. *Mea culpa, mea culpa!* Hélas! par actions et par omissions, j'ai péché... Si tard s'en repentir? Oui, à l'heure du châtiment. A l'heure où survient Platon vengeur, les mains irritées, jaloux d'arracher les broderies vertes des parures académiques, les plaques, les cordons, les cravates des ordres illustres sur les poitrines orgueilleuses! Dégradation, déchéance!... Éloignez de moi, Platon, ce calice. S'il faut à votre colère des victimes, Platon, prenez A. B. C. D. E. F. etc. Pas moi, pas moi! Surtout, pas moi tout seul! S'il vous faut moi, n'épargnez personne; principalement, n'épargnez pas un tel ni un tel.

» Ah! Platon détestable!... Ce revenant!... Qu'est-ce qu'il avait, à surgir de sa tombe? Est-ce que le passeur de l'onde stygienne l'écartait de son bac? Avait-on négligé l'obole suprême du péage, ou les sacrifices propitiatoires? Au Styx, Platon, au Styx! Tu dois laisser tranquilles les vivants. Ce n'est pas la place des morts ici-bas. Au Styx, les morts! Va-t'en boire l'eau du Léthé. Ce breuvage convient aux défunts en peine d'oubli. Bois du Léthé : tu oublieras un peu ton texte, auquel tu sembles attaché plus vaniteusement qu'il ne sied à une ombre!...

» Ils se tourmentaient ainsi.

» J'allai trouver mon vieux maître. Je lui racontai la grande tribulation des philologues. Il sourit un peu :

» — Je vous l'avais dit.

» Certes, ils déchantaient. Mais lui?

» —Je me dépêche. Mes yeux me faussent compagnie. Je les fatigue, mais j'emploie tout leur effort. J'ai besoin d'eux encore cinq semaines. Je pense qu'ils pourront aller jusque-là.

» Une question me tentait, — et je n'osais pas la formuler : — si Platon était à la veille de tout démolir, pourquoi bâtir encore? si le désastre était imminent, pourquoi s'acharner à augmenter les prochains décombres? Je hasardai :

» — Maître, vos collègues ne travaillent plus. Ils attendent.

» Mon maître dit :

» — Ils sont frivoles!

» Avait-il donc en soi tant d'assurance? Etait-ce l'orgueil qui l'encourageait, la certitude de tenir la vérité?...

» — Maître, vous n'avez pas d'inquiétude?

» Il me répondit :

» — Non.

» Je compris toute son âme et son absolu détachement.

» Les autres, cependant, s'agitaient. Ils publiaient, dans les périodiques spéciaux, des articles prodigieux où, par avance, ils dénigraient le papyrus. Ils se voulaient garder, comme on dit, à carreau. Ils indiquaient, ils démontraient — car tout se démontre! — qu'un papyrus, somme toute, est sujet à caution, que celui-ci précisément pourrait bien ne guère avoir d'importance. « On le disait ancien : qui sait? Et puis l'antiquité d'une copie n'est pas une irréfutable preuve de son excellence... Une copie égyptienne, peuh!... Etc... »

» Tandis qu'ils épiloguaient là-dessus avec une malveillance opiniâtre, un beau jour, le texte parut.

» Ah! Picrate, quelle débâcle!...

» Rien, rien, rien! pas une seule, tu m'entends, pas une seule conjecture ne se trouvait vérifiée, pas une!

» Total et universel fiasco! Ni A. ni B. ni C. ni D. ni E. ni F. ni G. ni personne, à Paris ni à Berlin, à Londres ni à Rome, à Madrid ni ailleurs, n'avait deviné rien.

» Des bêtises! Des calembours vains! Des calembredaines!... Pas une minute, pas une seule toute petite minute dans la série laborieuse des années philologiques n'avait été utilement employée! Pas une idée exacte n'était venue, une fois, se loger dans la tête appesantie d'un helléniste zélé. Les quarts de siècle, les demi-siècles qu'ils avaient, les uns et les autres, consacrés à la persévérante besogne, se révélaient stériles, gâchés, nuls... En pure perte, en pure perte!... Que dis-je? Aux erreurs des scribes médiévaux, ils ajoutaient, jour par jour, leurs âneries particulières, avec méthode, à force de réfléchir, à la sueur de leurs fronts. Que n'avaient-ils, au lieu de cela, joué à la manille, par exemple, ou au trictrac, ou profité de la facilité des courtisanes, plutôt que d'offusquer, de leurs sottises, le beau visage d'Athênê, plutôt que d'aboutir à ce résultat ridicule?

» Ah! Picrate, Picrate, songe encore que leurs seins chétifs étaient constellés des récompenses nationales, impériales et royales, des croix de Sainte-Anne et de Saint-Ildefonse, du

Soleil-Levant, du Caroubier d'Or, de l'Étoile des Braves, et du Christ de la République d'Andorre!... Il fallut étouffer l'affaire, sous peine de nuire à la respectabilité générale. On y parvint.

» Mais que les premiers jours furent pénibles!

» Je voulus voir mon maître, lui faire part de la catastrophe. Tout de suite, quand je possédai le texte du papyrus, je vérifiai que ses conjectures à lui, comme les miennes et comme celles de tous les autres, étaient démenties. Et alors je fus épouvanté du sacrifice inutile de ses yeux. Je résolus de l'arracher à cette duperie. Ou bien fallait-il le laisser pénétrer dans la nuit et mourir sans connaître la vérité lugubre?... Non, il devait savoir!... Plusieurs jours, je le guettai. Il ne vint pas. Il travaillait, il se hâtait. Enfin, je l'aperçus. Voilà! je lui crierais : « Maître, maître! Ce n'est pas la peine. Brûlez vos notes, vos écrits, tout. Gardez vos yeux, vos pauvres yeux presque usés à la tâche menteuse! Nous étions dupes!... »

» Mais quand je fus à son côté, le courage me fit défaut. Il devina. Mon trouble; un pressentiment. Il me dit :

» — Eh bien! ce papyrus?...

» Alors, je ne pus contenir mes sanglots de rage.

» — Gardez vos yeux, maître, gardez vos yeux!...

» Il souriait.

» Bientôt, il se leva :

» — Excusez-moi. Je n'ai pas de temps à perdre. Au revoir... Ou bien m'accompagnez-vous, mon ami?

» Une révolte me prit. Pourquoi ne m'interrogeait-il pas sur le papyrus meurtrier? Pourquoi n'était-il pas curieux d'apprendre le détail de la mauvaise aventure? Pourquoi souriait-il?

» Mais il s'en allait. Je n'eus pas la charité suprême de le guider, de lui économiser dix minutes de vue. Je le regardai qui s'éloignait, à petits pas, craintivement, soigneux d'éviter les arbres et, sur le sol, les flaques d'eau. Il s'éloignait, il s'éloignait; au bout de l'allée, il disparut. Je sais qu'il rentra chez lui, qu'il se remit au travail, que cela dura des jours et des jours. Il corrigeait les épreuves de son livre. Le livre fut, comme si de rien n'était, publié. Je ne l'ai point ouvert. Et lui, une ou deux fois, — deux fois! — je l'ai rencontré; un

gosse le conduisait par la main, sans précaution. Je passai près de lui et il ne le sut pas. Je me sauvai. J'avais peur de lui... Et puis, il mourut, plus tard, bien plus tard...

» Picrate, j'étais en ce temps-là un peu trop jeune encore pour accueillir cette philosophie impassible et stoïquement sereine : on n'arrive que peu à peu à la suprême désolation. L'image de mon maître ne m'est qu'ensuite devenue un emblème d'apaisement. Il me semble qu'aujourd'hui, s'il vivait, il pourrait me gagner à sa discipline. Alors j'avais de farouches ardeurs qui secouaient ma forte musculature; alors, en dépit des doctrines de désespoir et d'abnégation, il traînait en moi d'invincibles désirs de vivre. Je les ai durement réduits, à mesure que j'ai mieux aperçu qu'ils étaient la source de mes maux, à mesure aussi que se calmait, en vieillissant, mon organisme. Maintenant même, j'ai mes jours de déraison : la sagesse absolue n'appartient qu'aux morts. Mon maître fut un sage parmi les hommes parce qu'il devança de quelques années le néant final...

» Après le krach de la philologie, les savants patentés, en fin de compte, se reprirent. Ils devaient à l'État ce grand effort d'inconséquence... Messieurs, la science continue !

» Mais moi, que faire?... Quand ma colère eut déchiré mes paperasses, elle en jeta dans la cheminée les lambeaux, alluma le feu et regarda se consumer ces ridicules choses avec plus de rage et de fureur blessée qu'un amant acharné à réduire en cendres les trompeuses lettres de la maîtresse décevante. Les flammes jaillissaient en chrysanthèmes de lumière. Les feuillets, suscités par elles, s'envolaient, comme si les animait éperdument la joie de s'anéantir. Moi, que cette allégresse insolente irritait, je voulais empêcher leurs élans fous et, de mes pincettes, je tapais sur le tas brûlant, je comprimais le foyer dense où éclosaient les fleurs de feu mouvantes. Ah! que m'exaspérèrent ces vestiges de mon labeur morne quand je les vis exaltés soudain de ce délire de délivrance!...

» Et puis, les flammes pâlirent et leur fièvre devint une langueur qui s'abandonne et se gaspille. Il y avait de courtes recrudescences : ainsi, dans une âme qui s'endort, remuent les velléités de la veille. Plus d'une fois, je crus que la dernière embrasée avait lui; elle tombait; une autre encore sur-

gissait; et la dernière de toutes, frêle, hésitante et furtive, je la vis sans plus croire qu'elle fût la dernière, sans la discerner, comme il m'aurait plu de le faire, parmi toutes les autres. Je ne suis pas sûr de me souvenir d'elle et peut-être que je l'invente. Pourquoi me figuré-je qu'elle était plus précieuse que les autres, et contenait l'âme de mes années abolies? De même, le dernier soupir des moribonds est pathétique, bien qu'il ne soit qu'un soupir après tant d'autres, et qu'à chaque soupir de la longue vie on meure un peu jusqu'à mourir tout à fait. La somme des nombres décroît par unités successives; et la perte n'est pas plus grande, de l'ultime unité que des autres,..

» Enfin, lorsque se fut consumée toute la substance vive, du feu courut encore dans les feuillets noirs, qui craquaient, crépitaient avec un bruit métallique. Des franges rouges bordèrent ces petites choses défuntes. Mon écriture se dessina en blanc, nette, fine, sur les pages brûlées, telle que je pus encore la lire. Elle me fut odieuse! Je remuai, de mes pincettes, ce fatras obstiné : une légère fumée grise monta.

» Je pris dans un journal ces fragiles débris et prétendis les jeter par la fenêtre, aux quatre vents. Il en vola de tous côtés, dehors, en papillons laids. Et l'air de la rue me les renvoyait. Ils frôlèrent mes mains et mon visage. Ils s'acharnèrent à rentrer chez moi. Ils se blottirent dans les coins et les recoins, sous les meubles, entre mes livres. Ils emplirent ma chambre de leur odeur âcre et mortuaire. Je ne pouvais me défaire d'eux et, si je soufflais sur eux, ils s'éparpillaient, jouaient, se multipliaient et me tourmentaient!

» Je passai des jours détestables à lutter contre la résistance du néant...

» Telle fut, Picrate, la fin de ma philologie. Athênê, déconcertante, me repoussa.

» Et, pour ne plus parler ensuite de cette vierge trop jalouse de soi, glorifions le stratagème de sa virginité victorieuse. Vois comme elle a déçu l'effort présomptueux des philologues; vois comme elle s'est échappée avec mépris des lacs où ils pensaient la captiver. « Ah! vous pensez m'avoir surprise? dit-elle à peu près. Eh bien, regardez ce très petit espace de ma vérité, entre ces deux plis de mon voile que

j'écarte. Est-ce pareil à vos conjectures? Inutiles pédants et vieillards fats, je n'écarterai pas davantage le voile où se complaît ma nudité... »

» Au cours des siècles nombreux et divers, n'a-t-elle pas trouvé, parmi les empressés dévots de son mystère, une âme digne d'elle et à laquelle il lui fut doux de se révéler, sereine et belle et nue?... Qui sait? Celui qu'elle favorisa peut-être de son indulgence ne la voulut point trahir. Il nous est loisible de le supposer si ébloui de la merveille et si intimement épris de sa possession qu'il la dissimula, comme un amant veille à éloigner des regards d'autrui son bonheur.

» J'imagine plutôt que la vierge antique n'a point eu de charitable défaillance. Dans le silence des cloîtres, dans l'immobilité somnolente des bibliothèques, dans le ventre embaumé des crocodiles millénaires, au contact glacé des momies vieillissantes qui se décharnent et noircissent, j'imagine qu'elle a gagné le désir âpre de la mort, le goût nostalgique du néant, et que, pour en finir, elle a suscité ces fléaux : les insectes rongeurs de livres, les conquérants destructeurs de cloîtres, les Bédouins violateurs de tombeaux et les philologues imbéciles.

» O Athênê, tu as choisi la bonne part : elle ne te sera pas retirée! De ton voile, tu as fait un linceul. Et puis, jalouse de ton cadavre après avoir été jalouse de ton corps, tu as souhaité que s'en éparpillassent et s'en perdissent les lambeaux précieux! O Athênê réduite à rien, sois saluée de ceux que désole l'amertume de vivre, et, pour plus tard, l'horreur d'avoir vécu!...

» Picrate, mon Picrate, que nous voici loin des réalités quotidiennes! Revenons à moi, si tu veux.

» Que te dirai-je?... Je n'ai plus qu'à te faire connaître ce dernier épisode de ma vie : comment je suis devenu cocher. Cette aventure n'est pas extraordinaire. Nombre de mes collègues furent autrefois professeurs, magistrats, curés, banquiers, etc. Ils connurent les avantages, et aussi les inconvénients, des professions dites, je ne sais pourquoi, libérales; et ils en vinrent à ce métier vulgaire.

» Je ne suis pas, Picrate, un égalitaire acharné. Il y aura

toujours des malins et des niais, de jolies femmes et de laides. Les législateurs n'y peuvent rien. Du reste, il ne m'importe, quant à moi. Je fais trop peu de cas des grandeurs humaines pour m'indigner de les voir réservées à quelques veinards. Mais j'admire l'état de cette société contemporaine qui se réclame de plusieurs révolutions, des grands Principes, de la Déclaration des Droits de l'homme, que dis-je? et du citoyen, qui inscrit sur ses monuments une devise où l'Égalité, entre la Liberté et la Fraternité, fait figure, — et qui, cependant, hiérarchise les métiers.

» Notre bourgeoisie française, qui n'est pas, il faut le reconnaître, unanime sur beaucoup d'idées, l'est sur celle-ci, par exemple, que « l'on n'est pas cocher!... » Dogme, axiome! On est employé dans un ministère, on gratte ici ou là du papier, on place du champagne, on établit des polices d'assurance contre l'incendie; mais cocher, ah!...

» De sorte qu'il me serait malaisé de faire croire que j'aie choisi cette profession librement, sans être d'abord tombé dans l'infamie, sans être non plus réduit à l'extrémité. C'est vrai, pourtant : mon casier judiciaire est intact et je possédais un peu d'argent. Je pouvais, à la rigueur, m'établir bourgeois.

» Mais quoi! j'avais vu le krach de la philologie, et je prévoyais, — aujourd'hui, comme je l'appelle de mes vœux! — le krach de la respectabilité... Oui, oui, les bonshommes de l'Institut, j'avais assisté à leur grande panique, puis à leur lamentable déconfiture. J'avais vu se détraquer leur magnifique importance. Je crus qu'ils allaient s'humilier, logiquement, se dévêtir de leurs glorioles et demander pardon de leur prestige usurpé. Pas du tout! Ils firent, comme disent les paysans madrés de Normandie, « mine de rien, mine de peler des œufs » ; ils prirent un petit air naïf et souriant : « Quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Nous ne savons pas ce que vous voulez dire... Cet incident? Peuh!... » Ils subirent l'avanie avec tant de sérénité maligne qu'ils parurent n'avoir point reçu cette gifle au tournant de l'érudition. Ils continuèrent leur imposture et ils siègent dans les académies, avec la même pompe qu'autrefois, la même dédaigneuse affabilité, la même faconde molle et prétentieuse. Ils sont complices.

Si l'un d'eux avait triomphé, il eût démoli les autres. Mais, comme ils se sentirent tous atteints, ils s'entendirent pour faire tous semblant de n'être point touchés. Ils n'eurent pas besoin de pourparlers ni de négociations : un pareil désir de surmonter la crise les animait ; ils ne bronchèrent pas.

» Il faut les voir, dans les grandes séances !... J'ai plus de peine à imaginer l'attitude qu'a chacun d'eux en présence de soi, dans le silence de la solitude.

» ... Est-ce tout? Ah! s'il n'y avait que la philologie, Picrate, de flanquée à terre, on s'en pourrait consoler. Mais nous avons vu, Picrate, toi et moi, les gens de cette époque convulsive, nous avons vu la Guerre, le Boulangisme, le Panama, — et tout le reste !...

» Aucune de ces histoires où était engagé l'honneur de nos plus magistrales corporations, —les juges, les militaires, les politiciens, que sais-je ? — aucune ne s'est liquidée.

» Des non-lieu, des grâces, des amnisties : l'éponge !

» Un peu de brouhaha d'abord. Des imprudents jettent l'alarme. Et puis, motus ! L'affaire est classée. Quoi? qu'est-ce?... Rien du tout ! Il vous paraît, cependant... vous croyez bien vous souvenir?... Non, non : illusion, rêve, cauchemar. Éveillez-vous ; regardez : l'ordre règne. Regardez : les stratèges sont sur leurs chevaux, les politiciens à la tribune, les juges au prétoire. Vous dormiez ; évidemment, vous dormiez!...

» Picrate, imagine un chirurgien. Cet homme de l'art, examinant ce ventre, y diagnostique des corruptions. Il l'ouvre. Il donne du bistouri, des ciseaux. Et, à mesure qu'il avance dans son travail, il découvre plus de bobo... Il a peur! Il s'effraye lui-même de son audace première. Vite, vite, il referme la large plaie, il la recoud du mieux qu'il peut ; et il enclôt, avec la vieille maladie, les blessures nouvelles dans ce ventre... Eh bien ! notre corps social, mon ami, est couvert de ces cicatrices hâtives : dedans, cela pourrit horriblement !...

» Imagine encore, Picrate, un indiscret mari qui est trop tôt rentré chez lui. A l'improviste, il entr'ouvre sa porte et voit, sur un canapé, son déshonneur qui s'amuse. Il regrette d'en avoir trop aperçu, referme doucement la porte, affecte de

tout oublier : son bonheur, que dis-je? son honneur exige qu'il respecte avec assiduité cette fiction consolante.

» Moi, je veux bien. Seulement, que les cicatrisés me laissent tranquille! Je ne refuse pas de rendre hommage à l'ingéniosité de leur hypocrisie. Ce que je leur refuse, c'est la complicité de ma déférence : moi, j'ai vu; je sais que j'ai vu; j'ai distinctement vu le canapé folâtre; j'ai distinctement vu, à la faveur d'une imprudente laparotomie, les entrailles rongées d'ulcères; j'ai vu cela. Je n'irai pas le crier sur les toits, c'est tout ce que je puis faire pour l'ordre social.

» On raconte, Picrate, que, dans certaines villes d'eaux où le jeu fleurit, il y a des employés fort experts à escamoter les victimes de la malchance : un suicidé ne traîne pas longtemps sur le perron du trente-et-quarante; il a disparu en quelques secondes. Les joueurs ne sont pas attristés de ce spectacle répulsif et ainsi les intérêts du patron ne souffrent pas. Eh bien! un pareil travail de prestidigitation nécessaire est quotidiennement exécuté, chez nous, par les gardiens de l'ordre social. On supprime vite les cadavres, on lave les dalles, on feint de rire et de baguenauder sur le lieu du crime. On cache les turpitudes : elles n'en existent pas moins.

» Alors, moi, que veux-tu? j'ai du dégoût. Quand je passe à côté des Respectables, je me bouche le nez.

» ... Picrate, je m'exalte, ce soir, un peu plus fort que de coutume. Oui, je sors de mon caractère, s'il est question de ces gens et de ces choses. Tu admires peut-être que je badine à propos de l'absurdité du Cosmos et m'indigne si violemment au sujet de ces ridicules bonshommes et de leur illusoire magnificence. C'est que, vois-tu, le Cosmos n'importe guère, somme toute. Nous ne vivons pas dans le Cosmos, à bien y réfléchir, mais en ce petit coin de terre où les hasards nous ont logés : nos yeux ni nos désirs ne vont au delà d'un cercle restreint. Tandis que la respectabilité est quotidiennement nocive! Picrate, Picrate, elle détruit la précieuse merveille des existences individuelles. Et s'il n'y a de philosophie que du général, il n'y a de vie que du particulier.

» N'as-tu pas vu cela mille et mille fois, des âmes qui n'ont pas fleuri selon la spontanéité de leur nature, à cause de la

respectabilité ? Ni l'audace des belles entreprises ni l'ardeur des grandes amours ne résistent à l'oppression de ce dogme... Tu allais t'élancer à de délicieuses joies, tu allais obéir à ton instinct, — j'appelle ainsi l'essence même de ton être, — tu allais conquérir un bonheur non pareil, et la respectabilité le défend !... Petite femme, petite femme, on t'a fait signer un engagement solennel : tu appartiens à monsieur ; monsieur désormais a la libre disposition de toi, de ton corps, de tes seins jolis et de tout le secret de ta pudeur. Et voilà que tu n'aimes plus monsieur : tant pis pour toi, s'il t'aime ou seulement s'amuse à la possession de tes rondeurs blanches. Tu ne peux plus lui refuser cela, ni le donner à qui tu aimes, parce que cela — qui est toi — n'est plus à toi. Que faire ? Tu as signé. C'est, d'ailleurs, un contrat frauduleux qu'on utilise contre toi. Quand tu as signé, tu ne savais pas de quoi il retournait, tu ignorais absolument les réalités conjugales ; en outre, on avait négligé de t'apprendre comme le cœur des hommes et des femmes est soumis à des changements capricieux et qu'une femme n'est renseignée sur soi-même qu'un peu de temps après avoir cessé d'être fille... Iras-tu ailleurs, où tu aimes ? Que non ! à cause de la respectabilité. Ou bien, alors, en cachette et de telle façon qu'en soit flétri le charme de ton nouvel amour.

» Il n'y a de baisers vilains que donnés à qui l'on n'aime pas. Il n'y a de faute abominable que contre soi. Petite femme, tu es démoralisée si tu cèdes à ton mari dont le voisinage a cessé de te plaire... Seulement, la respectabilité le veut !

» Ah ! combien j'ai pitié des victimes innombrables que fait la respectabilité !... Je t'ai dit les petites femmes et leur misère. Ce n'est pas tout. Je te voudrais citer encore... ah ! tout le monde, ah ! tous ceux comme toutes celles qui négligent de vivre selon soi pour mériter l'estime universelle.

Picrate interrompit Siméon :

— C'est la base de la Société, Siméon, que tu sapes. Tu démolis la Société !

— Le beau malheur ! — répliqua Siméon. — Qu'est-ce que c'est que la Société, sinon la collection pure et simple des

individus? Et qu'est-ce que c'est que cette Société au nom de laquelle on persécute les individus?... Mais je te range, toi, socialiste, avec les royalistes, les impérialistes, les républicains de gouvernement, — les étatistes, quels qu'ils soient! Encore la tyrannie d'un autocrate a-t-elle plus de sens : elle sacrifie les citoyens à ce privilégié personnage; lui, du moins, en profite. Vous, les socialistes, vous sacrifiez les individus... à rien, à cette notion vague et vide et nulle de la Société, à rien, je te dis, à rien!

— Tu es un anarchiste! — s'écria Picrate.

— Appelle, si tu veux, anarchisme, — reprit Siméon, — ma haine des institutions meurtrières et mon souci de l'individualité précieuse...

— Tu détruis tout!

— Oui, quant à moi! mais, par ailleurs, je suis une sorte d'anarchiste, en effet, qui ne pratique pas.

» Imagine, Picrate, ce qu'il naîtrait de beauté sur la terre, si seulement on négligeait la respectabilité. Vois les âmes, toutes les âmes redevenir sincères et recouvrer leur spontanéité charmante. Plus de contraintes inutiles. Et les voilà, toutes les âmes, qui chantent de plaisir, et qui se développent joliment et qui trouvent leur volupté. Ah! comme elles chantent, les petites âmes humaines, désormais libres! Ce sont, en vérité, des oiseaux que l'on a lâchés de leur volière...

» Mon doux Picrate, je ne suis pas un anarchiste dangereux. J'ai renoncé, depuis toujours, à mes réformes magnifiques. Je n'avais pas l'envergure d'un apôtre. Et je laisse le monde souffrir, n'y pouvant rien. Mes mains n'ont pas la force qu'il faudrait et ma parole n'est pas persuasive pour les masses.

» Mais si j'avais été Jésus, au lieu de dire aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres », je leur aurais crié : « Laissez-vous donc tranquilles les uns les autres!... » Ce fut la grande erreur de Jésus. Il ne vit pas l'imprudence qu'il y a, si je ne me trompe, à confondre les individualités. Sous prétexte de bien s'aimer les uns les autres, on se mêle passionnément des affaires du prochain; on l'asservit. C'est, affirme-t-on, dans son intérêt. Ah! que de droits abusifs on s'arroge sur autrui, sous couleur de l'aimer!... Les collectivités orga-

nisent « le bien public »; et cela suffit pour que les individualités succombent sous le faix de la tyrannie générale.

» Oui, Picrate, c'est entendu; tu me répliques : « Solidarité! » Connu, connu! C'est le vieil « amour du prochain » qu'on a laïcisé; et on lui a donné ce nom, d'aspect scientifique et pédantesque. L'apôtre allait disant : *Nos credimus caritati.*

» Amour, charité, solidarité, fraternité même, que de crimes on a commis, que de crimes plus graves on va commettre en votre nom!

» Les devoirs envers le prochain, ce sont des droits que l'on prend sur lui. Et moi, cette chose m'étonne et m'indigne qu'un être pense avoir des droits sur un autre être...

» J'aurais traversé les villes et les bourgs, prêchant aux hommes : « Laissez-vous tranquilles les uns les autres. Anéantissez l'ordre social. Éparpillez-vous. Il y a pour tout le monde de la place sur terre. Allez-vous-en, où vous voudrez, vivre selon la fantaisie de vos moments! » Oui, tel serait mon évangile libérateur.

» Et j'y ajouterais quelques miracles, si possible; les miracles enfreignent excellemment les lois de l'univers : c'est d'un bel anarchisme...

» Oh! non, ne t'attends pas, Picrate, à me voir, un jour, assumer le rôle apostolique. Ceci m'empêche : oui, je sais que j'échouerais tristement, car il y a dans les âmes humaines un désastreux instinct de servitude; et nul n'affranchira ces vieux esclaves!... J'ai borné la réforme à moi-même; elle m'a réussi : je suis un homme libre.

» Seulement, moi, je n'ai plus grand'chose à faire de ma liberté. Cet ancien philologue en rupture de ban n'est pas un admirable échantillon qu'il me plaise d'offrir à ton examen. Je le regrette. Ne juge pas sur mon exemple ma méthode.

» J'emploie ma liberté de mon mieux. Telle qu'elle est, je la préfère aux esclavages respectables. La vie que je mène a ceci pour me contenter : elle ne suppose résolue aucune des questions de la métaphysique, de la sociologie ni du reste. Elle implique des négations, je le concède, — oui, la négation provisoire de ce qu'affirment les autres avec une intrépidité

offensante. Elle n'est pas oppressive; elle dédaigne un chacun volontiers.

» Les gens de Passy vont au Jardin des Plantes; ceux du Jardin des Plantes vont à Passy. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, ainsi se font des échanges frivoles entre les divers quartiers de cette ville. Ces gens sont fous et j'aide leur folie. Je les promène, je les véhicule, je les conduis à leurs amours, je les voiture à leurs désirs. Et j'aime qu'ils ne trouvent pas que je vais assez vite. Je fouette mon cheval au risque d'écraser les piétons nonchalants : gare, c'est la folie qui passe, la belle folie humaine, gare, gare, et place à nous!...

— Siméon, — dit Picrate, tu es toqué!

— Mais oui! — répliqua gaiement Siméon.

— Et subversif! — continua Picrate.

— Mais oui, mais oui! Cachons des bombes dans les doctrines!...

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

LES ANNÉES DE JEUNESSE

DE

MADAME ROLAND[1]

I

LE NATUREL — L'ÉDUCATION

1° « Fille d'artiste ». C'est le premier mot des *Mémoires de madame Roland*, et, par ce mot, la fille de Gatien Phlipon, maître graveur, affirme ingénument sa prétention de n'avoir pas pour père un ouvrier, de n'être pas du peuple.

Déjà Phlipon s'était trouvé mal satisfait de son métier et peu flatté de sa condition. Il avait eu l'ambition de devenir riche par le commerce. Il ajouta au travail du burin ou aux essais, bientôt abandonnés, de peinture en émail, un trafic

1. L'attention se reporte, en ce moment, sur madame Roland, et l'on éprouve le besoin de savoir mieux ce qu'il faut penser d'elle. Il faut attribuer ce retour de faveur ou ce réveil d'esprit critique à la publication que M. Claude Perroud, recteur de l'Université de Toulouse, a donnée, dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*, des lettres écrites par madame Roland depuis le 4 février 1780, date du mariage, jusqu'au mois de novembre 1793, où se place la mort. Nommer l'auteur de l'édition, c'est dire avec quel soin, quel savoir, quel sens critique elle a été faite. Rien que pour le classement général des lettres connues, et notamment des lettres aux sœurs Cannet, si mal rangées avant lui, M. Perroud aurait bien mérité de la science. Mais son commentaire continu des lettres éditées par lui (plus de trois cents sont inédites), mais les appendices, qui sont des modèles d'érudition exacte, étendue et toutefois — doit-on l'avouer? — vive et spirituelle, voilà ce qui doit attirer l'attention, satisfaire le goût des historiens de profession, des critiques de métier, des lecteurs chaque jour plus nombreux qui sont lassés de l'à peu près et demandent la vérité vraie.

de bijoux et de diamants : il aboutit à la ruine. Glorieux de caractère, il ne se lia qu'avec des peintres ou des sculpteurs ; dans leur fréquentation, il prit ou entretint son goût très vif de la parure. Sa femme, une personne douce, affectueuse, d'une piété tolérante et comme étoffée de raison, « lui avait apporté en dot, avec fort peu d'argent, une âme céleste et une charmante figure ». Il aima sa femme. C'est surtout après l'avoir perdue qu'il lâcha bride à ses défauts et se jeta dans une dissipation deux fois onéreuse : sa santé et la dot de sa fille en furent fort endommagées.

Qu'elle le veuille ou non, madame Roland tient beaucoup de son père. Elle lui doit d'abord sa complexion. « Robuste et sain », nous dit-elle de lui. Et que peut-on dire d'elle qui l'exprime plus fidèlement ? Elle-même, en traçant son propre portrait, qu'a-t-elle fait sinon développer cet aspect caractéristique ? Dans ce portrait, trop connu pour qu'il soit besoin de le reproduire, la bouche, les yeux, le menton sont dessinés soigneusement et étudiés avec la préoccupation de noter la nuance exacte. Mais ce qui se détache de la peinture, ce qui appelle le regard, ce qui parle, de prime abord, au lecteur d'aujourd'hui comme aux contemporains, c'est la beauté du teint « plutôt vif que très blanc », c'est l'attrait des « bras arrondis » dont la peau est « douce », c'est l'agrément des mains, non pas précisément petites, mais expressives avec leurs doigts allongés, minces, adroits, c'est l'éclat « des dents fraîches et bien rangées », c'est « l'embonpoint d'une santé parfaite ».

De la physionomie morale de son père, madame Roland doit avoir également gardé plus qu'elle ne le croit. Un trait, pour ainsi dire, saute aux yeux, le goût des élégances de costume. Il y a là comme un instinct que les parents semblent s'être complu à développer de bonne heure. Les jours de semaine, la petite Phlipon se rendait au marché dans son « fourreau de toile » ; mais le dimanche, pour aller aux offices, pour faire figure, une heure ou deux, dans le jardin des Tuileries, quelle toilette somptueuse ! « J'avais, dans mon enfance, une mise élégante, même riche, qui semblait au-dessus de mon état. » Et l'attention à se parer sera notée plus tard par Dumouriez, dans sa définition de madame Roland,

comme une qualité qui la distingue : « C'est une femme de trente à quarante ans, très fraîche, d'une figure très intéressante, toujours mise élégamment. » Elle est par là, comme elle dit, la fille de l'artiste.

Expliquons-nous très nettement, dès le début, pour n'avoir pas l'ennui d'y revenir, sur une ressemblance moins flatteuse. Certains passages des *Mémoires*, longtemps supprimés, puis rétablis dans les éditions de Dauban et de Faugère, laissent entendre clairement que madame Roland eut, dès le plus jeune âge, à maîtriser en elle une fougue de tempérament dont elle a cru, par une aberration du goût bien singulière, pouvoir ou se targuer ou s'excuser — on ne sait trop lequel — dans un écrit destiné au public. Sainte-Beuve, qui avait tracé, en 1835, une image idéalisée de madame Roland, a vu venir avec beaucoup de déplaisir ces pages indiscrètes ; il s'est évertué à en atténuer l'effet. C'est, selon lui, la superstitieuse admiration de J.-J. Rousseau qui a provoqué ces étranges révélations : « C'est une faute et plus qu'une faute ; c'est un manque de tact de la part d'une femme qui en avait beaucoup. » Si considérable que soit le jugement de Sainte-Beuve, il ne doit pas nous empêcher de voir madame Roland comme elle s'offre à nous, d'abord dans cette lumière d'atelier des *Mémoires*, puis au jour cru, révélateur, de la Correspondance. Sa santé intellectuelle est robuste, mais mal réglée. Son esprit — j'emprunte l'expression d'un des hommes intelligents qui l'ont connue — est à la fois « très fin » et « turbulent ». Quand cet esprit se manifeste à travers les écrits, et plus encore, on peut l'imaginer, au cours de la conversation, il répand sans effort la verve, la couleur, l'éloquence, la poésie, la dialectique ; il est ingénieux, subtil, adroit et séduisant ; mais il n'a pas ce charme délicat, cette fleur d'éducation qui est le plus souvent un don de race. Madame Roland a bien des qualités, des qualités d'esprit, des qualités de cœur ; à l'heure des grandes épreuves, elle sera capable de très haute vertu ; mais, pour du tact, il faut le reconnaître, elle en a moins, je ne dis pas que la plupart des femmes écrivains, qui souvent n'en ont qu'à demi, mais que bon nombre d'hommes. En constatant le fait, on se rappelle, malgré soi, cet endroit des *Mémoires* où le maître

graveur nous est présenté, à la table de famille, prodiguant les propos grivois et risquant par moments, devant les apprentis, devant sa fille adolescente, des allusions d'une telle nature que sa femme, indignée autant que confuse et désignant du regard la petite « Manon », arrête ces discours malséants par ce cri : « Monsieur Phlipon, je vous prie de vous taire. »

Une sensibilité extrême, prête à s'épancher sur les moindres objets, et, à l'occasion, une énergie dont rien ne peut venir à bout que la sensibilité même, voilà les deux éléments essentiels que madame Roland démêle dans son propre caractère. Cette énergie est un don de nature, et, dans les jeunes années, ne paraît rien de plus qu'une invincible obstination. C'est l'étude passionnée des plus mâles écrits modernes ou anciens qui du défaut fera une vertu. La source profonde de tendresse, d'obligeance, de bonne grâce, d'impétueuse affection, est le legs maternel. Madame Roland observe encore, avec sa ferme et lucide raison, que, pendant la plus grande partie de son existence, tant qu'elle est demeurée « dans un état paisible et concentré », la sensibilité enveloppe ses autres qualités, au point de les dissimuler ou, si l'on veut, de les « dominer toutes » ; mais, la saison des « orages » passée, l'énergie vient au premier plan ; le « besoin de plaire et de faire du bien » s'efface devant la poursuite exclusive de ce qui est ou paraît juste ; une franchise impitoyable se fait jour ; la vigueur du caractère, qu'une circonstance des plus vulgaires avait révélée dans l'enfant, éclate chez la femme et lui suggère, avec des poussées de passion qu'aucun obstacle ne contient, cette façon d'être et d'agir devant les cruautés du sort que nous devons continuer, pour notre honneur, à traiter d'héroïsme.

2° Ce naturel original a été, non pas façonné, mais élargi, mais ennobli par la plus libre et la plus forte éducation. On donna des maîtres à la petite Phlipon : ils savaient peu ; ils ne pouvaient pas beaucoup l'instruire. Le professeur de grammaire, Marchand, qu'elle appelait « M. Doucet », fut bientôt dépassé par elle. Elle devait tourner la tête, un peu plus tôt, un peu plus tard, au maître de danse Mazon, au musicien Cajon, à Mignard l'Espagnol, qui lui montrait la guitare ;

elle troublait aussi le timide amateur Watrin, qui était « pardessus de viole »; elle exaltait un Allemand assez original, l'abbé Jeanket. Mais aucun de ces musiciens, pas même le dernier, qui l'était, au vrai sens du mot, ne la rendit réellement habile : elle resta ici sur le seuil du talent. Pour le dessin et surtout pour l'art de graver, qu'elle aborda par manière de passe-temps et où elle eut l'intention, non la constance, de revenir comme à un gagne-pain, elle n'est pas allée fort loin. Son cœur était ailleurs. Depuis le jour où elle apprit à lire, en se jouant, jusqu'aux heures tragiques de la prison et jusqu'à la minute de la mort, elle vécut avec les livres.

A neuf ans, elle avait dévoré déjà deux in-folio, la *Vie des Saints*, la *Bible*. Sa curiosité n'avait pas plus reculé devant les *Guerres civiles* d'Appien ou le *Théâtre de la Turquie* que devant le *Roman comique* de Scarron, ou les *Mémoires* de Pontis, de la Grande Mademoiselle. Elle avait trouvé à s'instruire et à s'amuser dans un *Art héraldique*; il est vrai qu'elle n'avait pas pu dépasser le quatrième chapitre du *Traité des Contrats*. Elle avait découvert, dans la boutique de son père, la cachette où un apprenti déposait ses livres : elle les prenait là, un à un, les replaçait, une fois lus, sans que ni l'apprenti ni madame Phlipon eussent l'air de le remarquer. Après certains *Voyages* et notamment après ceux de Regnard, elle mit la main sur le *Plutarque* de Dacier; ce fut une illumination : « Je n'oublierai jamais le carême de 1763 (j'avais alors neuf ans) où je l'emportais à l'église en guise de *Semaine Sainte*. » Télémaque l'émut beaucoup. Les peintures amoureuses de la *Jérusalem délivrée* ajoutèrent encore à cet enchantement d'une imagination plus que précoce. Elle eut, un jour, la déception très vive de se voir arracher des doigts, sur le conseil d'une madame Charbonné, le roman de *Candide* dont elle avait imperturbablement entamé la lecture. A onze ans, son père lui donna, pour sa fête, le traité de Fénelon sur l'*Éducation des filles* et l'ouvrage de Locke sur l'*Éducation des enfants*. A treize ans, elle se délecte à lire la *Philothée* de saint François de Sales et le *Manuel* de saint Augustin. Elle prend pour confesseur l'abbé Morel : elle épuise sa bibliothèque. Son oncle, le chanoine Bimont, a pour ami l'abbé Legrand : elle emprunte à l'abbé Legrand

des livres de philosophie ; elle pénètre dans Descartes, dans Malebranche, dans Spinoza ; elle perd « ses illusions » en approfondissant les paradoxes d'Helvétius. Elle essaie des mathématiques, de la physique ; elle copie, de sa main, les *Éléments* de Clairaut, qu'on lui a prêtés. Elle est enthousiaste de Bossuet, « un homme divin » ; elle « s'amuse infiniment » dans Maupertuis. Quand elle tient les ouvrages d'Young, elle ne s'imagine pas lire, elle « croit sentir, penser et parler » ; c'est elle et sa mélancolie qu'il a exprimées dans ses *Nuits* : « il a trempé son pinceau dans mon âme ». Elle est émerveillée de Pope ; elle l'est aussi de la *Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde*, par Voltaire. Elle joint à la lecture des *Mémoires de littérature* et du *Dictionnaire de Bayle* celle de l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal. Cet ouvrage l'enchante. Son premier entretien avec M. Roland de la Platière roulera sur Raynal. Elle en voudra au rigide inspecteur d'avoir paru trouver mauvais qu'elle prît ce Raynal pour un grand homme. Elle fait alterner, dans sa correspondance avec les sœurs Cannet, la critique de l'*Odyssée* et les réflexions sur les ouvrages de M. de Paw relatifs aux Américains, aux Égyptiens et aux Chinois. Elle « se récrée » dans certaines lettres de Cicéron à Atticus. Elle « peine presque autant » avec Platon qu'avec Pascal ; elle s'assimile les *Discours politiques* de Machiavel et les *Commentaires* de César ; elle passe ensuite aux *Histoires* du président de Thou ; elle ouvre le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et elle relit la *Bible*, à la suite de ce contempteur de l'ancienne et de la nouvelle loi.

Mais, avant tout, par-dessus tout, elle aime Jean-Jacques Rousseau, ou, pour parler plus justement, elle en est idolâtre. « Avoir tout Jean-Jacques en sa possession, pouvoir le consulter sans cesse, se consoler, s'éclairer et s'élever avec lui à toutes les heures de la vie, c'est un délice, une félicité, qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je fais. » Dans ce mot « adorer » il ne faut pas voir une hyperbole. Marie-Jeanne Phlipon, qui, toute jeune, avait lu tant de choses, ne connut la *Nouvelle Héloïse* qu'à vingt et un ans. Elle venait de perdre sa mère ; elle avait ressenti, sous l'impression de cette perte inattendue, irréparable, un bouleversement qui effraya tous ses amis. L'un d'eux, l'abbé Legrand,

songea à détourner vers des tourments imaginaires ce torrent d'amère douleur : il apporta à mademoiselle Phlipon le roman de *Julie*. Plutarque avait ravi l'enfant, Rousseau passionna la jeune fille. Elle fit plus que d'admirer l'ouvrage; elle s'éprit de l'écrivain. Elle disait de l'*Héloïse :* « La femme qui l'a lue, sans s'être trouvée meilleure après cette lecture ou tout au moins sans désirer de le devenir, n'est qu'une âme de boue. » Elle disait de son auteur, qui était encore, à ses yeux, l'auteur de l'*Inégalité,* du *Contrat social,* des *Lettres de la Montagne,* de la *Lettre sur les Spectacles* : « Je le regarde comme l'ami de l'humanité, comme son bienfaiteur et le mien... Son génie a échauffé mon âme. » Elle s'attache à le laver des reproches qu'on lui adresse; elle justifie ses attitudes d'homme persécuté et insociable; elle le sait vieux, malade, déjà déchu; elle voudrait arriver jusqu'à lui; elle frappe deux fois à sa porte; éconduite assez vivement par Thérèse Levasseur, elle adresse, par écrit, à son dieu l'hommage d'admiration qu'elle voulait déposer à ses pieds. Elle gronde Sophie Cannet de ne pas partager ce sentiment d'exaltation : « Je suis fâchée que tu n'aimes pas Rousseau, car je l'aime au delà de toute expression. » Elle fait la rencontre de l'abbé Bexon, le collaborateur éloquent de Buffon; il est, comme elle, enthousiaste de Rousseau; elle est ravie d'avoir lié connaissance avec lui, et, tout disgrâcié qu'il lui est apparu, elle dirait, pour un peu, qu'elle l'aime. Quand Rousseau meurt, ce sont des larmes de regret qu'elle répand : « J'ai pleuré notre Jean-Jacques, de la meilleure foi du monde, avec un de ses disciples, petit bossu, petit abbé, qui est tout âme, tout feu, tout esprit, tout savoir. » C'est le second deuil de sa vie.

II

LES AMITIÉS ET LES DÉBUTS DE LA VIE AMOUREUSE

1° « N'ayant point encore quarante ans, écrit madame Roland dans ses *Mémoires,* j'ai prodigieusement vécu si l'on

compte la vie par le sentiment qui marque tous les instants de sa durée. » A quelque instant de sa durée qu'on l'examine, l'existence sentimentale de madame Roland présente un certain nombre de traits plus ou moins accusés, selon le moment, selon le milieu, mais constants. Elle est faite, pourrait-on dire, d'éléments bien déterminés, qui, tour à tour, prennent le premier rang dans la combinaison, sans arriver jamais à s'exclure les uns les autres. Voici ces éléments : le goût très vif de l'amitié ; la préoccupation de l'intérêt public ou du bonheur des hommes ; le sens très étendu, l'impérieux besoin des joies du foyer, des plaisirs de la vie rustique ; la passion amoureuse longtemps éludée, raillée, bravée, bridée, menée au caveçon, mais, à la fin, délivrée brusquement et prête à s'abîmer dans les réalités, si la prison et si la mort ne s'étaient, par bonheur, trouvées sur son chemin, pour lui donner la beauté idéale.

La vie sentimentale de mademoiselle Phlipon offre déjà ces caractères. Entre 1765 et 1780, ou, plus exactement, pendant les deux premiers tiers de cette période, ce qui occupe le plus de place dans le cœur de la jeune fille, après son affection très vive pour sa mère, c'est l'amitié. Elle a raconté elle-même, avec beaucoup de charme, comment les demoiselles Cannet firent leur entrée dans ce couvent de la Congrégation où elle avait voulu passer l'année de la première communion. « Les voilà ! les voilà ! ce fut le cri qui s'éleva tout à coup. » Elle ajoute : « C'étaient deux sœurs : l'aînée avait environ dix-huit ans, une belle taille, l'air leste, la marche dégagée : quelque chose de sensible, de fier et de mécontent la faisait remarquer ; la cadette n'en avait pas plus de quatorze : un voile de gaze blanche couvrait sa physionomie douce et cachait mal les pleurs dont elle était baignée. » C'est à la cadette qu'alla, dès le premier regard, l'affection de Marie-Jeanne. La dévotion qui les animait l'une et l'autre prêta sa flamme à leur liaison et l'enveloppa, pendant le séjour au couvent, d'une couleur mystique.

Si l'amitié des sœurs Cannet ne nous était connue que par quelques pages émues des *Mémoires*, il n'y aurait aucun besoin d'y insister. Mais cette amitié a donné lieu à toute une correspondance qui commence en 1770 et qui reste des plus

actives jusqu'au mariage de madame Roland. De seize ans à vingt-six, Marie-Jeanne Phlipon se réfléchit dans ces lettres de jeunesse comme dans un miroir, avec ses ambitions littéraires et ses préoccupations morales, avec ses engouements livresques et son sens critique, avec ses observations de société et ses impressions de nature, avec son dédain des conventions et son culte pour le mérite, avec ses soubresauts d'esprit et ses épanchements de cœur, avec ses confidences, ses aveux, ses confessions sur tout ce qui amuse ou trouble ou attendrit ou transporte son âme. Tous les livres que Marie Phlipon a lus pendant ces dix années d'étude solitaire et de méditation se trouvent là, indiqués, résumés, jugés avec une sûreté qui s'accroît d'année en année. Et cela, sans doute, a son intérêt, et, dans une étude plus générale, mériterait qu'on s'y appesantît. Mais, pour notre sujet particulier, ce qu'il importe le plus de mettre en lumière, ce sont les documents relatifs à ce qu'on peut, sans exagération, appeler la vie amoureuse.

2° L'auteur des *Mémoires* avait dit, dans ce style un peu apprêté qui est la marque des élèves de Rousseau : « Du moment où une jeune fille atteint l'âge qui annonce son développement, l'essaim des prétendants s'attache à ses pas, comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore. » Mais, sur les prétendants qui affluèrent autour d'elle, ce n'est pas aux souvenirs atténués, triés, tronqués ou embellis de madame Roland qu'il faut demander la vérité très exacte, c'est dans les effusions, au jour le jour, de ses lettres aux deux sœurs qu'il faut l'aller chercher.

Comme toute jeune fille de son âge, mademoiselle Phlipon désirait se marier; mais elle ne voulait pas se marier en restant dans l'état où elle était née : elle était décidée à n'accepter ni un artisan, ni un marchand. Ce n'est pas impunément qu'elle avait fréquenté certains salons prétentieux comme celui des demoiselles de Lamothe. Elle avait beau en dédaigner, en détester l'esprit et opposer à la nullité vaniteuse d'un comte d'Essales ou à la « cafardise » intolérante d'un M. de Vouglans le mérite des artistes qu'elle connaissait par ailleurs, le peintre Jolain, le sculpteur Lépine, le graveur Desmarteau, Falconet fils, le protestant d'Hauterne, les horlogers genevois Ballexserd et Moré, elle n'en avait pas

moins rapporté de ce milieu de hobereaux et de robins, où elle était admise, le préjugé contre les trafiquants. « L'état en soi me répugne », disait-elle à son père assez durement. « J'ai de l'éloignement pour le commerce, écrit-elle à Sophie Cannet, mon génie n'y est point propre; je le crains pour ses dangers; je le hais par scrupule... Il n'y a guère d'éducation, encore moins de délicatesse dans la plupart des hommes de cette classe. »

Le premier épouseur qui s'offre, en octobre 1771, est un marchand bijoutier, établi dans le quartier depuis quelques années, qui cherche une femme exacte à ses devoirs et ne regarde pas au bien; il a d'ailleurs deux fois l'âge de mademoiselle Phlipon; il est veuf de deux femmes et il lui reste, de la seconde, une fille d'un an. Marie-Jeanne n'a pas trop de peine à écarter le danger; elle en est quitte, cette fois, pour « une fausse alarme ».

Deux mois plus tard, un religieux se met en tête de la marier avec un sien ami, « homme de trente-huit ans, d'esprit et de mérite, occupant une place honnête à quelques lieues de Paris ». Mais il faudrait s'éloigner : c'est une extrémité qu'on n'a pas prévue, et, d'autre part, la place, qui est l'unique revenu, peut venir à manquer par la mort de la personne : « la perspective n'est pas agréable »; le religieux en est pour ses instances.

Dès le mois de mai 1772, mademoiselle Phlipon semble avoir pris son parti de rester fille, si le fiancé qu'elle rêve ne s'offre pas. « Il m'est plus aisé, dit-elle, de donner l'exclusion à ce qui me déplaît que de faire un choix rendu très restreint par ma fortune »; mais « tout état légitime en soi peut être exercé avec équité; partout on trouve des hommes distingués des autres par leurs sentiments et leur éducation; c'est un de ceux-là que j'attends ou je n'en veux aucun ». La lettre qui contient cette déclaration est ainsi datée : « Le 12 mars. J'aurai dix-neuf ans le 17 ». Mademoiselle Phlipon, on l'aurait deviné en l'entendant parler d'un ton si résolu, a du temps devant soi pour coiffer sainte Catherine.

Jusqu'ici elle n'a eu que la peine de repousser les poursuivants; elle va connaître, à son tour, le déplaisir de se voir dédaignée. « On me parle mariage, écrit-elle le 16 août 1771,

cela me tracasse, il n'y a rien de décidé. » Et, dans la même lettre : « J'attends une cousine qui doit nous emmener à la promenade ; mon imagination galope, ma plume trotte, mes sens sont agités, les pieds me brûlent. » C'est qu'il ne s'agit plus d'un marchand ; on lui offre un docteur. Gardannes est un médecin spécialiste « établi depuis huit ans, habile dans son état » ; sa maison est « montée », et « la réussite est en bon train ». C'est un Provençal, de trente-quatre ans, très brun, peu avenant avec ses yeux perçants, ses sourcils noirs, sa perruque à trois marteaux, et « la gravité doctorale ». Il prétend prendre une femme agréable, de bonne éducation, de principes sûrs, satisfaite de peu, appliquée aux soins du ménage. Il demande à faire sa cour. On affecte de le recevoir dans le costume le plus modeste, « une robe de toile, des cheveux à demi défrisés, une coiffe ». On se trouve à l'aise devant lui plus qu'on ne l'eût pensé, plus peut-être qu'il n'eût fallu ; on laisse percer son esprit, c'est lui qu'on embarrasse. Il ne s'empresse pas de revenir. On l'attend, on s'étonne, on se demande s'il a « d'autres vues » ; on affecte de rire de l'aventure ; on s'irrite, en réalité, d'un « procédé si malhonnête et si étrange » ; on se déclare heureuse, on est probablement outrée, d'apprendre que tout est rompu. Gardannes a allégué « les volontés de son père ».

Le cœur n'a pas encore été de la partie. Mais voici qu'au mois de novembre 1773, un jeune homme de vingt-deux ans, Pahin de la Blancherie, entrevu « au concert italien » chez madame Lépine, pénètre dans la maison de Phlipon « sous prétexte d'ouvrage ». Il revient, il déclare ses intentions. Il est de bonne famille ; il se destine à la magistrature ; l'état de ses affaires ne lui permettra pas de s'établir avant trois ou quatre ans. Il doit voyager avec un seigneur, chez lequel il demeure ; il sollicite la faveur d'entretenir, pendant l'absence, « un commerce de lettres » : c'est de l'*Émile* en action. On l'éconduit. Il se désole. Mademoiselle Phlipon se donne l'air de plaisanter sur ce « chagrin » ; au fond, elle n'est pas indifférente.

La Blancherie ne reste que six mois en Italie. Deux autres prétendants ont surgi pendant cette absence. L'un des deux a cinquante ans. C'est un protestant, ami du père de made-

moiselle Phlipon. Il est fort épris : ses assiduités paraissent importunes. L'autre est un homme de vingt-huit ans, possesseur d'une charge d'à peu près quarante mille livres; pour des raisons que le lecteur désintéressé reste libre de considérer comme des faux-fuyants, il est forcé d'ajourner d'une année « la conclusion de l'affaire ». Ainsi, des deux partis, le premier est peu sortable et le second semble peu assuré.

C'est alors que « l'homme d'Orléans[1] », Pahin de la Blancherie, rentre en scène. Pas plus au retour qu'au départ, il n'a « d'état fixe »; on lui laisse pourtant quelque espoir; on admet ses visites. On regrette « le défaut de convenance des positions ». A cela près, c'est le personnage attendu : « Je trouve en lui beaucoup d'aménité, de sentiment, d'éducation; il ne manque pas d'esprit, de savoir : il a même l'avantage de la naissance (?), auquel je n'ai pas le droit de prétendre. Je ne me doutais pas que je l'aimasse; mais depuis que j'ai entendu parler d'établissement, il me peine de voir un obstacle invincible à l'union avec un homme qui m'agrée beaucoup et qui m'aime. » Ce n'est encore, de la part de mademoiselle Phlipon, qu'une inclination de goût, un « rapport de sentiment qui la séduit »; elle ne craint aucune « surprise des sens », — l'amoureux est petit et assez laid; — elle se juge même « assez libre pour en aimer un autre qui offrirait autant de convenances morales »; mais nous sentons qu'une impression durable s'est produite, et que ce cœur, si bien gardé qu'il soit contre l'amour, commence à s'y intéresser.

Le 12 juin 1775, mademoiselle Phlipon a la douleur de voir mourir sa mère. Presque tous ceux qui ont vieilli connaissent la sensation d'isolement qui succède à un pareil deuil. Les amies d'Amiens, Henriette et Sophie Cannet, arrivèrent à Paris, huit ou dix jours après le triste événement, et elles y restèrent quelque temps; leur présence fut un cordial puissant pour Marie-Jeanne. Et l'ami d'Orléans, où est-il donc? On n'en a plus de nouvelles. Mais, le dernier jeudi d'octobre, il reparaît « pâle, défait et changé, entrant pourtant d'un air

1. Il était né à Langres. Son père, Pahin tout court, y avait été conseiller d'épée; sa mère y habitait encore. Cf. Dauban, *Lettres aux demoiselles Cannet*, tome Ier, p. 323.

gai que lui donnait le plaisir de la visite et que lui laissait l'ignorance de la perte que j'avais faite au mois de juin. Je fus frappée : ma consternation le glaça. Mon habillement ne pouvait l'instruire : ce n'était pas cela qu'il voyait. — Quelqu'un est-il malade? demanda-t-il en tremblant. — Quelqu'un est mort, lui dis-je d'une voix presque éteinte : ma mère n'est plus. Je l'ai perdue depuis quatre mois... Nous nous affligeons l'un et l'autre... J'appris qu'il était en convalescence. » Pour la seconde fois, ce Pahin de la Blancherie reparaissait, comme on disait jadis, « à la bonne heure ».

Plus la fille paraît touchée, plus le père se montre maussade. La Blancherie est prié d'espacer ses visites. Il cherche des moyens de revenir. Il offre de prêter des livres. Phlipon répond, comme un tuteur de comédie, que sa fille a des livres assez « pour s'occuper et pour se récréer ». Les deux jeunes gens se résignent à vivre éloignés. « Nous ne nous voyons pas, mais nous savons que nous nous aimons sans nous l'être jamais dit. Nous comptons l'un sur l'autre. » Une image tout à fait noble exprime cet état du cœur : « Si la tranquillité m'est revenue, mon amour ne m'a point quittée; seulement ce sentiment est si bien naturalisé dans mon âme qu'il n'y cause pas plus de trouble que l'amour filial : c'est un fleuve profond qui a creusé son lit et qui coule en silence. »

Ce calme, que mademoiselle Phlipon se flattait de garder, ne dura guère. Son imagination s'exagéra le désespoir de l'amoureux congédié : elle se décida à lui écrire. C'est à Sophie, sa chère confidente, qu'elle adressa les lettres en lui laissant le soin de les expédier. Après l'envoi de la première, elle s'écrie : « Me voilà liée et liée pour jamais... Nous ne nous verrons pas, parce que je lui interdis ma présence, mais jamais nous ne nous oublierons ». Il y a là, en effet, des semaines d'exaltation passionnée, et peut-être, et surtout de caprice amoureux, exaspéré par la contradiction.

C'est à ce moment, c'est-à-dire dans les deux premières semaines de janvier 1776, que se présentent, chez mademoiselle Phlipon, à très peu de jours de distance l'un de l'autre, deux visiteurs dont le mérite très réel, mis en regard des agréments superficiels, des minces qualités et des défauts,

brusquement apparus, de Pahin de la Blancherie, va faire un tort irréparable à ses prétentions et dissiper, comme un joli nuage du matin, son prestige illusoire. Ces deux visiteurs s'appellent, le premier, M. de Sainte-Lette et le second, M. Roland de la Platière.

3° M. de Sainte-Lette, le seul homme qui ait mis sa marque sur le cerveau de madame Roland — elle doit à ce vieil et honnête athée d'avoir définitivement rompu avec l'idée chrétienne[1] — était député du conseil de Pondichéry. Il revenait des Indes, porteur d'une lettre du capitaine Demonchéry, officier de cipayes, ancien prétendant à la main de mademoiselle Phlipon, refusé pour cause de fortune, mais resté en correspondance réglée avec le graveur et sa fille. « Il ressemble au sage de Bercy! » Telle fut l'impression de mademoiselle Phlipon en voyant Sainte-Lette. Ce surnom familier : « le sage de Bercy » désignait M. de Boismorel, un homme de valeur, d'éducation distinguée, qui s'était, en quelque sorte, épris de l'intelligence de Marie-Jeanne, qui entretenait avec elle un commerce épistolaire sur des sujets de littérature, qu'elle aimait, en retour, d'une affection respectueusement tendre, et dont elle devait bientôt pleurer la perte avec un sentiment de vraie douleur. M. de Boismorel, plus que quinquagénaire, avait une femme charmante et un fils assez dissipé, plutôt insignifiant.

Quant à M. de Sainte-Lette, il touche à la soixantaine ou l'a peut-être dépassée. Il est resté garçon. Il garde un air de tristesse; mais il parle avec une chaleur singulière sur « des sujets intéressants ». Mademoiselle Phlipon s'enchante, dès le premier jour, « de la justesse et de la profondeur de ses réflexions, de l'énergie que son âme brûlante communique à ses discours, enfin de cette raison d'une tête supérieure, mûrie par les observations, les revers et l'expérience ». Elle-même, stimulée, brille devant lui, de toutes les manières, et elle se l'attache sur-le-champ. Il est frappé de ce qu'elle a d'esprit naturel et d'acquis. Il est ambitieux pour elle : il veut qu'elle étudie Locke; il la presse, comme l'avait déjà fait Boismorel

1. L'importance du fait a été notée par M. Claude Perroud, *Marie Phlipon et Roland*, p. 394.

« le Sage », d'apprendre le latin; « il veut même que le grec vienne ensuite ». Elle est ravie d'avoir trouvé à qui parler et avec qui « penser tout haut ». La conversation ne suffirait pas à remplir les journées de tête à tête : on fait de la musique, on lit de belles pages des anciens ou des modernes. Et voici un détail, qui exprime bien tout un aspect de ce tumultueux XVIIIe siècle, avec ses ineffables effusions de sensibilité : « Une cantate de Rousseau, quelques vers de Voltaire, nous firent éprouver un véritable enthousiasme, nous pleurâmes tous les deux en relisant dix fois la même chose. »

Roland met plus de temps à devenir le familier de mademoiselle Phlipon. L'intimité devait être, pour lui, d'une tout autre conséquence. En janvier 1776, Jean-Marie Roland de la Platière achevait ses quarante-deux ans. Pour une fille désireuse de ne pas le rester, et qui devait, à la même date, se laisser attirer, malgré l'étrangeté d'une certaine condition, par la perspective d'épouser un veuf de cinquante-cinq ans, père de deux grands fils[1], c'était, en vérité, presque un jeune premier que M. Roland de la Platière, célibataire, inspecteur du commerce et des manufactures, d'une famille ancienne et que l'on pouvait croire noble; philosophe, grand voyageur; de taille élevée, de traits réguliers, assez négligé de tenue, un peu maigre, un peu raide, un peu chauve déjà, un peu jaune de teint, mais s'imposant à l'attention par des manières simples, graves, où se manifestait, sans les façons mondaines, « la politesse de l'homme bien né »; très instruit d'ailleurs, mordant, éloquent même, à sa manière, et agréable aussi, aimable, en y regardant de plus près, quand sa physionomie prenait une « vive expression » ou s'éclairait d'un sourire plein de finesse.

Dès sa première entrevue avec Roland, Marie-Jeanne Phlipon a dû concevoir le projet de faire sa conquête : « J'ai un peu bégayé, sans avoir été trop timide; je l'ai reçu tout bonnement en baigneuse, en camisole blanche, avec ce négligé que tu aimais ces matins d'été. » Ce « négligé » pour accueillir l'homme que ses affectations de simplicité américaine feront

1. M. de Sévelinges. Il en sera parlé plus loin avec quelque détail.

appeler le « quaker » est un trait de génie. Le pédantisme de l'entretien n'a pas produit, non plus, une impression peu favorable. « L'abbé Raynal, Rousseau, Voltaire, les voyages, la Suisse, le gouvernement, etc., ont successivement défilé dans notre conversation ; mais chaque sujet n'obtenait qu'un coup d'œil rapide : on ne voulait qu'effleurer les matières. » Mademoiselle Phlipon sait se montrer si « enchantée » de la visite, que le visiteur demande la permission de revenir : c'est « de bon cœur », nous le croyons facilement, que cette permission est accordée.

La seconde entrevue est moins heureuse. M. Phlipon a la fâcheuse idée de venir se mettre en tiers dans la conversation, avec cet étalage de bonhomie qui cachait bien des prétentions et qui laissait vite percer le dessous d'égoïsme. Ce père un peu vulgaire, important, importun, jette son ombre sur le tableau. Les deux hommes, à peine en présence, s'observèrent sans doute comme des gens prêts à se détester. Mademoiselle Phlipon put voir l'effet produit et entrevoir, pour l'avenir, bien des obstacles. Ce qui est sûr, c'est qu'elle joue cette fois la partie de travers; elle a été, nous dit-elle, « insipide ». Comme elle sent qu'elle n'a pas beaucoup plu, elle affirme tout aussitôt qu'elle n'a pas envie de plaire. « A parler franchement, je ne l'ai pas vu sous un beau jour. Quand je le compare à M. de Sainte-Lette, je trouve qu'auprès il n'est seulement qu'un savant. » Mais cette rigueur de jugement, où il entre surtout du dépit, ne dure pas. Roland vient en visite une troisième fois; il reste près de deux heures. A partir de ce jour, elle a le sentiment de ce qu'il vaut. Et elle loue, autant que sa portée d'esprit, les vertus de son âme. Elle n'exprime pas tout haut, elle ne s'avoue peut-être pas à elle-même un espoir encore lointain; mais elle ne peut point taire sa joie. « J'existe avec plaisir, je vis sans regrets et je me joue sur les ailes du temps qui m'emporte avec lui je ne sais où... et je ne m'en inquiète pas. »

Où sont les « tourments » d'amour et les angoisses « déchirantes » d'antan? Sans doute, La Blancherie a eu des torts. Mademoiselle Phlipon l'a rencontré, au Luxembourg, avec une plume au chapeau. Cette plume est suspecte. Son amie, mademoiselle d'Hangard, l'a vue adresser un salut à l'homme

au plumet; elle a reconnu en lui « un personnage qui voyait autrefois des demoiselles riches et éveillées dans la maison desquelles on le pria de ne plus revenir pour s'être vanté d'épouser l'une d'elles ». Anecdote sujette à caution, il faut bien l'avouer; le voilà pourtant devenu, de ce chef, « matière à réflexions aussi bien qu'à sentiments tendres ». Et mademoiselle Phlipon ne tarde guère à écrire de lui, en style de prosopopée : « O de la Blancherie, ce n'est plus à toi que je sacrifie, mais à ce type, à ce premier modèle avec lequel j'avais cru te voir de la ressemblance. » Aux yeux de l'amie d'Amiens, qui a eu ses ardentes confidences, elle voudrait avoir l'air de souffrir douloureusement : « Ah! Sophie, c'est un grand ouvrage à défaire qu'un attachement de bonne foi dans un cœur tout simple pour qui c'est le premier. » Mais quand l'amant a réussi à obtenir un entretien, avec quelle possession de soi elle s'explique! « Notre conversation a duré quatre heures. Il demandait vivement une correspondance, la permission de me voir ou tout au moins de m'instruire de ce qu'il pourrait devenir : j'ai tout éloigné; je n'ai donné les mains à rien. » Elle le fait évader par une porte, pendant que le cousin Trude entre par l'autre, et ce manège féminin, où elle réussit du premier coup, est l'image matérielle de la succession de sentiments qu'elle cache au fond de son cœur : le premier occupant, lorsque arrive un nouvel élu, n'a qu'à céder la place.

Du mois de janvier au mois d'août 1776, Marie-Jeanne Phlipon partageant son attention gracieuse ou émue entre ses trois amis de choix, M. de Boismorel, M. de Sainte-Lette, M. Roland de la Platière, vécut des jours fort peu troublés, quoi qu'elle en dise, par l'amour, mais remplis par les voluptés sereines de l'étude ou l'agrément plus vif des doctes entretiens et soulevés surtout par l'espérance. Tout cesse brusquement. Le 8 août, Roland quitte Paris pour retourner en Italie. Le 13 septembre, M. de Boismorel est emporté par la fièvre putride. Le 11 novembre, M. de Sainte-Lette s'éloigne aussi, pour s'embarquer à Marseille, au commencement de décembre, et pour mourir fort tristement, très peu de jours après son arrivée aux Grandes Indes. On peut se faire une idée du désarroi causé par ce triple départ. Sans

doute le lien avec Roland n'est pas tout à fait rompu. « L'ultramontain », comme disait son frère le prieur, a laissé à mademoiselle Phlipon ses manuscrits, ses notes de voyage; il s'engage à lui adresser de nouvelles observations; mais il tiendra mal sa promesse, et cette année 1777, venant après les sept mois si heureux et si pleins dont on vient de parler, ne pouvait apporter à la fille du maître graveur dans l'atelier, « la salle », la « cellule » du quai de l'Horloge que des impressions de douloureux isolement. Comment ne pas périr d'ennui et de dépit si l'idée d'un second roman, plus bizarre que le premier, n'était venue, avec un à-propos qu'il est permis de regretter, occuper un cœur désœuvré, ou, pour être plus juste, une imagination toujours en mouvement et qui paraît avoir eu, cette fois, le vertige du vide?

4° Dans le cours de l'année 1776, M. de Sainte-Lette avait fait connaître à mademoiselle Phlipon son ami le plus intime, M. de Sévelinges d'Espagny. De famille noble et ancienne, d'abord président trésorier de France à Soissons, puis receveur général de la ferme pour la province, M. de Sévelinges s'était marié avec une personne de qualité; il la perdit cette année même. C'est au lendemain de son deuil que ce « veuf inconsolable » fut conduit par M. de Sainte-Lette chez mademoiselle Phlipon. Il avait déjà lu un manuscrit d'elle; il obtint la permission d'emporter les « cahiers » que Sainte-Lette avait entre les mains. Ce furent les débuts d'une liaison à distance qui d'abord sembla se réduire à un échange de réflexions sur des sujets de littérature et de morale, mais qui ne devait pas tarder à prendre un autre ton. En juillet 1777, M. de Sévelinges offrit à mademoiselle Phlipon de venir philosopher chez lui à Soissons. Elle était libre de se faire accompagner par une amie. Elle serait logée dans un jardin, très loin de ses appartements : qu'y pourrait-on trouver à dire? Mademoiselle Phlipon ne jeta pas les hauts cris : « les circonstances, les préjugés » la retinrent.

Ce n'est pas la seule proposition « louche » qu'elle reçut et reçut sans broncher, du gentilhomme provincial. Ils étaient convenus d'échanger des lettres rédigées de manière à ce que le sens véritable n'en pût apparaître qu'aux intéressés.

Dans l'une d'elles, mademoiselle Phlipon crut entendre que Sévelinges, à travers quelques embarras de langage, lui demandait sa main. Il avait cinquante-cinq ans et deux fils déjà officiers. Mais il était noble et philosophe ; de son ancienne fortune, il lui restait vingt mille francs « bien à lui », la moitié du bien de sa femme et deux cents louis du revenu de sa charge, au total, trois mille écus de rente. Mademoiselle Phlipon fait tout d'abord des objections. La principale est tirée des intérêts des fils du premier lit, lésés, s'il survenait des enfants du second mariage. Sévelinges répond d'une façon enveloppée, mais qui laisse entrevoir, sous le voile des expressions, le fond de sa pensée. Il a formé le projet de « se procurer seulement une sœur et une amie sous un autre titre de pure convenance ». Elle traduit cela d'un mot plus vif, le célibat dans le mariage. Ce programme ne lui déplaît pas. Elle s'en ouvre avec Sophie : « Conçois-tu de jouissance plus délicate que celle de s'immoler entièrement au bonheur d'un homme sensible, sans intérêt de plaisir que celui de l'union des cœurs? »

Il n'est pas fort aisé et il serait peut-être fastidieux, de suivre, fil par fil, dans les lettres aux sœurs Cannet [1], la trame, par deux fois rompue de cette intrigue. Les idées de mariage ne tiennent pas. Sévelinges explique, le plus décemment qu'il le peut, à mademoiselle Phlipon qu'elle s'est méprise sur ses intentions : elles étaient moins ordinaires. La correspondance, close sur ce sujet très délicat, se poursuit toutefois, sous prétexte de commerce littéraire. Longtemps encore après le retour de Roland, mademoiselle Phlipon recevra du receveur général de Soissons des lettres adressées à Vincennes, au chanoine Bimont, un oncle peu barbare. Le moment viendra pour Marie-Jeanne Phlipon de révéler ou d'expliquer à M. Roland ce passé deux fois romanesque. Sur le fait de La Blancherie comme sur celui de Sévelinges, elle aura l'art de prévenir, de rassurer, par des aveux en partie spontanés, mais, on peut le craindre, incomplets, sa jalousie bien explicable.

1. M. Claude Perroud a relevé, dans l'édition Dauban, des erreurs de date qui rendent ces rapports plus obscurs.

III

LE ROMAN DU MARIAGE

1° Entre le baiser d'adieu que Roland, partant pour l'Italie, réclama de mademoiselle Phlipon en échange de ses manuscrits, et la lettre du mois de septembre 1777 où il lui faisait part de son retour en Beaujolais, il s'est écoulé plus d'une année. Pendant ces longs mois, mademoiselle Phlipon a eu de ses nouvelles, une ou deux fois directement, deux ou trois fois par l'intermédiaire du prieur de Cluny, frère du voyageur, et à peu près aussi souvent par les amies d'Amiens[1]. Informée par elles de la mauvaise santé de Roland, au mois de janvier 1777, elle est tout de suite plus troublée qu'elle ne veut le paraître. A la longue, elle n'y tient plus ; elle laisse éclater ses sentiments : « Vous ne me dites rien de M. Roland : a-t-il eu aussi quelque tempête à subir ? Est-il mort en chemin ? Je vois tout en noir, jusqu'aux objets les plus éloignés ». Elle ne cache pas la haute idée qu'elle se fait de lui : « Tu lui accordes la pénétration, écrit-elle à Sophie Cannet, et tu lui refuses la finesse ; l'une ne va guère sans l'autre... Tu lui crois des systèmes (je présume qu'il n'en est pas exempt), mais sur quel objet ? J'ai cru voir qu'à l'égard de la politique et des mœurs, il avait les vrais principes qui aident à bien observer. Je ne serais pas fort éloignée de ton avis sur le degré d'estime qu'on peut lui accorder ; mais je pense qu'il gagnera toujours beaucoup à toutes les comparaisons ; son goût et son enthousiasme pour le vrai, pour le simple, le distinguent avantageusement ». Assurément, le choix est fait, en tant qu'il dépend d'elle et l'on devine un parti pris de le justifier.

Roland rentre le 16 septembre à Villefranche et, le 17, il écrit à mademoiselle Phlipon. Il s'excuse de son silence. Si

1. Je signale les investigations de M. Claude Perroud sur cette période, *Marie Phlipon et Roland*, op. laud.

« la charmante petite lettre » qu'il reçut d'elle à Rome est restée sans réponse, c'est qu'il avait comme « rompu avec la France ». S'il n'a point tenu sa promesse d'envoyer ses notes, c'est qu'il a craint d'ennuyer par le désordre où elles sont et aussi par « le bavardage ». Il a eu des chagrins violents ; il parle, avec un air de mystère, d'une mort « qu'il portera longtemps sur le cœur ». Il a failli mourir lui-même ; il fait allusion à une pensée de suicide que seule le souvenir de ses amis a écartée. Mais il sait qu'elle aussi a été malade, qu'elle a perdu des amis, qu'elle a « du noir : voilà bien des conformités ». Il fait prévoir qu'il arrivera à Paris dans deux mois, peut-être plus tôt; il demande à être informé, d'ici là, des « plaisirs » et des « peines ».

Pour se faire une idée juste de la joie que la lettre du 17 septembre dut apporter à mademoiselle Phlipon, il faut se rappeler tous les motifs d'être abattue qu'elle pouvait avoir à cette date. Depuis dix mois, elle est brouillée avec son père et il y a pour cela des raisons : elle a osé juger et blâmer tout haut sa conduite ; elle a cherché et trouvé le moyen de le borner dans ses sottes dépenses ; le rationner, ce n'était pas le mettre à la raison. « Sept heures du matin ! » écrit-elle le 2 août 1777, « je suis déjà seule avec ma fidèle Mignonne ; déjà depuis une heure mon père est parti..., c'est l'histoire de tous les jours. Hélas ! sa santé, son bien, son honneur, tout est perdu ».

Quel parti prendre ? Quitter son père, ce serait ne lui laisser rien. Refaire de ce qui reste une situation, cela serait possible, avec de l'ordre, « du zèle pour l'état ». Mais Phlipon a vieilli ; les pratiques s'éloignent ; le gain, déjà diminué, passe à des ouvriers et le maître, occupé ailleurs, ne les surveille même plus. En exigeant un inventaire qui s'est fait à l'amiable, elle a réussi, selon le conseil de son cher Montaigne, à introduire « le clou » dans le moyeu : « la roue est arrêtée ». Mais on s'imagine la rancune du père et les désagréments d'un intérieur aussi profondément troublé. Malgré sa fermeté de caractère et le ressort de sa souple raison, mademoiselle Phlipon a des accès de pessimisme. Il lui échappe alors des paroles comme celles-ci : « Mon âme est flétrie, mon cœur est sec : je cherche des pleurs et je ne sais plus en ré-

pandre... Vivre en paix dans l'oubli et mourir en silence, ce serait l'objet de mes vœux, si j'avais le courage d'en former. »

Et, tout autant que les sentiments hostiles du père, la bienveillance mal inspirée d'amis ou de parents qui veulent faire son bonheur, en dépit qu'elle en ait, lui cause des ennuis : on veut la marier, coûte que coûte. On lui jette à la tête, entre autres partis, à son gré peu flatteurs, un fort honnête prétendant, âgé de trente-deux ans, qu'elle appelle « le gros garçon réjoui » et qui porte ce nom peu relevé, M. Coquin. Pour détourner ses yeux des tristes scènes du logis, voilà sa perspective !

C'est à cette heure de détresse qu'elle reçoit la lettre de Roland. Elle y répond avec une sorte d'ivresse : « Je suis pénétrée, ravie, désolée ; je vous plains, je vous gronde, je vous... je voudrais avoir plusieurs langues et pouvoir me servir de toutes à la fois. » Ce cri du cœur jeté, elle se plaint « du long silence », mais avec quelle adroite et enveloppante douceur ! Les reproches sont si finement tournés en flatteries : il s'y mêle un accent de très légère et très subtile séduction. A ce retour d'Italie, accablé de la mort de Trudaine, son protecteur, et sous le coup d'un autre deuil de caractère plus intime, Roland a beau « porter son cœur en écharpe », selon le mot souvent cité du personnage shakespearien, cet éclair amoureux doit dissiper toute mélancolie.

Mais, à peine installé chez les siens, dans le domaine du Clos, à deux lieues et demie de Villefranche, Roland tombe gravement malade. Mademoiselle Phlipon l'ignore ; après un mois de silence, elle peut se croire oubliée, elle tremble de l'être. Enfin, une lettre du prieur remplace cette inquiétude par une autre, mais moins pénible assurément : la nouvelle de la maladie de Roland arrive avec celle de la convalescence.

A partir du moment où elle est renseignée (et elle l'est, de bonne source), Marie-Jeanne Phlipon, dans ses lettres aux sœurs Cannet, affecte de ne pas le paraître. Est-ce à elle, est-ce à Roland qu'il faut imputer ce défaut de franchise ? Sans avoir formellement demandé la main d'Henriette, l'inspecteur des manufactures avait laissé ses vieilles parentes

d'Amiens ébaucher un projet de mariage avec elle. Mademoiselle Phlipon laisse entendre que le silence sur la nature de ses rapports avec Roland lui fut imposé, lui pesa. Mais, d'autre part, il est bien permis de remarquer qu'avant le voyage d'Italie et après le départ, elle avait été moins discrète. Ne s'était-elle pas vantée, auprès de ses amies, d'avoir du voyageur une promesse de lettres? Les réticences, qui succèdent à cet aveu quelque peu calculé, peuvent bien venir d'elle seule. Et, pour les expliquer, — je ne dis pas les excuser, — il suffit que Marie-Jeanne Phlipon, aussitôt rentrée en relations avec Roland, ait eu l'ambition de supplanter, auprès de lui, son amie Henriette. De femme à femme, disent les psychologues informés, cette sorte de trahison ne serait pas chose inouïe[1].

2° Dans sa longue ascension vers ce sommet, de moyenne hauteur, mais d'accès malaisé, du mariage de Roland, Marie-Jeanne Phlipon, au début de l'année 1779, a dû nettement apercevoir le but et, par une ordinaire illusion, s'imaginer qu'il était proche. Dès le mois de février, Roland est à Paris et nous devinons bien, à tel aveu de la correspondance, ou furtif ou forcé, qu'il est très assidu rue du Quai-de-l'Horloge. Au mois d'avril, l'intimité est si étroite et l'ami devient si pressant que mademoiselle Phlipon se regarde comme en péril : « Mon ami, si je me croyais plus faible qu'il ne me convient de l'être, je vous prierais de me soutenir et je vous ferais voir dans cette franchise ma confiance et mes devoirs. » Et, à la fin de sa lettre, faisant usage de l'italien qu'elle balbutie encore, mais qui deviendra pour elle la langue même de l'amour, elle fait reproche à Roland de ses emportements passionnés.

On n'est pas amoureux sans jalousie. Roland s'informe du passé. Ses soupçons ont pu être excités par une indiscrétion

1. Il n'est pas douteux qu'Henriette ait souffert de s'être vu préférer son amie. Voici comment l'abandonnée s'en vengera. Quinze ans plus tard, madame Roland voit arriver à Sainte-Pélagie Henriette Cannet, mariée, sur le tard, au vieux M. de Vauglans et récemment devenue veuve. Celle que les *Mémoires* appellent « la fière » Henriette, a fait trente lieues, probablement à la prière de Roland, pour venir à Paris braver tous les périls et essayer de faire fuir la prisonnière. « Elle aurait voulu prendre ma place pour assurer mon salut. » L'héroïsme radieux de madame Roland ne surpasse pas en beauté cette simplicité d'abnégation.

ou par une imprudence. Sa franchise ne lui a pas permis de les dissimuler. Aussi, dans une lettre du 23 avril, qui a tout l'air d'être une confession, mademoiselle Phlipon feuillette pour lui les pages de sa vie. Elle ne les étale pas toutes. Une partie de son secret demeure inavouée. Elle revient sur Pahin de la Blancherie dont elle a d'elle-même, une première fois, entretenu Roland. Seul, il mérita « l'aveu de son cœur » et la nécessité où elle se vit de l'éloigner « lui fut pénible au delà de toute expression ». Mais, ceci dit, elle se réfugie dans l'offensive et s'irrite, à son tour, ou feint de s'irriter d'on ne sait quel oubli des bienséances. Que Roland ne s'y trompe pas : elle n'est pas de celles qu'on séduit : « Je puis être victime du sentiment, mais je ne serai jamais le jouet de personne... Je n'ai pas l'habileté de faire un jeu de l'amour. C'est pour moi une passion terrible qui s'empare de mon être entier et dont les suites influeraient sur toute ma vie. Rendez-moi à l'amitié ou craignez de m'obliger à ne plus vous voir. »

Une mise en demeure, si brusque de ton, ne pouvait que faire cabrer un orgueil chatouilleux. La réplique de Roland est rude. « ... Vivement affecté, j'ai pu partager sans crime des émotions dont vous ne craignez pas de m'accuser et de me blâmer. Je n'analyse point vos principes; je respecte votre personne; je puis être malheureux de la connaître; mais je mourrais avant de l'outrager. Je ne prétends point que vous comptiez mon bonheur pour quelque chose; il me suffira de ne pas troubler le vôtre; et si, trop affecté d'un sentiment qui m'opprime, il faut ne plus vous voir, je tâcherai de prévenir l'instant fatal où vous vous proposez de me le prescrire. »

Heureusement pour mademoiselle Phlipon, les caractères entiers, comme celui de Roland, ont leur point vulnérable : ils sont, le plus souvent, sans défense devant les pleurs. Elle n'a qu'à laisser parler doucement sa douleur et bientôt l'amoureux demandera qu'on lui pardonne. « Chéris tes larmes, mon amie. » C'est le premier mot d'une lettre de Roland, datée du 30 avril, et cette expression, sans qu'il y ait songé, est d'une vérité générale et profonde.

La jalousie a plus d'un retour offensif. Il s'agit, un jour, d'expliquer les relations avec Sévelinges. On les excuse ainsi :

à supposer qu'il faille en reconnaître aujourd'hui le péril, personne n'eut jamais le droit d'en mettre en doute l'innocence. Mais Roland perd toute raison, quand il entend plaider pour un homme dont il juge la conduite « infâme ». L'habileté de mademoiselle Phlipon — car son habileté, en cette occasion, n'est pas douteuse — paraît être de détourner l'attention de Roland sur un autre objet. Elle a, tout auprès d'elle, un apprenti, qu'elle a moralisé, qu'elle a soigné fraternellement, pendant une maladie. Il est jeune et ardent; il s'éprend d'elle comme un fou ; il s'acharnera quelque temps à vouloir l'épouser. Le maître graveur ne saurait se passer de ce sujet « précieux, attaché, fidèle » ; il n'aurait pas à compter une dot pour satisfaire un pareil gendre; il s'accommoderait très bien de cet arrangement, où sa fille seule serait sacrifiée. Roland sent tout cela. Après avoir parlé du *giovane* plaisamment, il finit par ne plus en rire.

Toujours est-il qu'au mois de mai le mot de mariage est prononcé, ou, ce qui vaut encore mieux, est écrit par Roland, dans une lettre venue d'Amiens, lettre que l'on n'a pas, mais dont le contenu se devine par la réponse. Ce sont des paroles d'action de grâces que jette sur le papier, à la date du 11 mai, la plume comme enfiévrée de mademoiselle Phlipon. « Je suis à toi, je veux y être, c'est mon plaisir et ma gloire : ton choix fait mon triomphe... Sois mon maître, mon appui, ma couronne... T'aimer, voilà mon mérite; faire le bien et te rendre heureux, c'est toute mon ambition. » On voudrait citer en entier ce poème amoureux.

Et, pendant quelque temps, Roland semble rester fidèle à sa promesse. Il écrit, le 19 mai, qu'il prépare son installation. Il suppute scrupuleusement ce qu'elle peut coûter, et il voudrait qu'elle coûtât le moins possible : « ... Tu veux bien me sacrifier tout ce qui est bijoux; et si je ne t'eusse pas jugée de ce goût-là, il est douteux que tu m'en eusses autant inspiré pour toi. Mais il te faut du linge, *peu d'abord* : nous y pourvoirons par la suite. Mais il te faut des robes; à cet égard-là, c'est sans rémission; il ne faut rien de superbe, rien de recherché, mais il faut être comme tout le monde... » Cette préface de budget conjugal a bien son intérêt. Elle nous dit ce que sera, pendant près de douze ans, le mode de vivre

des Roland : une médiocrité étroite, et, à certains moments, un peu gênée, sous des apparences décentes. Elle révèle, en outre, certains traits de la nature de M. Roland, le goût de l'ordre, la manie du détail, et, sous ombre de simplicité, quelque parcimonie.

La réponse de mademoiselle Phlipon, sur ce chapitre des dépenses, l'exprime aussi telle qu'elle est. On y retrouve son bon sens, sa décision, sa finesse d'esprit, et le goût vif de ce qui sied, lié au besoin de plaire. Elle laisse à Roland « l'affectation de simplicité ». Elle a du linge pour deux ans; mais il faut « trois robes, l'une d'été, l'autre d'automne et printemps, la troisième, très simple, de toutes les saisons. Il faudrait compter pour cet article, en y comprenant façon, raccommodages, chaussures, petites affaires, au moins vingt-cinq louis, etc. » Et, pour ne pas clore sa lettre sur cette impression, elle ajoute ce couplet, dont le tour un peu solennel n'exclut pas la grâce amoureuse : « J'écris par la fenêtre ouverte; la soirée est belle et chaude, la lune vive et touchante; cette douce fraîcheur qu'on respire, ce calme de la nature éveillent la sensibilité, nourrissent les rêveries. O mon ami! une âme sainte et pure goûte dans la contemplation de ces objets un charme attendrissant que les méchants doivent ignorer; mais pour mieux le ressentir, il faut un autre cœur où l'on retrouve le sien! C'est là le bien qui donne du prix à tout. »

De telles lettres échangées, Jeanne-Marie Phlipon a bien le droit de s'imaginer que les épreuves sont finies. Sans révéler à son amie Sophie Cannet le secret qu'elle doit lui taire, elle ne peut pas s'empêcher de laisser pressentir, dans un langage un peu voilé, qu'elle touche au succès : « Je tiens le fil, j'ai ma tête à moi, ma résolution est inébranlable, ma route évidente, mon but éclairé, digne de moi; préparée à tout, je ne défie ni ne crains rien et je serai toujours ton amie ». Et, comme pour montrer du geste ou du regard celui qu'elle ne peut pas nommer, elle ajoute ces mots, dont la pitié a quelque chose de cruel : « Je chéris et plains notre Henriette. Combien je voudrais la soulager! » Mais le fil, qu'elle a cru tenir, de nouveau lui échappe.

3° Les mois de mai et de juin ne sont pas trop troublés.

Les lettres de l'amoureuse, mélange d'effusions, d'apologies, de confidences, sont ponctuées de termes caressants, auxquels le jargon italien prête un air de friponnerie. Dans ses réponses plus brèves, Roland laisse percer une disposition d'esprit assez quinteuse. Sa bonne humeur même n'a pas toujours plus d'agrément que sa mauvaise. Ses plaisanteries ont quelque chose d'agressif, de brutal : « Tu as donc un peu la tête à l'envers, mon amie? Ce n'est rien, pourvu que tu n'en mettes pas d'autre ». Mais, dès le milieu du mois d'août, c'est la brouille.

Qu'a-t-il donc pu se passer dans l'esprit de Roland? Est-ce le souvenir désagréable et irritant de Sévelinges qui l'obsède? Ou plutôt n'est-il pas troublé, plus encore qu'il ne le laisse apercevoir, par l'attitude passionnée du *giovane,* oscillant, comme dans un accès de démence, entre deux idées fixes, celle de se tuer et celle de tuer le prétendant de Marie-Jeanne? Le mois de juillet tout entier s'est passé, pour mademoiselle Phlipon à maîtriser cet insensé. A la manière dont elle s'explique sur ce sujet, Roland devine bien que cette fureur amoureuse l'importune, la préoccupe, mais ne l'offense pas. Elle n'a pas encore laissé échapper ce mot si féminin : « Ah! mon ami, comme on aime à vingt ans! » mais elle l'a sur les lèvres. Tout en affectant la confiance, Roland ne peut pas s'empêcher de donner accès au soupçon : « Mais il me paraît que tu en es avec ton jeune homme jusqu'à la confidence?... Voilà quatre ou cinq fois que tu me parles de ton jeune homme et toujours par énigmes; je ne m'amuse pas plus que Fontenelle à les deviner. » La peur d'être dupe va-t-elle le prendre?

D'autres soucis, plus vulgaires, mais très cuisants, semblent l'aigrir. A la fin de juillet, il se trouve à court d'argent. Il lui faut recourir à l'emprunt pour adresser à mademoiselle Phlipon les cinquante louis destinés aux achats de noces. Il s'est adressé vainement à « un ami de vingt-cinq ans ». Il lui vient à l'idée de faire à Marie-Jeanne cette étrange proposition : « Ne pourrais-tu point trouver à emprunter ces cinquante louis pour six mois, du 1er novembre, par toi ou ta parente? » Elle répond que sa parente a dû récemment « faire des sacrifices pour quelqu'un de sa famille » et qu'elle

ne saurait les répéter de longtemps. Elle-même, restée sans argent par la faute de son père, a dû s'en procurer pour les dépenses de la maison; ses boucles de diamants y ont passé. La lettre, où ces aveux de gêne se font jour, se termine sur un tableau très affligeant, celui du vieux Phlipon et de ses disgrâces pathologiques. Et le maître graveur, dont les écarts de conduite ont irrité Roland dès le premier jour, est à peine mis au courant du motif, jusqu'alors secret, de ses assiduités qu'il émet des prétentions de nature à faire éclater cette irritation longtemps contenue. Phlipon n'exigeait-il pas de sa fille qu'elle lui montrât les lettres « écrites par M. Roland depuis son départ, toutes sans exception »? Ne s'avise-t-il pas d'écrire à Roland, avec son style, sa syntaxe, son orthographe d'illettré, qu'après le refus de sa fille il a le regret de dire qu'il se désintéresse du mariage et qu'il la laisse libre d'user « entièrement de son privilège de majorité » pour en « accélérer la conclusion ».

Tous ces désagréments s'exaspèrent, chez Roland, par un état de santé qui doit tenir du rhumatisme. Au milieu du mois d'août, il a dû brusquement partir pour prendre les bains de boue de Saint-Amand. Une lettre de reproches de mademoiselle Phlipon sur ce départ resté mystérieux le met hors de lui. Il répond en malade aigri, surmené, dans une crise de colère. La fille a osé prendre le parti de son père! Un homme dont la conduite peut répandre « un mauvais vernis » sur tous ceux qui l'approchent! « C'était assez manquer à mes parents que de leur taire mes démarches dans la crainte qu'ils ne les approuvassent pas, sans mettre leur fortune à la merci d'un dissipateur. » On voit poindre le motif de rupture qu'il va donner, comme autrefois le médecin Gardannes. Il s'accroche à cette idée : les ménagements que mademoiselle Phlipon a cru devoir observer vis-à-vis de son père lui rappellent à lui-même la déférence qu'il est tenu d'avoir pour des parents auxquels il doit « deux fois la vie ». Peut-il les affliger?

Si la conduite de mademoiselle Phlipon a jamais été compliquée, c'est celle de Roland qui le devient; elle confine à l'équivoque. Quand cette jeune fille, que l'histoire appellera du nom de madame Roland, se voit à moitié trahie, elle est

admirable de dignité et d'énergie. Ses lettres à Roland le disent, mais moins bien qu'une lettre écrite à Sophie le 18 août. Elle s'y montre sous son vrai jour, sans aucune de ces affectations de pensée ou de style que lui a laissées la pratique de certains écrivains toujours en quête d'éloquence. Elle écrit à un moment où tout autre qu'elle se trouverait accablée. Elle a toute la charge de la maison. Sans être même aidée d'une servante, elle doit mener de front la boutique, la cuisine, les débats avec le père, un peu assoupis il est vrai, les querelles avec l'amoureux, chaque jour plus pénibles. Son courage, doublé de bonne humeur, suffit à tout. Son état de cœur et d'esprit s'exprime sans effort dans cette page digne d'être citée pour l'éclat de santé et le rayon qui l'illuminent :

Je te répéterai volontiers ce que je disais à la petite cousine : je tiens humblement mon aiguille ou la queue de ma poêle; je suis devenue toute active et j'étudie aussi peu qu'un capucin... Mon Rousseau est de côté, l'italien dort, la géométrie n'est plus ; je n'acquiers rien qu'un peu de constance et de raison, si elles s'augmentent par l'exercice. Mon pauvre esprit se repose et mon savoir tombe en quenouille... Au bout du compte, les jours s'écoulent et le temps n'est pas perdu quand on peut chaque soir se prouver que les devoirs ont marqué les heures. J'amasse des facultés pour jouir ; je ne sais s'il en doit être de moi comme d'un pauvre prêtre qui s'épargnait singulièrement et ne mangeait que de la merluche toute sa vie pour avoir du poisson après sa mort ! Quoi qu'il en soit, je t'aime toujours et ce plaisir en vaut bien un autre.

C'est le cas de le remarquer, après avoir admiré ce morceau : madame Roland a deux styles, celui de l'école, qui ne se dispense pas toujours d'être ennuyeux, et celui de sa nature, qui est le plus original et le plus franc, Sévigné mise à part, qu'ait eu en France aucune femme. Il y aurait un recueil à faire de ses expressions de fille de Paris qui a vécu vingt-cinq ans derrière un atelier. Et rien ne traduit mieux sa façon d'être, ou au physique ou au moral, que ces expressions. Une de celles qu'elle répète avec plaisir est celle-ci : « Je lui ai débrouillé une fusée. » On la voit, avec ses mains adroites qui démêlent, sans casser un fil, l'écheveau le plus enchevêtré, et on la voit encore avec son esprit délié, qui tire au clair l'imbroglio de sentiments, d'événements et d'intérêts le plus

inextricable. L'écheveau était prêt à se dévider, quand ce pataud de Phlipon est venu gâter tout l'ouvrage.

Elle reprend sa besogne patiemment. Elle amène son père à s'humilier devant Roland : il lui écrit une lettre d'excuses. Ce n'est pas assez. Elle a compris que Roland ne remettrait pas les pieds dans sa maison, tant qu'il craindrait d'y rencontrer Phlipon. Elle prend son parti : elle sortira de chez son père. Elle a besoin, pour hâter cet arrangement, de quelque argent qui lui manque : elle demande à Sophie Cannet de lui prêter 350 livres ; une semaine après, elle a, entre les mains, une traite de son amie. En la remerciant, le 9 octobre, elle lui dit : « Du moment où je fus capable de réfléchir, j'établis le témoignage satisfaisant de ma conscience pour la base de ma félicité ; je n'eus presque jamais que cette base, je la conserve précieusement au prix le plus cher qu'il soit possible de la payer. Encore passe, tant que les devoirs ne sont que pénibles ; mais lorsqu'il y a contradiction entre eux, il ne reste plus que le choix des douleurs : c'est ma situation. Telle je suis, disais-je dernièrement dans un accès de tristesse[1] : jeune encore, affligée, sensible, fière, oppressée, je porte mes pas errants dans un espace immense, où mes yeux ne distinguent que la variété des souffrances dans le trouble du chaos : j'avance en frémissant, je baisse la tête, et j'attends les derniers coups. »

4° Au mois de novembre, après avoir obtenu l'agrément de son père, mademoiselle Phlipon se retire au couvent. Mais, dès le 30 octobre, dans une lettre à Roland, elle avait eu la précaution de lui indiquer sa nouvelle adresse : « Je serai certainement dans huit jours aux Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel. » Le 9 novembre, Roland écrit pour se justifier. Elle répond bien finement : « Tiens, laisse-moi te justifier à ma façon : mon cœur s'y entend mieux que toi-même. » Et ce qu'elle trouve à lui dire est fait pour le réconcilier surtout avec lui-même. Elle sait bien que, s'il revient, elle le reprendra et elle trouve aisément l'expression qu'il faut pour qu'il revienne.

1. Mademoiselle Phlipon répète ici plus fortement ce qu'elle écrivait à Roland le 21 septembre. Cf. Join-Lambert, *le Mariage de madame Roland*, p. 255.

Il serait peut-être accouru si des difficultés graves ne l'arrêtaient. On a lésé ses intérêts dans l'administration où il sert[1] ; il a failli démissionner. Il regrette de n'avoir pas, pour calmer ses chagrins, d'autres consolations. Elle répond avec une douceur de pitié pénétrante. Qu'il arrive, et en la revoyant, qu'il reconnaisse « son amie »! Une première expression lui semble trop peu pour « cet état d'angoisse » où il est ; elle la renouvelle : « La tristesse me rappelle à moi ; elle fait évanouir tous les prestiges d'une raison mensongère, orgueilleuse et trompée ; je me livre sans retour à l'impression du sentiment qui m'entraîne. » Craint-il de la revoir? En est-il seulement empêché par une crise de maladie? On peut douter de ses dispositions, quand on l'entend parler de « l'amertume » qui s'est mêlée à son plaisir, en recevant ses lettres : « Tu es tout outrée, violente, emportée, tu me fais trembler enfin ; tu me fais redouter... que te dirai-je? » Il reprend de vieilles querelles.

Enfin il part pour Paris le 27 décembre. Il la revoit, dans les premiers jours de janvier 1780, « à la grille ». Il est bouleversé. A peine éloigné d'elle, il lui écrit : « Triomphe dans ta retraite, mon amie, quel est donc ton empire et dans quel état m'as-tu jeté ! » Elle répond : « Je ne sais pas triompher quand tu souffres et j'ignore quelle victoire j'ai pu remporter nouvellement. » Par crainte de se retrouver seule, en sa présence, elle exige que, s'il revient, son frère soit avec lui. Il lui conduit deux frères au lieu d'un. L'obstacle des « parents » n'existe plus; la famille l'adopte.

Le 20 janvier, à deux heures, elle écrit à Roland ce mot touchant, même pour d'autres que pour lui : « J'ai tant besoin que tu sois heureux ! » Il s'attache à cette parole et il répond ce même jeudi soir : « J'ai tant besoin que tu sois heureux! Voilà ton texte : voilà ma consolation. Malheur à toi si tu l'oublies, ou si jamais tu lui es contraire!... Sache enfin, sache bien positivement que mes parents m'aiment, qu'ils veulent mon bonheur et que la seule chose qu'ils puissent craindre, c'est que je n'y travaille pas efficacement... Mon

1. Voir Claude Perroud, *Lettres de madame Roland*, tome II, appendice F, p. 612.

amie, ma bonne amie ! Je te verrai dimanche. Ne me donne pas de chagrin : tu en as trop eu. Adieu. »

C'est la dernière lettre de la correspondance amoureuse. Huit jours après, mademoiselle Phlipon écrivait à Sophie, et, avant de lui donner le mot de l'énigme qui avait si souvent passé devant ses yeux, elle tâchait d'excuser, une fois pour toutes, sa longue dissimulation. Cette précaution prise, et après avoir, comme a plaisir, retardé le coup de théâtre, elle nommait M. Roland.

Le mariage de Marie-Jeanne Phlipon et de Jean-Marie-Roland de la Platière fut célébré, dans l'église Saint-Barthélemy, le 4 février 1780. Les préliminaires de cette union avaient beaucoup duré. La première visite à mademoiselle Phlipon remontait à plus de quatre ans. Dès 1777, l'amitié s'était faite un peu amoureuse. En mars 1779, Roland s'était, de lui-même, engagé par une promesse formelle qu'il faillit bien ne pas tenir et dont il mit onze longs mois à s'acquitter.

Mademoiselle Phlipon, à force d'industrie, de patience, d'énergie, d'esprit assurément et, sans doute, de cœur, avait enfin « débrouillé sa fusée ».

ERNEST DUPUY

LA PÉNÉTRATION AU MAROC

L'accord franco-anglais est une consécration de la « politique d'assistance » adoptée par le Gouvernement français à l'égard du *Maghzen*. Il autorise tous les espoirs que nous avons d'arriver par des moyens pacifiques à exercer sur le Maroc une action efficace. Le moyen le plus puissant de nous soumettre le Maghzen, sans recourir à la force des armes, c'est l'emprunt avec ses conséquences. Le fait de l'emprunt ne modifiera pourtant pas du jour au lendemain l'état du pays, qui, malgré les apparences, n'était pas tel que le Sultan eût été aux abois si nous ne lui avions pas ouvert notre bourse.

Dans le gouvernement marocain, comme dans tout l'empire chérifien, réside une force de résistance insoupçonnée : il peut vivre encore longtemps en ne payant plus personne. Les dons volontaires des caïds, les *ziaras* religieuses, les aumônes plus ou moins déguisées des sujets peuvent entretenir le Sultan et son entourage pendant des mois et des mois. Les déplacements de la cour chérifienne à Rabat et à Marrakech augmentent encore ces ressources, en suscitant partout où elle passe une recrudescence de fanatisme et de dévouement ; les tribus riches et pacifiques du Haouz sont une réserve qui n'est pas près d'être épuisée. Le Maghzen n'était donc pas

mis par la famine à la merci des prêteurs. Il pouvait choisir, discuter les conditions qu'on lui faisait et rompre les négociations à son gré.

*
* *

C'était la tâche de notre ministre des Affaires étrangères de ramener à des termes acceptables les offres des établissements financiers dont la Banque de Paris et des Pays-Bas avait pris la direction. Ces négociations ont abouti à la signature d'un emprunt de soixante millions. Cette somme considérable, — pourvu qu'elle ne soit pas trop diminuée par des prélèvements usuraires, — est destinée tout d'abord au remboursement des dettes précédemment contractées par le Maroc envers l'Angleterre et l'Espagne, puis à relever le crédit du gouvernement chérifien et à lui permettre d'entreprendre une réorganisation du pays.

Mais cette réforme du gouvernement, le Maghzen seul serait impuissant à la réaliser. Il faut que nous l'y aidions de tout notre pouvoir. C'est là notre premier devoir. Nous ne sommes pas des usuriers fournissant à un mineur des fonds à dissiper. Nous sommes, nous serons des parents soucieux de l'avenir d'un jeune prodigue, incapable de gérer son bien avec sagesse et prudence. Comment, dans ces conditions, notre assistance se manifestera-t-elle ?

Tout d'abord par l'établissement d'un contrôle financier très strict, par une sorte de conseil judiciaire arrêtant le gaspillage.

C'est pourquoi M. Regnault, consul général de France à Genève, a été mis par notre ministre des Affaires étrangères à la disposition des porteurs français de la dette marocaine ; il va représenter à Fez même les intérêts de ce syndicat. M. Regnault sera, en cette qualité, le chef d'un véritable ministère des Finances chérifien : empruntés au service du contrôle tunisien ou à notre service consulaire, familiarisés de longue date avec ce genre de surveillance et d'intervention dans les affaires d'un gouvernement musulman, M. Regnault et ses collaborateurs seront considérés comme étant en mission et rétribués directement par le syndicat des por-

teurs. Cette administration offrira aux prêteurs français toutes les garanties nécessaires; elle surveillera l'emploi de l'argent mis à la disposition du Maghzen et elle exercera le contrôle des douanes dans les ports dont les recettes ont été données en garantie.

Ce contrôle financier réalise la première partie de notre programme au Maroc. Le second point est le rétablissement de l'ordre et de la sécurité. Mais, pour que les personnes soient respectées au Maroc il faut que l'autorité du Sultan y soit incontestée. Or la situation est profondément troublée. Outre les luttes de tribus indépendantes, de caïds rebelles, de marabouts fanatiques et de prétendants à la rénovation de l'Islam, le Sultan est entouré d'intrigues ténébreuses qui déchirent le Maghzen ; seule, la force latente de l'Islam maintient, malgré tout, le prestige du Chérif et une sorte de lien religieux entre les différentes tribus.

C'est l'état que M. Delcassé dépeignait avec vérité et avec force dans la séance de la Chambre des députés du 23 novembre 1903 : « Le Maroc n'est pas une nation, c'est une agglomération de tribus qui n'ont entre elles que le lien religieux, fort indépendantes pour tout le reste les unes des autres, souvent même en guerre les unes contre les autres et sur lesquelles l'autorité du Sultan, déjà précaire aux environs de sa résidence, s'affaiblit avec la distance au point de devenir purement nominale à l'extrémité même du pays. » En ce régime quasi féodal, le Sultan actuel, comme ses prédécesseurs, est toujours assez fort pour résister à la révolte, jamais assez pour en venir à bout. Le raffermissement de l'autorité du Sultan, comme la sécurité des étrangers résidant au Maroc, exige la réorganisation d'une police et d'une armée marocaines.

*
* *

A cet égard, il faut distinguer entre la périphérie et le centre de l'empire chérifien. La périphérie comprend d'abord les côtes de la Méditerranée et de l'océan Atlantique. Sur les côtes, huit ports sont ouverts au commerce étranger : Tétouan, Tanger, Larache, Rabat, Casablanca, Mazagan, Safi

et Mogador ; là sont établies des colonies européennes plus ou moins florissantes, dont la plus importante est, de beaucoup, celle de Tanger.

Les récents incidents, l'enlèvement de MM. Perdicaris et Varley, révèlent une situation intolérable. Il faut, à tout prix, en éviter le renouvellement : la récente convention franco-anglaise nous crée des obligations au regard des autres puissances ; nous avons pris la charge de la rénovation du Maroc, notre droit exclusif d'intervention nous donne la responsabilité des tentatives criminelles dont les nationaux des puissances étrangères pourraient être l'objet.

Pour rétablir le bon ordre sur tous les points du littoral marocain, nous devons utiliser les forces de police marocaines déjà existantes, mais en les réorganisant et en les augmentant ; nous pourrons aussi recourir au service des douanes que nous allons installer. La réorganisation des forces indigènes sera obtenue par deux moyens qui sont à la fois nécessaires et suffisants : le paiement régulier de la solde et l'encadrement par des gradés algériens. Le commandement de ces forces sera exercé par des officiers français pris parmi les vétérans de l'armée d'Afrique, mais elles demeureront sous la haute direction des autorités marocaines.

Cela pourra suffire dans tous les ports autres que Tanger. La police de cette grande ville cosmopolite est particulièrement difficile. On avait songé à y appeler des troupes indigènes de l'Algérie, — tirailleurs et spahis algériens. Mais cette introduction de notre armée d'Afrique aurait, à côté de nombreux avantages, de grands inconvénients, des inconvénients majeurs. Il ne faudrait recourir à cette solution qu'à la dernière extrémité. Nous pourrions nous trouver pris dans l'engrenage d'une action militaire, début d'une conquête, que nous cherchons précisément à éviter. Le résultat cherché — sécurité de la colonie européenne de Tanger, — sera obtenu plus sûrement par la réorganisation des « tabars » (soldats marocains) et par l'augmentation de leurs effectifs. Le paiement régulier de la solde et les primes d'engagement et de rengagement suffiront à attirer de nombreux volontaires indigènes et à retenir les soldats qui, actuellement, désertent en masse pour gagner leur vie de différentes façons. L'appel

fait à notre armée d'Afrique se bornera à l'envoi des gradés et des officiers nécessaires sous le commandement d'un officier supérieur, adjoint au Pacha de Tanger. Les effectifs paraissent pouvoir être fixés de la manière suivante : 2 000 fantassins, 300 cavaliers, 4 canons de 75, 2 canons de 95, 2 canons de 80 de montagne. Parmi les artilleurs, les chefs de pièce et les pointeurs seront toujours français ; les autres servants seront indigènes. L'ensemble de ces forces correspondrait à 2 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries. Dans chacun des autres ports ouverts, l'effectif de la force de police varierait de 200 à 100 hommes, avec, au besoin, des mitrailleuses.

A l'intérieur du pays, nous devons utiliser aussi les ressources du Maghzen. A Fez, nous avons déjà une mission militaire dirigée par un officier de grande valeur, le commandant Fariau, arabisant consommé, rompu à toutes les roueries de la politique indigène, homme d'action et de volonté. Mais cette mission a eu jusqu'ici une situation effacée et un rôle des plus secondaires. Les effectifs qu'elle avait à instruire étaient dérisoires ; le nombre des soldats présents à l'exercice, insignifiant et toujours variable, par suite du non-paiement de la solde. Les tabars du caïd Mac Lean étaient nombreux et mieux entretenus. Mac Lean, déjà âgé et devenu riche propriétaire, a droit à la retraite. En englobant les tabars français et ceux de Mac Lean et surtout en payant désormais aux uns et aux autres une solde régulière, on peut avoir déjà 2 000 hommes à Fez. On doublera ce nombre de façon à créer une armée de revue ou plutôt une garde, qui permette au Sultan d'être maître chez lui, de n'être plus tenu en échec par un prétendant, ni obligé de subir les exigences d'un Er Raïssouli. Les détails d'organisation importent peu : ils seront réglés sur place pour le mieux, d'après les circonstances, par notre mission militaire. Dans son ensemble, la « garde » marocaine comprendrait à Fez la valeur d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de deux groupes d'artillerie (six batteries, quatre de 75, une de 95 ou de 120 court, une de 80 de montagne).

A Marrakech, on entretiendrait la valeur d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et d'une batterie mixte (deux sections de 75, une section de 80 de montagne),

le Sultan devant toujours emmener dans ses déplacements une partie de sa garde, qui complèterait la garnison de sa nouvelle résidence. Le troisième point important à tenir à l'intérieur du Maroc est celui d'El Ksar el Kébir, qui commande la presqu'île de Tanger-Tétouan et le centre religieux d'Ouezzan. On pourrait affecter à cette garnison un effectif sensiblement égal à celui de Marrakech. Ces troupes marocaines, recrutées parmi les indigènes du pays et encadrées par des gradés français ou indigènes d'Algérie, seront commandées par des officiers français, mis à la disposition du gouvernement marocain.

***

Nous avons laissé de côté la façade marocaine qui regarde l'Algérie ; il faut en faire un examen détaillé.

De l'embouchure de la Moulouya à Figuig et à Kénadsa, nous avons sur plus de mille kilomètres une frontière indécise. De ce côté, la muraille du bastion marocain est formée par le revers oriental du Riff, puis du Moyen Atlas, séparés l'un de l'autre par la trouée de Taza. Au pied de ces cimes qui atteignent quatre mille mètres, la Moulouya creuse un vaste fossé de circonvallation. Les relations de nos tribus-frontière sont loin d'être amicales avec leurs voisins de l'Ouest. Des incidents nombreux ont été provoqués par les incursions réciproques. Les protocoles récents de 1901 et de 1902 paraissent y avoir mis un terme dans la région d'Oudjda et plus au nord. Dans la partie méridionale, au contraire, Bou Amama, l'agitateur permanent du Sud Oranais, réfugié en territoire marocain, maintient une effervescence continuelle. Le vieux marabout trouve des troupes de pillards toujours prêtes chez les Méhayas, chez les Beni-Guils et les Bérabers du Tafilalet. Les événements de 1903 dans le Sud Oranais sont son œuvre. Ils sont encore trop récents pour avoir besoin d'être rappelés. A la suite du combat d'El Moungar, la nécessité s'est fait sentir d'une action énergique, mais prudente et avisée. Le choix du Gouvernement s'est porté sur l'homme qui convenait à cette situation difficile. L'opinion est unanime pour admirer l'œuvre du général Lyautey.

Mais c'est à Aïn Sefra que commande cet officier général. De ce côté, notre pénétration est forcément limitée si l'on ne veut pas rouvrir l'ère des coûteuses et inutiles folies, et l'action que nous pouvons exercer sur les tribus voisines est secondaire pour l'avancement de nos affaires au Maroc proprement dit. Nous sommes, ici, en marge du Maroc, non seulement du *Bled el Maghzen* (pays de bureau, pays soumis au Sultan), mais même du *Bled es Siba* (pays révolté) et l'impuissance du Maghzen est complète chez les Beni Guil, les Oulad Djerir, les Doui Ménia et les Bérabers du Tafilalet. Il n'y a donc aucune tentative de pénétration sérieuse au Maroc à faire avec leur coopération. Il faut s'entendre avec ces tribus pour avoir la paix chez nous — et voilà tout. Derrière elles, notre influence ne saurait faire de progrès décisifs : dans la direction du Haut Atlas, elle se heurte à des tribus sauvages, insoumises, et à des obstacles naturels insurmontables. Il faut nous borner dans le Sud Oranais à une œuvre de pacification locale et nous arrêter à temps.

Le chemin de fer de pénétration sera poussé de Beni Ounif à Ben Zireg, vers la fin de cette année 1904. L'année prochaine il pourra, si l'on y consacre des crédits suffisants, atteindre Béchar-Kénadsa. Là sera son terminus — pour un temps probablement très long. Au delà, il faudrait soit se diriger sur Igli, vers le Touat et Tombouctou (c'est l'utopie transsaharienne), soit, — ce qui vaudrait évidemment mieux, mais serait encore prématuré, — piquer vers l'ouest et chercher à atteindre par le Sous un point de la côte atlantique tel qu'Agadir ou Mogador, en enserrant le Maroc par le sud. Mais il faut se défier de la magie de certains mots : enserrer, englober, conceptions schématiques qui ne signifient rien dans la réalité présente. A considérer la nature de ce pays effroyable, il faudrait un tour de force pour accomplir une œuvre de géants... ou de dissipateurs.

Nous stoppons donc à Kénadsa; nous y créons un centre d'attraction avec marché franc, dispensaire, *médersa*, etc..., tout l'attirail pacifique et scientifique qui, s'il ne sert pas beaucoup, a du moins l'énorme avantage d'être à bon marché; et nous cherchons par nos bonnes façons à attirer les Bérabers, les Aït Kebbach, les chorfas du Tafilalet et toutes

les tribus du Guir à la Moulouya et à l'Oued Ziz. Comme le Marocain n'est pas plus indifférent qu'un autre au « petit profit », on peut espérer qu'il ira s'approvisionner plus volontiers à la gare de Kénadsa qu'à la côte méditerranéenne. Nous verrons se reproduire à Kénadsa le phénomène de « champignonnage », selon l'expression pittoresque du général Lyautey : comme à Beni Ounif, la station terminus ne tardera pas à être entourée d'une agglomération commerçante. Nous souhaitons qu'à Kénadsa, les docks destinés aux marchandises d'échange avec les indigènes, cotonnades, sucre, café, thé, ustensiles de quincaillerie, soieries, objets précieux d'or et d'argent, soient nombreux, vastes et bien aménagés, comme à Beni Ounif. A mettre les choses au pis, le chemin de fer de pénétration facilitera tout au moins le ravitaillement de nos postes. Il permettra d'en diminuer le nombre. L'œuvre du général Lyautey à Aïn Sefra aura donc consisté essentiellement à pacifier le Sud Oranais et à en organiser l'occupation d'une façon rationnelle et économique. Cette répartition nouvelle des forces occupant le Sud Oranais permettra une réduction notable de leur effectif. D'où, une économie considérable, car les ravitaillements sont, à de pareilles distances, ruineux.

*
* *

Tant que nous ne serons pas arrivés à cette réduction d'effectifs, la pacification du Sud Oranais sera incomplète et l'ère des grosses dépenses demeurera ouverte : folles dépenses, en raison de la valeur, absolue et relative, de la région. L'économie s'impose d'une occupation rationnelle, proportionnée à la valeur de ce pays et aux espérances qu'on peut concevoir de son avenir, mesurée surtout au rôle effacé et accessoire qu'elle est appelée à jouer dans notre pénétration marocaine. Et ce sera un grave danger évité : celui que crée la présence d'éléments guerriers en trop grand nombre sur un théâtre d'opérations nulles, où l'activité n'a pas d'autre aliment que la poussée en avant, dans l'inconnu, vers les aventures. Quelque admiration que l'on puisse avoir pour l'œuvre du général Lyautey, il y aurait un inconvénient sérieux à ce

que sa mission se prolongeât dans le Sud Oranais, où il représentera bientôt une force sans emploi, — inconvénient d'autant plus grand que la force est plus considérable. Il faut donc qu'il quitte Aïn Sefra le plus tôt possible : le succès de sa mission aura été d'autant plus grand qu'il aura su la rendre plus brève. Il était destiné à pacifier et à réorganiser le Sud Oranais. La meilleure preuve que l'un et l'autre point sont acquis, c'est la suppression nécessaire de la subdivision d'Aïn Sefra et sa transformation en un simple territoire de commandement.

A Aïn Sefra, au lieu d'un général en vue, il suffit d'un simple officier supérieur, commandant le « territoire du Sud Oranais », — et le centre de gravité de notre pénétration sera reporté là où il doit être, à proximité du principal effort à tenter, c'est-à-dire vers le nord, à Tlemcen, car c'est de Tlemcen qu'il faut surveiller et diriger à la fois notre action par Oudjda vers Taza et Fez, vers cette porte du Maroc qui doit nous attirer avant tout.

Cette combinaison est d'ailleurs conforme à la logique. Il est absolument nécessaire de réaliser l'unité d'action sur toute notre frontière franco-marocaine. A l'heure actuelle, elle est partagée entre deux subdivisions : Tlemcen au nord, Aïn Sefra au sud. Le cercle de Méchéria est lui-même à cheval sur les deux territoires : à qui entendre du chef qui est à Tlemcen ou bien de celui qui est à Aïn Sefra? L'unité de vues et d'action ne sera réalisée que par la création d'une subdivision-frontière unique, véritable marche franco-marocaine dont le siège tout indiqué sera Tlemcen; cette subdivision réunira deux territoires de commandement qui se partageront la longue frontière entre Nemours et Figuig : celui de Lalla-Marnia au nord, celui de Figuig au sud, qui auront tous deux leur pendant du côté marocain, le premier dans le gouvernement de l'Amel qui réside à Oudjda, le second dans celui de l'Amel de Figuig.

Une simplification essentielle pour la bonne marche des affaires sera ainsi réalisée et, du même coup, une économie et une réduction de cadres. Le luxe de ces derniers, particulièrement en officiers généraux, est très grand. On voit, en Algérie, des divisionnaires qui n'ont qu'une brigade de troupes sous

leurs ordres. Des subdivisions n'ont parfois qu'un bataillon à mettre sous les étoiles de leur brigadier. C'est un régime espagnol auquel il est temps de renoncer. Pour commencer, il faut, des deux subdivisions de Tlemcen et d'Aïn Sefra, ne faire qu'une, dont le siège serait à Tlemcen. Cette subdivision frontière engloberait une partie notable de la division d'Oran; ce serait l'occasion de procéder au remaniement territorial du 19e corps d'armée et de ne plus former en Algérie que deux divisions : celle de Constantine à l'est, celle d'Oran à l'ouest. Celle du centre, disparaissant, serait répartie entre les deux autres. Mais la subdivision nouvelle de Tlemcen serait, en quelque sorte, indéfiniment extensible vers l'ouest. Le jour où elle aurait étendu son rayon d'action ou d'influence jusqu'au pays marocain et poussé la voie ferrée de Lalla-Marnia à Taza, elle se transformerait sans doute en division à son tour : l'accroissement du domaine soumis à notre influence justifierait alors cette création.

*
* *

Enfin, la Chambre a voté un crédit de six cent mille francs, destiné au développement d'œuvres de civilisation chez les tribus musulmanes au Maroc. C'est par l'assistance médicale que notre intervention peut se présenter tout d'abord aux indigènes marocains. On a déjà créé un dispensaire à Figuig. Ce serait à l'établissement d'infirmeries indigènes à Oudjda, à Aïn Chaïr, à Kénadsa que devrait être consacrée une partie des ressources votées ; l'excédent servirait à la création de dispensaires pour les femmes, dirigés par des doctoresses et des infirmières françaises à Oudjda et à Kénadsa, par exemple. Enfin, si nous en avions les moyens, il serait utile d'installer des écoles indigènes où les pupilles de nos *medersas* algériennes enseigneraient aux jeunes Marocains, avec le Coran, quelques notions de langue française.

Il y aurait lieu aussi d'envoyer des médecins français ou indigènes d'Algérie dans les principaux ports du Maroc pour donner des soins et des médicaments gratuits aux Marocains privés jusqu'ici de toute assistance médicale ; en certains points, ce service serait doublé de dispensaires dirigés par des

sages-femmes. En outre, l'envoi d'instituteurs indigènes formés en Algérie par nos soins, aurait les mêmes avantages au Maroc que sur notre frontière algérienne.

Il faut signaler l'insuffisance numérique de nos agents consulaires sur différents points de la côte atlantique. Des commerçants européens suppléent généralement ces fonctionnaires, mais ils n'ont ni la même compétence, ni la même autorité. Parfois c'est un caïd marocain qui fait fonctions de consul français, caïd ne sachant, bien entendu, ni lire ni écrire le français. Une partie du crédit supplémentaire ouvert au ministre des Affaires Étrangères serait donc utilement consacrée à la création de quelques postes consulaires.

La fondation à Tanger d'un journal arabe, soutenant le Maghzen et dépendant de notre légation, serait très opportune. Il ne faut pas oublier la Mission des Archives marocaines, créée en vue de poursuivre sur place une enquête méthodique sur l'administration du Maghzen et l'organisation intérieure du pays. Cette mission a déjà publié deux brochures du plus haut intérêt. Il est à souhaiter qu'elle nous donne prochainement un historique des diverses tribus, véritable travail de reconnaissance indispensable pour la pénétration pacifique ou militaire.

Les grands travaux publics ne peuvent venir que par la suite, comme aussi les entreprises industrielles et commerciales. Car, si intéressante, si importante que soit cette partie de notre œuvre dans un pays qui renferme tant de richesses inexploitées, elle rentre plutôt dans la seconde partie de notre programme. Quand la maison brûle, ce n'est pas le moment de songer aux embellissements, ni à la location des appartements ; il faut avant tout éteindre l'incendie ou, du moins, en circonscrire le foyer. Il faut, avant toutes choses, nous assurer le Maghzen pour combattre les deux fléaux du Maroc : l'anarchie et le fanatisme religieux. Le reste viendra plus tard, tout naturellement.

COLONEL X

FLEUR-DE-MAI[1]

IX

Cette année-là, Dieu protégeait les pauvres. Du moins, c'était ce que disaient les femmes du Cabañal, groupées l'après-midi sur la plage, deux jours après la sortie des barques.

Les paires du *bou* revenaient à toutes voiles, vent arrière ; et la ligne claire de l'horizon apparaissait dentelée d'innombrables petites ailes dont les couples approchaient deux par deux, comme des colombes attachées ensemble par un ruban, à fleur d'eau.

Même les plus vieilles poissonnières du pays ne se rappelaient pas une pêche aussi abondante. « Ah ! oui, Seigneur ! On aurait cru que le poisson était là, sous l'eau, en grandes masses, et qu'il attendait avec patience les filets, pour y entrer de bon gré, allégeant ainsi la misère des pêcheurs. »

Les barques arrivaient, repliant leurs voiles ; et elles demeuraient tranquilles, oscillant à quelques mètres de la grève. Chaque fois qu'une paire arrivait, la foule se précipitait à la limite des vagues ; et c'était un tumulte de jupes malpropres, de faces rouges et de chevelures ébouriffées ; et l'on criait, et l'on discutait, et l'on s'injuriait pour savoir à qui

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

serait le poisson. Les « chats » sautaient des barques dans l'eau jusqu'à la ceinture et formaient une longue chaîne où alternaient les porteurs et les paniers ; et la chaîne s'avançait droit vers le rivage, sortant peu à peu des flots paisibles, si bien qu'enfin les pieds nus touchaient le sable sec ; et alors les femmes des patrons s'emparaient du poisson et se chargeaient de le vendre.

Sur le sable, palpitante encore dans les paniers de roseaux, s'étalait toute cette richesse : les surmulets de roche qui, pareils à de vivants pétales de camélia, contractaient leur dos de vermillon, dans les spasmes de l'asphyxie ; les calmars visqueux et les poulpes, qui tordaient leurs enchevêtrements de bras, se pelotonnaient, se recroquevillaient, agonisaient ; les soles, plates et minces comme des semelles de souliers ; les raies, faisant trembler leur mucosité flasque ; et surtout les crevettes, — la pêche la plus précieuse, — qui, cette année-là, surprenaient par leur abondance, transparentes comme le cristal, remuant avec désespoir leurs antennes et détachant sur le fond sombre des paniers noirâtres leurs doux tons de nacre.

L'étroite bande de mer entre le rivage et les barques était peuplée comme si elle eût été un morceau de terre ferme. Les mousses passaient, la cruche sur l'épaule, envoyés par l'équipage qui, fatigué de l'eau chaude et sale des barils, aspirait à boire l'eau fraîche de la Fontaine du Gaz. Les gamines de la plage, retroussant sans vergogne leurs petites jupes en haillons et montrant leurs cuisses couleur de chocolat, s'avançaient dans l'eau pour mieux voir et pour, le cas échéant, s'approprier quelque menu poisson. Et, afin de tirer sur le sable celles d'entre les barques qui devaient rester à sec le jour suivant, les bœufs de la Société des pêcheurs descendaient au milieu des vagues : des bêtes superbes, blondes et blanches, énormes comme des éléphants, qui marchaient avec une majesté lourde et qui balançaient leurs épais fanons avec une fierté de sénateurs romains.

Ces attelages, qui défonçaient la grève sous leurs sabots et qui, par un subit effort de leurs têtes monstrueuses, entraînaient les barques les plus pesantes, avaient pour conducteur Chepa, un gringalet débile et bossu, à la face de vieille mali-

cieuse, un avorton qui pouvait avoir quinze ans et qui pouvait en avoir trente, empaqueté dans un ciré jaune au bas duquel sautillaient deux courtes jambes tannées où la peau, suivant avec exactitude les inflexions de l'ossature, dessinait tous les contours et tous les ligaments du squelette.

Autour des barques qui remontaient lentement vers la grève se trémoussait une fourmilière de marmaille loqueteuse et mal peignée qui, émergeant de l'eau à mi-corps, comme dans les cortèges de néréides et de tritons qui escortent les barques mythologiques, demandait avec des cris aigus qu'on lui jetât une poignée de *cabets*.

Sur la plage s'organisait un marché où les ventes s'effectuaient à grand renfort de clameurs, de gesticulations et d'insultes.

Les femmes des patrons de barques, derrière leurs bannes pleines, disputaient sur les prix et se chamaillaient avec le troupeau vociférant des poissardes qui devaient revendre ce poisson le lendemain, à Valence ; et, quand on s'était entendu sur le prix de l'arrobe, les insultes recommençaient de plus belle, parce que la vendeuse refusait de donner les grosses pièces au prix convenu, tandis que l'acheteuse prétendait exclure du marché le fretin. Deux vastes paniers de sparte suspendus à des cordes et quelques gros cailloux servaient de balances et de poids ; et toujours il y avait là quelques gamins du pays, d'entre ceux qui avaient été à l'école, pour s'offrir comme secrétaire des patronnes et pour inscrire sur un morceau de papier le compte des ventes faites.

Poussés du pied par l'acheteur, les paniers pleins tournaient, couvés des yeux par les mauvais garnements de la plage. Toute pièce qui tombait d'un panier « s'évaporait », comme absorbée par le sable ; et les bons bourgeois venus de Valence pour admirer le poisson frais étaient heurtés, bousculés par les remous de cette cohue qui, pareille à une trombe sans cesse en mouvement, changeait de place chaque fois qu'arrivait une nouvelle barque.

Dolores était là dans toute sa gloire. Pendant bien des années, lorsqu'elle achetait le poisson comme simple marchande, elle avait désiré être patronne de barque et avoir ainsi le droit de tarabuster les autres et de s'imposer au misé-

rable troupeau des revendeuses. Or, ses ambitions s'étaient réalisées : au lieu d'acheter, elle vendait ; et ses gracieuses narines aspiraient l'air avec orgueil, et elle se cambrait au milieu des corbeilles qui venaient d'être apportées devant elle, tandis que Tonet s'occupait de faires les pesées et de tenir le compte des ventes.

Presque échouée sur le fond bas, la *Fleur-de-Mai* attendait, roulant doucement, que les bœufs la remontassent sur le sable.

Le Recteur aidait ses matelots à carguer la voile ; et, de temps à autre, il s'arrêtait pour observer comment sa femme se tirait d'affaire, comment elle débattait les prix avec les poissardes et concluait les ventes, inscrites aussitôt par Tonet. « La voyez-vous ? On dirait une reine ! » Et le pauvre homme était réjoui par l'idée que sa Dolores lui devait tout, tout, à lui seul.

Sur l'avant, Pascualet dressait sa mignonne silhouette, immobile comme s'il eût été la sculpture de la proue, métamorphosé en vrai loup de mer, sale, pieds nus, les pans de la chemise hors du pantalon et livrés au vent, de sorte qu'on apercevait son petit ventre, rougeâtre comme celui d'une statuette en terre cuite. Et vis-à-vis de la barque se tenait en admiration devant lui toute une troupe de faméliques rôdeurs de grève, gueux en guenilles qui offraient l'aspect d'une tribu de sauvages, ayant sur leur peau brunie la patine que donne la brise de mer, avec des membres décharnés qui prouvaient que l'air salin ne suffit pas à nourrir. « Quelle chance il avait, ce Recteur ! Il ramenait sa barque pleine de crevettes, qui se vendaient deux *pesetas* la livre ! Enlevez, enlevez ! » Et les misérables ouvraient la bouche et roulaient de grands yeux, comme s'ils voyaient une éblouissante inondation de *pesetas*.

Chepa vint avec sa paire de bêtes puissantes ; et la *Fleur-de-Mai*, grinçant sur les pièces de bois où glissait sa quille, commença de remonter sur le sable.

Le Recteur avait quitté sa barque et il était près de Dolores, souriant comme un bienheureux devant ce tablier retroussé et rempli de grosses poignées de monnaie qui menaçaient d'en rompre la toile. « En voilà, une journée ! Quelques-unes

encore comme celle-là, et ce serait suffisant pour vivre à son aise. Qui sait? La bonne chance se répéterait peut-être; car le vieux qu'il avait pris à son bord était un sorcier pour deviner les meilleures places. »

Mais il interrompit ce discours enthousiaste pour regarder les mains de son frère : les linges n'y étaient plus. « Eh bien, Tonet était donc guéri? Tant mieux! De cette façon, il pourrait accompagner son frère à la seconde sortie, et il verrait comme on s'amusait. C'était un plaisir de pêcher, quand on retirait les filets combles, avec si peu de peine. Pascualo se proposait de reprendre la mer dès le lendemain matin. Il fallait profiter du temps favorable. »

Quand la vente fut terminée, Dolores demanda au Recteur s'il allait revenir à la maison. Mais il n'en savait rien. « Il lui répugnait de laisser la barque seule. Les hommes de l'équipage étaient capables de filer au cabaret dès qu'il aurait tourné le dos, et la barque ne pouvait demeurer à l'abandon sur cette plage où les maraudeurs pullulaient, toujours à l'affût des choses bonnes à chaparder. Il était donc obligé de rester là jusqu'à ce que les hommes fussent endormis, et même il y passerait probablement la nuit entière. Par conséquent, s'il n'était pas rentré à neuf heures, Dolores pouvait se coucher sans l'attendre. Quant à Tonet, il irait prendre congé de Rosario et préparerait ses hardes ; mais, avant l'aube, il devrait être au bateau : car le patron n'aimait pas qu'on fût en retard. »

Dolores échangea un rapide coup d'œil avec son beau-frère, puis elle dit bonsoir à son mari. Elle voulait emmener Pascualet. Mais le gamin aima mieux rester avec son père sur la barque ; de sorte que la belle patronne partit seule, tandis que les deux hommes suivaient du regard le gracieux dandinement de ce corps superbe qui s'éloignait, diminuait, finit par disparaître.

Tonet flâna près de son frère jusqu'à la nuit, devisant avec le père Batiste et avec d'autres pêcheurs sur l'extraordinaire abondance du poisson. Et, au moment où le mousse commençait à préparer le souper, il se retira.

Le Recteur, demeuré seul, se mit à se promener de long en large sur le sable, les mains dans sa ceinture, écoutant le

frou-frou de ses culottes imperméables qui avaient un claquement de parchemin sec. La plage était obscure. Sur les ponts de quelques barques flambaient, allumés pour faire chauffer la marmite, des fagots devant lesquels passaient de temps à autre des ombres d'hommes. La mer, presque invisible, se trahissait par une légère phosphorescence et avait un doux murmure. Du lointain venaient à travers l'obscurité des abois de chiens, des voix d'enfants entonnant une chanson amortie par la distance. C'étaient les mousses qui s'en retournaient au Cabañal.

Le Recteur observait la faible raie de lumière cramoisie qui s'étendait à l'horizon, par delà la ligne des toitures derrière lesquelles s'était caché le soleil. Cette couleur ne lui plaisait pas : comme il le disait avec son expérience de marin, le temps n'était pas sûr. Mais il s'en inquiéta peu ; il ne pensait qu'à ses affaires et à son bonheur.

Non, il n'avait pas à se plaindre du sort. Un foyer tranquille, une bonne femme, des bénéfices qui, avant une année, lui permettraient de construire une seconde barque pour former la paire avec la *Fleur-de-Mai*, et un enfant digne de lui, qui déjà montrait une grande affection pour la mer et qui, avec le temps, deviendrait le meilleur patron du Cabañal. « Grâce à Dieu, il pouvait se considérer comme le plus heureux des mortels, encore qu'il ne ressemblât guère à cet homme du conte, qui n'avait pas de chemise; car il en possédait, lui, plus d'une douzaine, et il avait un morceau de pain assuré pour sa vieillesse. »

Ragaillardi par la méditation de ce bonheur, il accélérait son pas lourd et se frottait les mains allègrement, lorsqu'il aperçut, à peu de distance, une ombre qui s'approchait avec lenteur. C'était une femme, une mendiante sans doute, qui allait de barque en barque pour demander comme aumône le rebut de la pêche. « Grand Dieu ! que de misère il y a ici-bas ! » Le sentiment de son propre bonheur lui inspirait le désir d'y faire participer tout le monde : il attrapa le bout de sa ceinture, où il gardait, bien nouées, quelques *pesetas* et de la menue monnaie.

— Pascualo ! — murmura la femme, d'une voix douce et timide. — C'est toi, Pascualo ?

Cristo ! Quelle bévue il allait commettre ! Cette femme, c'était Rosario, sa belle-sœur. « Il lui dit que, si elle venait chercher son mari, elle avait perdu sa peine : car Tonet était parti depuis quelque temps et devait l'attendre à la maison pour souper. »

Mais quand le joyeux Recteur sut qu'elle ne cherchait pas Tonet, il demeura perplexe. « Que faisait-elle donc ici ? Elle avait quelque chose à lui dire ? » Il s'étonnait qu'elle fût venue dans cette intention : car il n'avait guère de rapports avec la femme de son frère, et il ne comprenait pas en quoi elle pouvait avoir besoin de lui.

Il croisa les bras, regardant sa barque où Pascualet et l'autre « chat » dansaient autour de la marmite posée sur le feu, et il attendit les paroles de cette ombre qui demeurait là, tête basse, comme si elle était saisie d'une invincible timidité.

« Eh bien ! elle pouvait parler : il écoutait. »

Rosario, comme il arrive quand on désire terminer vite et qu'on tâche de tout dire en une seule fois, releva la tête avec énergie ; et elle fixa dans les yeux du Recteur ses yeux où brillait une mystérieuse phosphorescence.

« Ce qu'elle avait à lui dire, c'était qu'elle avait à cœur la dignité de la famille. Elle ne pouvait souffrir plus longtemps ce qui se passait. Le Recteur et elle-même étaient un objet de risée pour tout le Cabañal. » — « Allons donc ! Un objet de risée ? Lui ? Et pour quel motif riait-on à ses dépens ? Il n'était pas un singe, et il ne voyait pas qu'on eût lieu de se moquer de lui. »

— Pascualo, — dit Rosario, très bas, mais avec force, résolue à tout dire, — Pascualo, Dolores te trompe.

Quoi ?... Sa femme le trompait ?...

Il inclina quelques instants sa grosse tête, comme un bœuf qui reçoit un coup de masse. Mais soudain la réaction se fit : il y avait en lui une foi suffisante pour résister aux coups les plus forts.

— Mensonge ! mensonge ! — Va-t'en, langue de vipère !

Si l'obscurité n'avait pas été aussi dense, peut-être Rosario se fût-elle épouvantée, à voir le visage du Recteur. Il piétinait comme si la calomnie s'élevait du sable et qu'il voulût l'écraser ; il agitait ses bras avec une expression menaçante, et les pa-

roles s'échappaient de sa bouche avec un balbutiement, comme si l'excès de la rage les eût à demi étranglées dans sa gorge.

« Ah ! la méchante peau ! Croyait-elle qu'on ne la connût point ?... De l'envie, rien que de l'envie ! Elle haïssait Dolores et elle mentait pour la perdre... N'était-ce pas assez qu'elle fût incapable de conduire le pauvre Tonet ? Il fallait encore qu'elle essayât de déshonorer Dolores, qui était une sainte !... Oui, Seigneur, une sainte ! et Rosario ne lui arrivait pas seulement à la cheville ! »

— Va-t'en ! — rugissait-il. — Va-t'en, ou je te tue !

Mais, en dépit des menaces qui accompagnaient l'ordre de s'en aller, Rosario demeurait, comme si, résolue à tout, elle n'entendait même pas les injonctions du Recteur.

— Oui, Dolores te trompe, — redisait-elle avec une obstination désespérante. — Elle te trompe, et avec Tonet.

« *Recordons !* Elle osait faire entrer aussi son pauvre frère dans la danse ? » L'indignation le suffoquait ; une pareille calomnie était intolérable ; et, dans sa fureur, il ne savait que répéter :

— Va-t'en, Rosario ! Va-t'en, ou je te tue !

Mais il le répétait d'une façon terrible, saisissant sa belle-sœur par les poignets, la secouant avec furie, la rudoyant avec tant de brutalité que la malheureuse femme, prise de peur, réussit à dégager ses mains et fit un mouvement pour fuir. « Elle était venue afin de rendre service à son beau-frère, afin d'empêcher que les gens continuassent à se moquer de lui ; mais, après tout, puisqu'il le voulait, il pouvait continuer à être godiche. »

— Imbécile ! *Llanut*[1] !

Et, crachant ces deux insultes comme un adieu méprisant, elle prit sa course et laissa là le Recteur ébahi, les bras croisés.

« Ah ! la mauvaise peau ! Comme son frère était à plaindre d'avoir une femme pareille ! » Il éprouvait une satisfaction de s'être indigné avec cette violence. L'envieuse avait été traitée comme elle le méritait. « Elle pouvait revenir, maintenant, avec ses calomnies !... »

1. Forme valencienne de *lanudo*.

Et il se promenait sur le sable mouillé par les vagues; et, quelquefois il sentait tout à coup l'eau pénétrer dans ses gros souliers.

Oui, quand il se rappelait l'énergie de son attitude, il soufflait de contentement. Et, néanmoins, quelque chose le tracassait dans la cervelle et dans la poitrine, quelque chose qui, par instants, devenait une confuse inquiétude, et qui lui serrait la gorge et qui lui donnait une mortelle angoisse.

En somme, pourquoi ce qu'avait dit Rosario ne serait-il pas la vérité ? Tonet avait été l'amoureux de Dolores, et c'était Tonet qui avait fait connaître Dolores à Pascualo... Depuis le mariage, ils se voyaient très souvent : ils s'entretenaient seuls durant des heures entières, et la belle-sœur témoignait au beau-frère le plus vif intérêt... « *Cristo!* Et lui qui n'avait rien deviné, qui n'avait pas même soupçonné son déshonneur !... Ah ! oui, les gens avaient dû rire ! ».

Et il piétinait avec furie, les poings serrés, proférant de ces jurons épouvantables qu'il réservait d'habitude pour les jours de tempête.

« Mais pourtant non, ce n'était pas possible!... Comme cette langue de vipère jubilerait, si elle le voyait dans cette rage d'enfant crédule !... Et, d'ailleurs, qu'est-ce que Rosario lui avait dit? Rien : le même cancan avec lequel on l'avait maintes fois ennuyé sur la plage. Seulement, si les pêcheurs se permettaient cette plaisanterie injurieuse, c'était pour le taquiner et pour se gausser de son air sombre; tandis que Rosario lançait la calomnie avec l'intention venimeuse de mettre la discorde dans le ménage. Mais tout ça, ce n'était que des mensonges. Dolores manquer à ses devoirs? Oh! non, ce n'était pas possible! Une femme si bonne, et qui avait un enfant, ce petit Pascualet qu'elle aimait d'un amour si tendre ! »

Et, pour se convaincre mieux, pour chasser l'angoisse qui lui oppressait l'âme, le Recteur accélérait le pas et se redisait, d'une voix si altérée par l'émotion qu'elle lui semblait à lui-même la voix d'un autre :

— Des mensonges! rien que des mensonges !

Ces mots le tranquillisaient. Il se soulageait à les répéter ; il semblait vouloir persuader la mer, les ténèbres, les barques

qui avaient assisté à la dénonciation de Rosario. Mais, hélas! il portait son mal en lui-même; et, tandis que sa bouche répétait : « Des mensonges! » ses oreilles bourdonnaient comme si eussent encore vibré au dedans les dernières paroles de sa belle-sœur : « Imbécile! *Llanut!* »

« Non, *recristo!* Tout plutôt que ça!... » Et, à la pensée que Rosario pouvait avoir dit vrai, il sentait de nouveau ce furieux besoin de destruction dont il avait parlé à Roseta, quelques jours auparavant, sur le chemin du Grao; et il se représentait Tonet, Dolores et son fils même comme de terribles ennemis.

« Et pourquoi ne serait-ce pas vrai? Il était admissible que, par haine contre Dolores, une femme telle que Rosario la calomniât furtivement auprès des voisines; mais s'adresser ainsi à l'époux lui-même, cela ne supposait-il pas le désespoir de celle qui se croit réellement trahie? »

Maintenant, il regrettait d'avoir été si dur avec sa belle-sœur. N'aurait-il pas mieux fait de l'écouter et de tirer au clair toute la vérité cruelle? La certitude, même avec la plus atroce des souffrances, était préférable au doute.

— Père! père! — cria une petite voix joyeuse, sur le pont de la *Fleur-de-Mai*.

C'était Pascualet qui l'appelait pour souper. Mais non, le Recteur ne souperait pas. Il pensait bien à souper, avec cette émotion qui le prenait à la gorge et qui lui serrait la poitrine comme dans un étau!

Il s'approcha de la barque, dit à ses hommes, sur un ton sec et impérieux, qu'ils pouvaient manger; quant à lui, il s'en allait à la ville; et, s'il ne revenait pas, l'équipage dormirait à bord, en attendant la sortie du lendemain matin.

Il s'éloigna sans regarder son fils, traversa comme un fantôme cette plage noire, marchant droit devant lui, se heurtant parfois aux vieilles barques, enfonçant ses gros souliers dans les mares où croupissait encore un peu d'eau laissée par les vagues de la dernière tempête.

A cette heure, il se trouvait mieux. Comme cela l'avait calmé, de s'en aller à la recherche de Rosario! Il n'entendait plus cet affreux bourdonnement au milieu duquel résonnaient les dernières insultes de sa belle-sœur; son idée fixe ne le

tourmentait plus, ne lui donnait plus ces douloureux élancements au cerveau. Son crâne lui semblait vide; il ne souffrait plus de ce poids sur la poitrine; il se sentait d'une étonnante légèreté, comme s'il marchait par bonds, effleurant à peine le sol; et la seule gêne qui lui restât, c'était cet étranglement, ce nœud qui l'étouffait, et aussi un goût saumâtre sur la langue, comme s'il avait bu de l'eau de mer.

Il allait donc savoir tout, tout! Quelle triste satisfaction! « *Recristo!* Jamais il n'aurait imaginé qu'il lui arriverait, une nuit, de courir comme un fou jusqu'à la masure de son frère, le long de la plage, en évitant les grandes rues comme si la présence des gens lui faisait honte... Ah! comme elle lui avait bien planté le poignard au cœur, cette Rosario! Quelle mystérieuse puissance avaient eue les paroles de la méchante femme pour éveiller en lui ces implacables fureurs de démoniaque! »

Il entra presque en courant dans une ruelle qui débouchait sur la plage, une ruelle de pauvres pêcheurs avec ses oliviers nains, avec ses trottoirs bordés de remblais en terre battue, avec ses deux files de chétives maisonnettes encloses dans de vieilles palissades.

Il poussa si rudement la porte de la masure que le bois gémit, heurté contre la muraille. A la lueur vacillante d'un *candil*[1], il aperçut Rosario assise sur une chaise basse, la tête entre les mains. Cet aspect de désolation s'accordait bien avec cet intérieur misérable, à peine meublé, dont les murs avaient pour seuls ornements deux images, une vieille guitare et quelques filets en lambeaux. Comme disaient les voisines, cette maison-là sentait la faim et les coups de trique.

Au bruit, Rosario releva la tête; et, reconnaissant le Recteur, dont la massive corpulence obstruait la baie de la porte, elle sourit avec une expression amère :

— Ah! c'est toi...

« Elle l'attendait. Elle était certaine qu'il viendrait. Il pouvait entrer : elle ne lui gardait pas rancune pour ce qui s'était passé tout à l'heure. Hélas! en pareil cas, tout le monde agissait de la même manière. Elle non plus, la première

1. Petite lampe en fer-blanc qui peut s'accrocher au plafond ou à la cheminée.

fois qu'on lui avait dit du mal de son mari, elle n'avait pas voulu le croire, n'avait pas voulu écouter la femme qui lui dénonçait les infidélités de Tonet, elle avait même cherché querelle à cette femme. Et ensuite... ensuite, elle avait été chez cette voisine pour lui demander, au nom de Dieu, la vérité entière, comme Pascualo venait maintenant chez elle, après l'avoir battue ou presque, sur la plage... Lorsqu'on aime bien, c'est toujours comme ça : d'abord, la fureur, la rage en présence de ce qu'on croit être un mensonge ; et puis, la maudite envie de savoir, quand bien même les renseignements doivent briser le cœur. Ah ! Pascualo, combien ils étaient malheureux l'un et l'autre ! »

Le Recteur avait refermé la porte ; et il était là, debout, en face de sa belle-sœur, les bras croisés, les yeux hostiles. La vue de cette femme réveillait en lui la haine instinctive que nous éprouvons contre celui qui nous tue nos illusions.

— Parle ! parle ! — ordonna le Recteur d'une voix sourde, comme si les discours inutiles de sa belle-sœur l'agaçaient. — Dis la vérité !

Le malheureux voulait savoir la vérité, toute la vérité ; l'impatience lui donnait un aspect menaçant ; et, néanmoins, au fond de lui-même, il tremblait et il aurait souhaité que les secondes fussent des siècles pour reculer indéfiniment la minute où il entendrait les révélations de Rosario.

Mais déjà Rosario parlait. « Avait-il assez de force pour apprendre tout, supporter tout ?... Elle lui ferait beaucoup de mal ; et cependant elle le priait de ne la point haïr. Elle aussi, elle était au supplice ; et, si elle se décidait à parler, c'était parce qu'elle ne pouvait endurer plus longtemps son chagrin, parce qu'elle exécrait Tonet et son infâme belle-sœur, parce qu'elle éprouvait pour Pascualo la plus sincère compassion, comme pour un compagnon d'infortune... Eh bien, oui, Dolores le trompait ; et ce n'était pas d'hier. Les relations criminelles dataient de longtemps : elles avaient commencé quelques mois après le mariage de Tonet et de Rosario. Quand cette chienne avait vu que Tonet appartenait à une autre femme, elle avait eu envie de lui ; et c'était avec Dolores que Tonet avait commis sa première infidélité ! »

— Des preuves ! Donne des preuves ! — criait Pascualo,

les yeux injectés de sang, en lui jetant des regards durs comme des coups.

Elle souriait avec pitié. « Des preuves? Il pouvait les demander à tout le voisinage qui, depuis plus d'un an, se divertissait de ces relations... Il ne se fâcherait pas? Il voulait savoir toute la vérité?... Eh bien, sur la plage, quand les jeunes matelots et même les mousses causaient d'un mari trompé, ils disaient par manière d'exagération qu'il était plus *lanudo* que le Recteur... »

— *Recordons!* — hurlait Pascualo, crispant les poings et piétinant le sol. — Fais attention à ce que tu dis, Rosario! Si ce n'est pas vrai, je te tue!

« La tuer? Elle faisait si grand cas de la vie! On lui rendrait service en l'envoyant dans l'autre monde. Seule, sans enfants, obligée de mener une existence de bête, réduite à mourir de faim pour donner quelques *pesetas* à son mari et pour ne pas être rouée de coups, quel motif avait-elle de tenir à la vie? »

— Regarde, Pascualo, regarde!

Et, relevant une de ses manches, elle lui montra, sur la peau blême qui enveloppait l'os et les tendons, plusieurs taches livides qui rappelaient l'étreinte d'une main brutale comme une tenaille.

« Et s'il n'y avait eu que ça!... Mais elle aurait pu lui montrer sur tout son corps des marques semblables... C'étaient les caresses de Tonet, quand elle lui reprochait ses relations avec Dolores. Il lui avait fait ces meurtrissures le soir même, avant d'aller sur la plage rejoindre sa belle-sœur pour l'aider à la vente, comme s'il était le mari. Ah! les gens avaient dû bien rire du pauvre Recteur! »

» Pascualo exigeait des preuves? Eh bien! les preuves ne manquaient pas. Pourquoi Tonet ne s'était-il pas embarqué, à la première sortie? Qu'est-ce que c'était que cette blessure à la main, qui n'avait duré que jusqu'au moment où la *Fleur-de-Mai* avait quitté le port? Le jour suivant, tout le monde avait vu Tonet sans les linges trompeurs. Ah! pauvre Pascualo! Tandis qu'il était à la mer, dormant peu, subissant la houle et le vent pour gagner le pain de la famille, sa femme, sa Dolores se moquait de lui, et Tonet couchait dans

le lit d'autrui comme dans le sien, au chaud, bien régalé, narguant son imbécile de frère... Oui, c'était la vérité, et elle ne le savait que trop : pendant que Pascualo était à la mer, Tonet n'avait pas couché une seule fois dans sa propre maison ; et, cette nuit encore il n'y coucherait pas : il venait d'emporter son sac, et il était parti en disant adieu à Rosario. Tonet et Dolores croyaient que le Recteur passerait la nuit sur la *Fleur-de-Mai* ; et peut-être qu'à cette heure même ils occupaient le bon lit du patron... »

— *Recristo !* — murmurait le Recteur sur un ton douloureux, levant la face comme pour accuser ceux de là-haut, qui permettaient que de pareilles choses arrivassent à un honnête homme.

Toutefois, il ne se rendait pas encore. Son caractère loyal et bienveillant se révoltait devant une telle monstruosité. Dans son for intérieur, il commençait bien à croire un peu que sa belle-sœur disait vrai ; mais il n'en continuait pas moins à crier d'un ton indigné :

— Des mensonge ! des mensonges !

Rosario s'enhardissait. « Des mensonges ? Avec des hommes aveugles comme lui, aucune preuve n'était concluante... Pourquoi crier si fort ? Il voulait la manger, peut-être ?... Ce Pascualo était une taupe, oui, Seigneur, une taupe digne de compassion, qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Tout autre, à sa place, aurait deviné depuis longtemps ce qui se passait. Mais lui !... Ah ! quel aveuglement ! Il n'avait donc pas même regardé son fils, pour voir à qui le petit ressemblait ? »

Cette phrase-là fut pour le Recteur un coup de poignard. En dépit de la couleur brune qu'avait donnée à son visage l'air de la mer, il devint pâle, d'une pâleur livide, vacilla sur ses jambes robustes, comme si la vérité le heurtait brusquement ; et la surprise le fit balbutier avec angoisse :

« Son fils ! son Pascualet !... Et à qui ressemblait-il ? Vite, il fallait le dire !... Que ne parlait-elle plus vite, la pécore ?... Son fils était à lui, bien à lui ; et c'était à lui seul qu'il devait ressembler !... Mais de quoi riait-elle, cette maudite coquine ? Était-ce donc si risible, qu'il affirmât sa paternité ?

Alors il entendit avec terreur les explications de Rosario.

« Le petit Pascualet ressemblait extraordinairement à son oncle ; il avait mêmes yeux, même taille fine, même teint. Ah ! pauvre Recteur ! Candide *lanudo !* Que ne regardait-il avec plus d'attention ! Il constaterait que l'enfant était la parfaite image du Tonet qui, à dix ans, vagabondait comme un polisson sur la plage. »

Soudain, le Recteur ne douta plus. Ses yeux se dessillèrent ; ce fut comme si on l'avait opéré de la cataracte, à l'instant même : toutes les choses lui apparurent avec une netteté singulière, avec des formes nouvelles, avec des reliefs inconnus, tel un aveugle dont les yeux s'ouvriraient sur le monde pour la première fois. Oui, c'était vrai : son fils était le portrait vivant de l'autre ; maintes fois, en regardant Pascualet, il avait eu un soupçon vague de cette ressemblance, mais sans jamais réussir à déterminer la personne à qui ressemblait l'enfant. Il porta ses mains crispées à sa poitrine, comme s'il voulait la déchirer, en arracher quelque chose qui le brûlait ; puis il se donna un grand coup de poing sur la tête.

— *Recontracordons !* — gémit-il d'une voix rauque, qui épouvanta Rosario.

Il fit quelques pas comme s'il était ivre, puis il s'abattit la face contre terre, avec tant de violence que le sol trembla sous le choc de son corps et que ses jambes, rebondissant dans la chute, battirent l'air.

Lorsque le Recteur revint à lui, il était étendu sur le dos et il sentait sur ses joues un chatouillement tiède, comme si une petite bête lui courait sur la peau en le frôlant d'un contact humide. Il porta péniblement une main à sa face meurtrie, et, à la lumière du *candil*, reconnut que cette main était tachée de sang. Le nez lui faisait mal : il comprit qu'en tombant par terre il avait heurté le sol avec son visage et qu'une forte hémorragie s'était déclarée.

Sa belle-sœur était à genoux, près de lui, et elle tâchait de lui nettoyer la figure avec un linge mouillé.

Le Recteur, voyant la physionomie effarée de Rosario, se rappela tout à coup les révélations et jeta un regard de haine à cette femme.

« Non, il n'avait pas besoin qu'on l'aidât ! Il pouvait se

relever tout seul... Elle n'avait pas à s'excuser du mal qu'elle lui avait fait... Au contraire, il l'en remerciait beaucoup... Encore une fois, il était content ! Des nouvelles comme celles-là, on ne les oublie jamais... Et c'était fort heureux qu'il eût perdu tout ce sang-là ; sans quoi, il serait peut-être demeuré mort sur place, victime d'une congestion... Ah ! comme il souffrait !... Mais n'importe : il allait bien s'amuser ! Il commençait à se lasser d'être bon. A quoi servait-il qu'un homme vécût honnêtement et s'usât la peau afin de faire vivre sa famille dans l'aisance ? En ce monde, pour la perdition des braves gens, il y avait des vagabonds et des drôlesses qui se chargeaient de le mettre au supplice... Mais, comme il allait s'amuser ! Ah ! oui, le Cabañal se souviendrait du Recteur, du fameux *lanudo* ! »

Et tout en balbutiant des plaintes et des menaces mêlées à des soupirs et à des rugissements, le patron frottait avec le linge mouillé sa face endolorie, comme si cette fraîcheur le soulageait.

Il s'avança jusqu'à la porte, résolu, les mains enfoncées dans sa ceinture. Mais Rosario tâcha de lui barrer le passage, prise de terreur, comme si sa folle passion venait de se réveiller et qu'elle craignît pour la vie de Tonet.

« Non, non ! Il fallait que le Recteur attendît, qu'il prît du temps pour réfléchir. Après tout, ce n'étaient peut-être que des mensonges, des suppositions, des commérages de méchantes gens. Et puis, Tonet était le frère de Pascualo ! »

Mais le Recteur souriait d'un air sinistre. Les paroles ne servaient plus à rien ; il était convaincu. Son cœur lui disait que la chose était vraie, et il ne demandait plus de preuves. La terreur même de Rosario le confirmait dans sa conviction... « Elle avait peur pour son Tonet ? Elle l'aimait encore ? Eh bien, lui aussi, il aimait sa Dolores, en dépit de tout ; il la portait dans ses entrailles ; quoi qu'il fît, jamais il ne pourrait arracher de là cet amour. Et pourtant Rosario verrait, tout le pays verrait comment Pascualo le *llanut* était capable d'agir. »

— Non, Pascualo ! — suppliait-elle, essayant de saisir ces mains puissantes. — Attends ! pas cette nuit ! une autre fois !

Il comprenait bien la raison de ces prières. Mais elle pou-

vait se tranquilliser. « Cette nuit-là, non... Au surplus, il avait oublié son couteau, et il n'était pas d'humeur à déchirer le couple infâme avec ses dents.... Allons, il voulait passer ! On étouffait, dans cette chambre !... »

Et, d'une poussée vigoureuse, il écarta Rosario, s'élança dans la rue.

Quand il se trouva dans l'obscurité, sa première sensation fut de plaisir : il lui semblait qu'il sortait d'un four, et il aspirait avec délices la brise de plus en plus fraîche.

Pas une étoile ne brillait, le ciel était couvert ; et, en dépit des circonstances, Pascualo, par habitude de marin, regarda le ciel et se dit que le lendemain le temps serait mauvais. Puis il oublia la mer et la bourrasque prochaine, et il marcha longtemps, très longtemps, sans penser à rien, faisant jouer instinctivement ses jambes, n'ayant ni volonté ni dessein précis, entendant ses pas se répercuter dans son crâne comme si ce crâne était vide.

Il était redevenu insensible comme tout à l'heure, lorsqu'il gisait sans connaissance dans la masure de Tonet. Il dormait debout, assommé par le chagrin ; mais cette somnolence ne l'empêchait pas de se mouvoir ; et, malgré la paralysie de son cerveau, il allait vite, sans remarquer qu'il repassait toujours par les mêmes endroits. Son unique sentiment était une sorte de satisfaction douloureuse. Quelle joie de pouvoir cheminer à l'abri des ténèbres, se promener dans des rues qu'il n'aurait pas eu le courage de traverser à la lumière du jour ! Le silence lui donnait cet apaisement qu'éprouve un fugitif lorsqu'il se voit enfin dans le désert, loin des hommes et protégé par la solitude.

Il aperçut au loin, dessinée sur le sol, une raie de lumière qui venait d'une porte ouverte, probablement d'un cabaret : il s'enfuit, tremblant, agité, comme s'il venait de rencontrer un péril.

Ah ! si quelqu'un l'avait vu !... Peut-être en serait-il mort de honte. Le moindre mousse l'aurait mis en fuite.

Ce qu'il cherchait, c'était l' obscurité, le silence. Et il marchait toujours, infatigable, d'un pas également rapide par les rues désertes de la ville et sur la plage où il semblait avoir

peur aussi. « *Recristo !* Comme on avait dû se moquer de lui, dans les réunions des pêcheurs ! » Pour sûr, toutes les vieilles barques étaient au courant de la chose, et, quand elles craquaient, c'était pour proclamer à leur manière l'aveuglement du pauvre patron.

Plusieurs fois il parut se réveiller de cette espèce de stupeur qui le faisait errer au hasard, sans trêve. Une fois, il se trouva près de la *Fleur-de-Mai*; une autre fois, il se trouva devant sa maison, la main tendue vers le heurtoir. Et il se sauva en toute hâte. Ce qu'il désirait, c'était le calme, la tranquillité. « Il avait bien le temps... »

Peu à peu, cette réflexion machinale dissipa son inconscience et le rappela au sentiment de la réalité. « Non, il ne se résignerait pas ! Jamais ! Tout le monde saurait ce dont il était capable ! » Mais, tout en se disant cela, il découvrait des motifs pour excuser Dolores. En somme, elle ne démentait pas le sang de sa race ; elle était vraiment la fille du père Paella, cet ivrogne qui avait pour clientes les gourgandines du quartier des pêcheurs et qui ne se gênait pas pour parler devant sa fille comme si Dolores eût été l'une d'entre elles. « Qu'avait-elle appris de son père ? Des saletés, rien que des saletés ; et voilà pourquoi elle était devenue ce qu'elle était... Le seul coupable, c'était lui-même, le grand imbécile, qui avait épousé une femme nécessairement destinée à se perdre... Ah ! sa mère lui avait bien prédit ce qui arriverait ! La *siña* Tona connaissait bien Dolores, quand elle s'opposait à ce que la fille de Paella devînt sa bru... Oui, certes, Dolores était une mauvaise femme ; mais avait-il le droit de crier si haut, après avoir commis la faute de se marier avec elle ?... »

Celui qu'il exécrait profondément, c'était Tonet. « Déshonorer un frère ! Avait-on jamais rien vu de si abominable ? Ah ! il lui arracherait l'âme du corps ! »

Mais, à peine avait-il conçu cet horrible désir de vengeance, la voix du sang protestait. Il croyait entendre l'amère admonestation de Rosario lui rappelant que Tonet était son frère. Était-il possible qu'un frère tuât son frère ? Le seul qui l'avait jamais fait, c'était Caïn, ce maudit dont il avait entendu le curé du Cabañal parler avec tant d'indignation.

« Et puis... Tonet était-il vraiment coupable ? Non ! Encore une fois, le seul coupable, c'était lui-même, rien que lui-même. A cette heure, il le comprenait clairement. N'était-ce pas lui qui avait pris à ce pauvre Tonet son amoureuse ? Tonet et Dolores s'aimaient avant que le Recteur songeât seulement à regarder la fille du père Paella. Et ç'avait été une absurdité, comme tout ce qu'il faisait, de se marier avec une femme qui aimait déjà son frère... Ce qui le désespérait aujourd'hui devait arriver forcément. Était-ce leur faute si, quand ils s'étaient retrouvés ensemble, dans les relations continuelles que crée la parenté, l'ancienne passion s'était réveillée en eux ? »

Il s'arrêta quelques minutes, accablé par cette culpabilité qui lui semblait évidente ; et, quand il remarqua l'endroit où il se trouvait, il reconnut qu'il était à quelques pas de la cantine de sa mère.

L'épave obscure, aperçue dans son enceinte de roseaux, évoqua les souvenirs du passé. Il se revit bambin, rôdant sur la plage, portant entre ses bras son petit frère, ce diablotin qui le tourmentait par ses caprices de marmot tyrannique. Son regard traversait pour ainsi dire les vieilles planches, et il croyait distinguer à l'intérieur de la barque l'étroite cabine ; il sentait la tiède caresse de la couverture qui les avait enveloppés doucement dans la même couche, — lui, soigneux et empressé comme une maman, — et l'autre, son compagnon de pauvreté, appuyant sa petite tête brune sur l'épaule fraternelle.

Oui, Rosario avait raison : Tonet était son frère. Plus encore : il était pour lui comme un fils. N'était-ce pas lui, qui, Pascualo, beaucoup mieux que la *siña* Tona, avait élevé le gentil garnement et s'était soumis à toutes ses exigences comme un affectueux esclave ? « Et il le tuerait, maintenant ? Grand Dieu ! Était-il possible d'imaginer une telle horreur ?... Non, non ! il pardonnerait : ce n'était pas pour rien qu'il était chrétien et qu'il croyait, les yeux fermés, à toutes les paroles de son ami le curé, don Santiago. »

Le calme absolu de la plage, les ténèbres qui lui donnaient un aspect de chaos, l'absence complète de tout être humain, faisaient entrer peu à peu la douceur dans cette âme rude,

l'inclinaient peu à peu vers le pardon. Il avait la sensation de naître à une vie nouvelle, et il lui semblait que c'était un autre qui pensait pour lui. Le malheur affinait son intelligence.

« Dieu était le seul qui le voyait en ce moment, et c'était à lui seul qu'il devait rendre ses comptes. Or, qu'importe à Dieu qu'une femme trompe son mari? Futilités, misères des vermisseaux qui peuplent ce monde. L'essentiel, c'était d'être bon et de ne pas répondre à l'infidélité par un autre crime. »

Pascualo revint à pas lents jusqu'au Cabañal. Il éprouvait un grand soulagement; la fraîcheur de l'air avait pénétré jusque dans sa poitrine en feu. Il se sentait affaibli. Depuis le matin il n'avait rien mangé, et la blessure de sa tête lui donnait une cuisson désagréable.

Dans le lointain, la sonnerie des horloges annonça l'heure. « Déjà deux heures! Le temps avait passé si vite que c'était à n'y pas croire. »

En s'engageant dans une rue, il entendit une voix d'enfant qui chantait : sans doute, un mousse qui regagnait sa barque. Le Recteur l'entrevit dans l'obscurité, qui suivait le trottoir d'en face, chargé de deux rames et d'un paquet de filets. Cette rencontre lui retourna soudain l'esprit. Il y avait en lui deux êtres différents, et il commençait à le comprendre. L'un de ces deux êtres était le Pascualo habituel, le débonnaire et le flegmatique, plein d'affection pour tous les siens; l'autre était la bête féroce dont il avait pressenti l'éveil, au temps où il songeait à la possibilité d'être trompé, et qui maintenant, en face de la trahison reconnue, s'agitait avec une furie sanguinaire.

Il eut dans l'ombre un rire grinçant et sinistre. « Qui parlait de pardonner? Une fière sottise! » Ce rire s'adressait au nigaud qui, tout à l'heure, devant la barque de la *siña* Tona, s'attendrissait comme un enfant. « *Lanudo!* Toutes ces pleurnicheries n'étaient que des excuses de couard, des prétextes d'homme qui n'a pas le courage de se venger... Pardonner, c'était bon pour don Santiago et pour ceux qui savaient comme lui débiter de beaux discours. Mais Pascualo était un marin, plus robuste qu'un taureau noir; et, puis-

qu'on lui avait joué ce tour-là, *redéu!* on le lui payerait!... Ah! le *lanudo!* Le poltron! »

Et le Recteur, indigné par le souvenir de sa faiblesse passée, s'insultait, se frappait à grands coups la poitrine, comme s'il eût voulu se châtier pour la bonté de sa nature.

« Pardonner!... Peut-être cela lui eût-il été possible, s'il avait vécu dans un désert. Mais il vivait dans un pays où tous les habitants se connaissaient. Quelques heures plus tard, des centaines de gens passeraient dans les rues comme ce petit mousse, et, en voyant le mari de Dolores, ils se toucheraient du coude, se mettraient à rire et diraient : « Voici Pascualo le *llanut!* » Non, non; plutôt la mort! Sa mère ne l'avait pas mis au monde pour faire rire tout le Cabañal, comme un singe! Il tuerait Tonet, il tuerait Dolores, il tuerait la moitié du pays, si on essayait de lui faire obstacle. Et ensuite, adviendrait ce que Dieu voudrait. Le bagne est fait pour les hommes qui ont du sang dans les veines; et, si c'était autre chose, le pire, qui l'attendait, eh bien, il l'acceptait aussi... Mourir sur le pont de sa barque ou mourir le cou dans le garrot, c'était toujours mourir sur les planches... *Recristo!* On allait voir quel homme il était! »

Et il se mit à courir, les coudes serrés contre le corps, la tête basse, rugissant comme s'il fondait sur un ennemi, se cognant aux pierres, guidé par l'instinct, par le besoin farouche de destruction qui l'emportait tout droit vers sa demeure.

Il empoigna le heurtoir; et les chocs furieux ébranlèrent la porte, firent grincer les jointures du panneau. Il voulait crier, insulter les infâmes pour les contraindre à sortir; il voulait leur cracher les effroyables menaces qui bouillonnaient sous son crâne; mais il ne le put : il avait dans la tête une paralysie, comme si sa vie entière s'était concentrée dans ces grosses mains qui arrachaient presque le marteau, et dans ces pieds qui, heurtant la porte, marquaient sur le bois les clous de leurs souliers.

« Cela ne suffisait pas! Encore, encore, pour faire enrager cette paire de canailles! » Et, se penchant, il ramassa au milieu de la rue un énorme caillou, le lança comme eût fait une catapulte contre la porte qui craqua : toute la maison en fut ébranlée.

Ce vacarme fut suivi d'un silence; puis le Recteur entendit le bruit de quelques fenêtres qui s'ouvraient avec précaution. Or, s'il voulait se venger, il ne voulait pas que les voisins pussent faire des gorges chaudes à ses dépens. Il comprit qu'il serait en ridicule posture, si on le surprenait frappant à la porte de sa maison, tandis que les autres étaient à l'intérieur; et, redoutant les nouveaux brocards qui tomberaient sur lui, il s'esquiva et alla se réfugier au coin de la rue voisine, où il se tint aux aguets.

Pendant quelques instants, il y eut des chuchoteries et des rires; puis les fenêtres se refermèrent et tout redevint silencieux.

Avec ses yeux de bon marin accoutumé aux nuits obscures, le Recteur distinguait de son coin la porte de sa maison. Il était décidé à demeurer là, s'il le fallait, jusqu'au lever du soleil. « Il attendrait que son frère... Mais non! ce n'était plus son frère; c'était une canaille, qu'il fallait châtier... Et, lorsque ce gredin sortirait... Quelle malchance de n'avoir pas sa *faca*[1] dans sa poche!... Qu'importe? il le tuerait d'une autre façon: il l'étranglerait, ou il lui fracasserait le crâne avec une pierre de la rue... Quant à cette femme, il entrerait ensuite dans la maison et il lui ouvrirait le ventre avec le couteau de la cuisine, ou il la massacrerait d'une façon quelconque. On allait voir! Qui sait si, durant l'attente, il n'imaginerait pas quelque sauvagerie plus drôle encore? »

Le Recteur, blotti dans son coin, passait le temps à rêver des tortures; il éprouvait une joie féroce à se rappeler toutes les sortes de morts dont il avait entendu le récit, et il les destinait toutes à ce couple infâme, et il se plaisait même à l'idée d'allumer sur la plage un bûcher de vieilles barques, où il les brûlerait à feu lent.

Quel froid! Et comme il était mal à l'aise, ce pauvre Recteur! Une fois passée la folie furieuse qui s'était emparée de lui à la rencontre du mousse, il succombait maintenant à une lassitude générale, à une faiblesse qui le paralysait. L'humidité de la nuit le pénétrait jusqu'aux os, et son estomac le tourmentait par d'atroces tiraillements. « Grand Dieu! comme les soucis ravagent un homme! Comme il se sentait malade!...

1. Couteau de marin, à lame forte et recourbée.

C'était justement pour cela qu'il fallait en finir avec ces deux criminels; sans quoi, c'était eux qui, à force de chagrin, le mettraient au tombeau. »

Trois heures. Comme le temps s'écoulait avec lenteur! Et Pascualo restait là, inerte, avec la vague sensation que la paralysie de ses membres gagnait aussi son intelligence. Il n'imaginait plus de châtiments terribles: son cerveau était vide d'idées, et plus d'une fois il se demanda ce qu'il faisait là. Toute sa volonté se concentrait dans ses yeux, qui ne quittaient pas un instant la porte close.

Il y avait déjà un long bout de temps que trois heures et demie étaient sonnées, lorsque Pascualo crut percevoir un léger grincement. Il regarda mieux. La porte de la maison s'entr'ouvrait. Une forme confuse se détacha de la baie sombre et demeura quelques instants immobile, comme pour observer à droite et à gauche s'il n'y avait personne dans la rue. Et, tandis que le Recteur, engourdi par l'humidité, se redressait avec peine, un deuxième grincement se fit entendre, puis la porte se referma.

L'heure attendue était donc arrivée. Pascualo bondit vers la forme confuse; mais l'homme qui venait de sortir avait de bonnes jambes, et, voyant paraître quelqu'un, il fit un saut prodigieux et détala.

Le Recteur s'élança à sa poursuite; et les voisins, réveillés, entendirent de leurs lits cette course bruyante, ce galop furieux qui faisait trembler les trottoirs de briques.

Les deux hommes couraient, haletants et rapides, dans les ténèbres. Le Recteur se guidait sur une tache blanche : quelque chose comme un paquet que le fuyard portait sur l'épaule. Mais, en dépit de ses efforts, il pressentait qu'il allait perdre la piste : car la distance augmentait entre eux. Ses jambes de marin étaient excellentes pour se tenir debout dans la tempête, mais non pour galoper; en outre, l'humidité les avait transies.

Dans un carrefour, il le perdit de vue, comme si l'autre s'était évanoui dans l'obscurité. Il fureta par les rues voisines, mais ne put retrouver la trace. « Il avait de si bonnes jambes, le bandit! » Tonet était célèbre par son agilité.

Quelques portes s'ouvraient, livrant passage à des gens

matineux qui partaient pour le travail ; et le Recteur abandonna sa recherche, dominé par la terreur que lui inspirait la présence de ces étrangers.

Il ne lui restait rien à faire. Il n'avait même plus l'espoir de la vengeance. Il reprit le chemin de la plage, frissonnant de fièvre, sans volonté, sans force pour penser, résigné à son sort.

L'animation commençait autour des barques. Sur le sable noyé d'ombre brillaient, pareilles à des vers luisants, les lanternes rouges des matelots qui venaient de se réveiller.

Le Recteur vit de la lumière dans la cantine de la *siña* Tona. Roseta avait enlevé le volet de bois, et elle était au comptoir, enveloppée dans son manteau, somnolente, auréolée de ses blonds cheveux qui s'échappaient en boucles pardessous son foulard, et montrant son nez mutin rougi par la bise matinale. Elle attendait les premiers clients, et, prête à servir, elle avait devant elle les petits verres et la bouteille d'eau-de-vie. La mère dormait encore dans sa chambrette.

Lorsque Pascualo put se rendre compte de ce qu'il faisait, il était déjà planté en face du comptoir.

— Un verre !

Mais Roseta, au lieu de le servir, le regardait fixement, de ses yeux clairs qui semblaient le scruter jusqu'au fond de l'âme. Pascualo en eût peur. « Ah ! cette petite !... Comme elle était maligne ! Elle devinait tout. »

Pour se tirer d'embarras, il recourut à la brutalité. « *Recordons !* Est-ce qu'elle n'avait pas entendu ? Il voulait un verre. » Et, véritablement, il en avait besoin, pour dissiper ce froid mortel qui lui glaçait les entrailles. Cet homme, toujours si sobre, voulait boire, boire jusqu'à s'enivrer, chasser par l'alcool cette torpeur d'idiot qui l'accablait.

Il but.

— Un autre !... Un autre encore !...

Et, tandis qu'il avalait d'un trait les petits verres, sa sœur, tout en le servant, continuait à fixer sur lui des regards curieux et lisait sur son visage tout ce qui venait de se passer.

Pascualo se sentait mieux, maintenant. Ah ! cette eau-de-vie le ravigotait. Il lui semblait que l'air froid du matin

commençait à se réchauffer ; il éprouvait sous la peau un chatouillement tiède : il riait presque de cette poursuite furieuse dans les rues, qui l'avait brisé de lassitude.

Et de nouveau il comprenait la nécessité d'être bon et d'aimer tout le monde, à commencer par cette sœur qui le regardait toujours. « Oui, Roseta était l'honneur de la famille ; tous les autres n'étaient que des cochons, et lui le premier. Ah ! Roseta ! Quel esprit elle avait ! Quelle finesse ! Avec quelle diplomatie elle savait dire les choses ! Il se souvenait parfaitement de l'entretien qu'ils avaient eu sur la route du Grao... Non, elle n'était pas comme certaines autres, des folles qui vous donnent un chagrin mortel et qui mettent un homme à deux doigts de sa perte... Et puis, quel bon sens ! Elle avait cent fois raison : les hommes étaient tous ou des gredins ou des imbéciles. Son frère lui souhaitait de penser toujours ainsi. Mieux vaut haïr les hommes que de feindre pour eux de la tendresse, et de les tromper ensuite et de les désespérer... Ah ! Roseta ! la bonne fille ! On ne savait pas tout ce qu'elle valait ! »

Le Recteur devenait bruyant, gesticulait, vociférait. On aurait pu l'entendre de loin. Tout à coup, un choc assez rude fit résonner la cloison, dans la cabine de Tona, et, à travers le rideau, la voix enrouée de la mère demanda :

— C'est toi, Pascualo ?

« Oui, c'était lui ; il allait à sa barque pour voir ce que faisait l'équipage. Sa mère n'avait pas besoin de se lever encore : le temps était mauvais. »

L'aube commençait à poindre. A l'horizon, sur la ligne terne de la mer, il y avait une autre ligne de clarté faible et livide. Le ciel était encombré de nuages, et, à terre, une épaisse brume effaçait les contours des objets qui n'apparaissaient plus que comme des taches confuses.

Le Recteur se fit servir encore un verre, le dernier ; et, avant de partir, il caressa de sa main calleuse les joues fraîches de Roseta.

« Adieu ! Elle était la seule femme vraiment bonne qu'il y eût dans tout le Cabañal. Elle pouvait l'en croire, puisque c'était, non la vaine flatterie d'un amoureux, mais la franche parole d'un frère. »

Lorsqu'il arriva près de la *Fleur-de-Mai*, sifflant avec indifférence, on se serait figuré qu'il était de joyeuse humeur, n'eût été l'étrange éclat de ses yeux jaunes qui, dans son visage enluminé par l'alcool, semblaient lui sortir de la tête.

Tonet, sur le pont de la barque, se dressait avec arrogance, comme s'il voulait faire voir à tout le monde qu'il était là. Près de lui gisait le sac blanc qui dansait naguère sur ses épaules, pendant la course à travers les rues du Cabañal.

— Bonjour, Pascualo! — cria-t-il dès qu'il aperçut l'autre, ayant hâte de lui parler et comptant dissiper ainsi les soupçons qu'il redoutait.

« Ah! le brigand! Est-on effronté à ce point! » Mais, par bonheur, avant que Pascualo pût répondre et lorsqu'il se sentait envahi de nouveau par la fièvre atroce de tout à l'heure, des camarades l'entourèrent.

Les patrons des barques tenaient conseil, réunis en groupe, les yeux sur l'horizon. « Le temps était menaçant; il y avait du danger à sortir. Et c'était dommage, parce que le poisson s'offrait en si grande abondance qu'on aurait pu le prendre avec la main. Mais la peau d'un homme vaut encore mieux que le profit! » Ils étaient tous de la même opinion : le temps se gâtait, il fallait rester à terre.

Mais Pascualo se récria : « Rester à terre? Les autres feraient ce qu'ils voudraient; mais, quant à lui, il sortirait sûrement. On n'avait pas vu encore de bourrasque assez forte pour lui faire peur. Les pleutres pouvaient rester à terre. On verrait ceux qui étaient des hommes! »

Il dit cela d'un ton résolu et hostile, comme si la proposition de rester à terre l'eût offensé personnellement; et il tourna le dos, sans attendre d'explications. Il avait hâte de fuir ce rivage, de s'éloigner de ces gens qui le connaissaient et qui, sachant son malheur, pouvaient se moquer de lui.

— A la mer!

Déjà les bœufs arrivaient. « Eh! les hommes de la *Fleur-de-Mai*! Tout le monde en bas! Il fallait poser les pièces de bois pour mettre la barque à l'eau. »

Les hommes du bord, sous l'influence de l'habitude, obéirent au patron. Le père Batiste fut le seul qui osa regimber, protestant avec son autorité de vieux loup de mer. « *Rediel!*

C'était une sauvagerie! Où le Recteur avait-il donc les yeux? Ne voyait-il pas approcher la bourrasque? »

— Silence, vieux!

« Ces nuages-là se fondraient en eau; et, quand on est accoutumé à la mer, peu importe une averse de plus ou de moins. »

Mais le vieux insista : « De l'eau, peut-être; mais peut-être aussi du vent; et, si c'était du vent, les pêcheurs surpris pourraient réciter leur dernier *Pater noster*. »

Cette fois, le Recteur, qui pourtant traitait toujours le vieux avec déférence, le rembarra de la façon la plus rude :

— Assez, père Batiste! Débarque et rentre à la maison!

« Il n'était plus bon qu'à faire un sacristain du Cabañal. Pascualo ne voulait ni vieilles badernes ni matelots poltrons à son bord! »

« *Recontracordons!* Poltron, lui, Batiste! Un homme qui avait été sur une felouque à la Havane et qui avait deux fois fait naufrage! *Redéu!* Il demandait pardon de ce qu'il allait dire au saint Christ du Grao; mais, s'il avait eu vingt ans de moins, il aurait tiré sa *faca* pour une semblable parole et arraché les tripes à celui qui l'avait prononcée!... A la mer! Que le diable emporte tout! Le proverbe a raison : quand le patron est là, ce n'est pas le marin qui commande. »

Et, mâchonnant sa colère, le vieux aida à placer les dernières traverses, au moment où la *Fleur-de-Mai* touchait l'eau, tandis que d'autres bœufs traînaient la vieille barque louée par le Recteur pour former la paire avec la sienne.

Quelques minutes plus tard, les deux bateaux se balançaient près de la rive, hissaient leur grande voile latine, prenaient le vent et s'éloignaient avec rapidité.

Cependant, les autres patrons s'étaient groupés sur la plage, perplexes et inquiets, regardant avec envie les deux barques déjà lointaines et multipliant les commentaires indignés. « Ce *lanudo* était fou! » Le brigand ferait de bonnes affaires, tandis qu'eux-mêmes resteraient les mains dans leurs poches. » Cela les irritait, comme si le Recteur eût été sur le point de s'approprier tout le poisson de la Méditerranée. Enfin les plus cupides ou les plus audacieux se décidèrent. « Voyons! ils n'étaient pas moins braves que n'importe qui,

et ils pouvaient aller partout où un autre allait. Qu'on mît les barques à la mer! »

Cette résolution fut contagieuse. Les bouviers ne savaient plus à qui entendre : chacun prétendait être servi le premier, comme si la folie du Recteur était devenue générale. Il semblait que tous craignissent de voir le poisson épuisé d'une minute à l'autre.

Sur la grève, les femmes clamaient de terreur, à voir leurs hommes se risquer dans une pareille aventure; elles lançaient des malédictions contre Pascualo, ce cornard qui voulait perdre tous les honnêtes gens du Cabañal.

La *siña* Tona, en chemise et en jupon, avec ses rares cheveux gris flottant sur son crâne, accourut au rivage. Tandis qu'elle était encore au lit, on était venu lui raconter la folie de son fils, et elle se précipitait pour l'empêcher de sortir. Mais les deux barques du Recteur étaient déjà loin.

— Pascualo ! — criait la pauvre femme en se faisant un porte-voix avec ses mains. — Pascualo, retourne, retourne!

Et, quand elle reconnut qu'il ne pouvait l'entendre, elle se mit à s'arracher les cheveux et à éclater en lamentations. « Très sainte Vierge ! Son fils allait à la mort ! Son cœur de mère le lui disait. Ah ! Reine et Souveraine ! Ils allaient tous mourir, ses deux enfants et son petit-fils ! Une malédiction pesait sur toute la famille. La mer scélérate les dévorerait, comme elle avait déjà dévoré son défunt mari! »

Et, tandis que la malheureuse femme hurlait comme une démente et que les autres l'accompagnaient en chœur, les matelots, mornes et sombres, poussés par la cruelle nécessité de vivre, par ce besoin de conquérir le pain qui fait affronter les plus horribles périls, entraient dans l'eau jusqu'à la ceinture, montaient sur les barques et déployaient les grandes voiles.

Et, peu après, un essaim de taches blanches déchirait la brume de ce matin orageux et s'élançait d'une course effrénée sur la mer, comme si l'aimant de la fatalité attirait ces pauvres gens à la catastrophe.

X

A neuf heures, la *Fleur-de-Mai* naviguait en face de Sagonte, dans l'espace libre que le père Batiste, avec son goût pour désigner les parages d'après les particularités du fond plutôt que d'après les accidents de la côte, signalait entre le Banc du Puig et les Algues de Murviedro. C'était la seule paire qui se fût risquée aussi loin. Les autres barques apparaissaient comme des points blancs, le long du littoral, entre Valence et Cullera.

Le ciel était gris ; la mer était d'un violet si foncé que, dans la profondeur luisante qui se creusait entre deux vagues, elle prenait presque la couleur de l'ébène. De longues rafales glacées agitaient les voiles et les secouaient avec des claquements secs.

La *Fleur-de-Mai* et l'autre barque de la paire avançaient toutes voiles dehors, traînant à la remorque le filet du *bou*, qui se faisait de plus en plus lourd et plus difficile à manœuvrer.

Le Recteur était à son poste sur la poupe, la barre au poing. Mais à peine regardait-il la mer, et sa main dirigeait machinalement la barque. Il avait les yeux fixés sur Tonet qui, depuis qu'ils étaient sortis, restait à l'écart comme pour éviter son frère. Et, lorsqu'il n'observait pas Tonet, il observait Pascualet qui, debout au pied du mât, avec sa petite face mignonne, semblait défier cette mer, prompte à se soulever dès le second voyage.

Sous l'assaut des lames, la barque tanguait avec une violence croissante ; mais les matelots avaient l'expérience de la mer, et ils marchaient sur ce pont mobile avec assurance, malgré le danger d'être précipités dans l'eau à chaque pas.

Le Recteur continuait à examiner son frère et son fils, et ses regards se portaient de l'un à l'autre avec une expression interrogative, comme s'il procédait mentalement à une minutieuse comparaison. Il avait un calme qui faisait peur. En dépit de son teint bronzé, il était pâle ; ses paupières avaient

la rougeur qui suit une longue veille, et il serrait les lèvres, comme par crainte de laisser éclater les gros mots que la colère lui amenait au bout de la langue et qu'il marmottait sourdement.

Hélas! non, Rosario ne lui avait pas menti. Où donc avait-il les yeux, auparavant, pour n'avoir pas constaté cette étonnante ressemblance? « Ah! comme les gens avaient dû rire de lui! » Son déshonneur était évident: l'oncle et le neveu avaient même physionomie, mêmes gestes. Sans aucun doute, Pascualet était le fils de Tonet; il n'y avait pas moyen de le nier.

A mesure que le patron se convainquait mieux de son déshonneur, il s'égratignait la poitrine et lançait des regards de haine à la mer, à la barque, aux matelots qui le considéraient à la dérobée, non sans inquiétude : car ils s'imaginaient que sa colère avait pour cause le mauvais temps.

« Pourquoi s'obstinerait-il à travailler encore? Il ne voulait plus entretenir cette chienne, qui avait si longtemps fait de lui la risée publique... » Adieu l'illusion de créer un avenir à Pascualet, d'en faire le pêcheur le plus riche du Cabañal. Est-ce que cet enfant était à lui, pour qu'il s'intéressât à son sort? Il ne désirait plus rien en ce monde; il n'avait plus qu'à mourir, et il voulait qu'avec lui périt toute son œuvre.

Maintenant, il haïssait sa *Fleur-de-Mai*, qu'il avait chérie comme un être animé; il en souhaitait la destruction, la destruction immédiate, comme s'il avait honte de se rappeler les doux espoirs qu'il caressait à l'époque où il la faisait construire. Si la mer eût obéi à ses vœux, quelqu'une de ces grosses lames, au lieu d'enlever brusquement la carène sur sa crête écumante, se serait ouverte pour l'engloutir.

Mais, de minute en minute, le filet pesait davantage; et les deux barques, alourdies par la pêche miraculeuse, tanguaient avec difficulté. L'équipage de la vieille barque demanda si le moment n'était pas venu de haler le filet. Le Recteur eut un sourire amer: « Oui, on pouvait haler le filet. » A présent ou plus tard, ça lui était bien égal.

Les hommes de la *Fleur-de-Mai* saisirent la tête du filet et commençèrent de haler avec de grands efforts.

En dépit de la rude besogne et du mauvais temps, Tonet

et les autres se montraient joyeux. « Quelle pêche ! On aurait des quintaux de poisson. »

Le père Batiste, penché sur la proue et trempé par les embruns, considérait l'horizon, vers l'est, où les nuages se condensaient en masses plombées. Il héla Pascualo, pour lui recommander de prendre garde; mais le Recteur avait les yeux fixés sur le groupe des hommes qui tiraient le filet. Par hasard, Tonet et Pascualet se trouvaient l'un près de l'autre: et ce rapprochement fit que la ressemblance de leurs deux visages frappa davantage le patron.

— Pascualo ! Pascualo ! — cria le vieillard d'une voix un peu tremblante, — le voilà sur nous !

« Quoi?... » L'ouragan, que le père Batiste attendait depuis le matin. La masse noire, qui d'instant en instant se rapprochait et grandissait, fut éventrée par la lueur bleuâtre d'un éclair; et soudain le tonnerre éclata, comme si tout le ciel eût été une immense toile se lacérant avec bruit.

Tout de suite après, il y eut un coup de vent. La *Fleur-de-Mai* se coucha sur le côté, comme si une main puissante en avait saisi la quille et s'efforçait de la mettre en l'air. Le vent avait donné en plein dans la voile tendue et l'avait aplatie sur les vagues. L'eau envahit le pont; et la voile, étalée comme un drap à la surface de la mer, palpitait et se convulsait ainsi qu'un oiseau mourant.

Cette position critique ne dura pas longtemps. Le père Batiste et Pascualo rampèrent sur le pont, arrivèrent jusqu'au mât, défirent le nœud des drisses. Cette manœuvre sauva le bateau qui, délivré de la pression du vent, fut redressé par un coup de mer.

Mais, comme le Recteur avait dû quitter le gouvernail, la *Fleur-de-Mai* tournait maintenant à la façon d'une toupie sur les eaux bouillonnantes : le patron se hâta de regagner son poste et de ressaisir la barre.

La barque avançait avec peine : car elle traînait le poids excessif de ce filet qui, peu d'instants auparavant, avait contribué à son salut en faisant contrepoids à la voile inclinée par la bourrasque.

Tout à coup, le Recteur aperçut la seconde barque de la paire qui, désemparée, le mât rompu, s'éloignait en présen-

tant la poupe. L'équipage venait de couper le câble du filet, qui menaçait de les faire chavirer, et la barque fuyait vers Valence, poursuivie par le vent d'aval qui soulevait des vagues monstrueuses, hautes comme des murailles, tournoyantes et voraces, crevant à l'improviste et s'écroulant avec un fracas aussi fort que celui du tonnerre.

Il était urgent d'imiter cet exemple, de se délivrer du fardeau qui gênait la manœuvre et de mettre le cap sur le port. On coupa donc aussi le câble du filet ; la masse qui alourdissait la barque s'abîma dans les ondes, et la *Fleur-de-Mai* obéit plus docilement au gouvernail.

Le Recteur affectait la sérénité sublime des grands jours.

— Attention, tout le monde !

Il s'agissait de prêter l'oreille aux commandements et d'exécuter les ordres avec promptitude.

La voile était presque tombée sur le pont; la vergue pouvait se toucher avec la main; et, malgré le peu de toile offert au vent, la barque courait avec une rapidité vertigineuse. L'eau balayait continuellement le plancher, et le mât craquait d'une manière effrayante.

Le moment était venu de virer, — moment suprême : s'ils étaient abordés de côté par un de ces hauts paquets de mer qui s'abattent comme un vieux mur croulant, ils pouvaient dire adieu à la vie.

Le patron, debout, sans lâcher la barre, observait les gigantesques montagnes d'eau qui s'avançaient, rapides; et, dans ce massif de *sierras* mouvantes, il cherchait un espace libre, épiait une seconde d'accalmie qui lui permettrait d'exécuter la manœuvre sans risquer d'être pris par le flanc.

— Virez !

Et la *Fleur-de-Mai* évolua, changea sa route entre deux montagnes d'eau, avec une agilité si opportune que, à peine la manœuvre accomplie, une vague énorme arriva sur elle par la poupe, la souleva presque verticalement, fit plonger la proue dans les écumes, enleva la carène sur sa crête, puis laissa derrière elle le bateau qui, tremblant encore, oscillait dans un espace relativement tranquille.

Les matelots, émus par cette secousse terrible, suivaient avec stupeur la course tourbillonnante de la vague à laquelle

ils venaient d'échapper. Ils la virent se recourber, former une voûte d'émeraude sur l'autre barque qui fuyait, désemparée; puis elle creva, faisant explosion comme une mine, avec un éclaboussement de baves et de trombes d'eau qui jaillirent en colonnes. Lorsque la vague eut disparu, anéantie, laissant la place libre à d'autres non moins tourbillonnantes et bruyantes, les hommes de la *Fleur-de-Mai* ne virent plus, sur l'eau, qu'un éparpillement de planches brisées et la panse d'un baril.

— *Requiescant in pace!* — murmura le père Batiste, en faisant le signe de la croix et en abaissant son menton sur sa poitrine.

Tonet et les deux matelots, qui s'étaient si souvent moqués du vieux, étaient pâles, consternés; ils répondirent machinalement :

— *Amen!*

Au même instant, Pascualet cria :

— Père! père!

Et il regardait le Recteur avec épouvante, en indiquant la proue de la barque.

Quelques minutes avant le virage, le petit camarade de Pascualet, l'autre « chat » de la barque, était là-bas, sur la proue. Mais la vague monstrueuse venait de l'enlever sans que les matelots s'en aperçussent.

Maintenant régnaient sur la *Fleur-de-Mai* cette frayeur et cette stupeur qu'on éprouve dans les premiers instants où l'on prend conscience d'un grave péril. Par le fait, le péril était suprême. Les éclairs déchiraient de toutes parts le ciel de plomb; les coups de foudre se succédaient sans trêve, se répercutaient, mêlés aux fracas des vagues, les uns secs et cassants comme des décharges d'artillerie, répétés au loin par l'écho, les autres sifflants, prolongés, avec un son aigre d'étoffe qui se déchire. En outre, une violente averse rayait l'espace, comme pour accroître l'énormité des lames et faire déborder la mer.

Le Recteur eut tôt fait de réprimer l'effroi des siens. « Qu'est-ce que ça signifiait, *recordons!* Des pêcheurs du Cabañal qui se mettaient à trembler? Était-ce la première fois qu'ils allaient à la mer? Ne connaissaient-ils pas les farces du vent d'est? La tourmente passerait bientôt; mais, si elle ne

passait pas, était-ce par leur poltronnerie qu'ils allaient y remédier?... C'était en mer qu'on devait mourir, quand on était brave. Ils savaient le proverbe : « Mieux vaut être mangé par les poissons que d'être chanté par le curé. » Du courage, *recristo !* Et que tout le monde s'amarrât solidement ; car, pour l'heure, il n'y avait pas de manœuvre à exécuter, et l'essentiel était de se préserver des coups de mer. »

Le père Batiste et les deux matelots s'amarrèrent par la ceinture au pied du mât ; Tonet attacha son neveu à un anneau de la poupe ; et lui-même, voyant que son frère, par ostentation de sérénité, demeurait à la barre le corps libre de tout lien, voulut en faire autant et se contenta de s'accroupir derrière le bordage et de se cramponner aux saillies.

Sur la *Fleur-de-Mai* personne ne parlait plus. Les lames impétueuses agitaient les algues du fond ; l'écume était jaune, sale, couleur de bile ; et les pauvres matelots, trempés par la pluie, fouettés par la mer, étaient meurtris aussi par les varechs qui cinglaient cruellement leur dur épiderme.

Quand une vague les soulevait à une grande hauteur et que la barque restait un instant la quille à l'air, comme sur le point de prendre un vol prodigieux, le Recteur distinguait au loin, perdues dans la brume de l'horizon, les autres barques du Cabañal naviguant presque à sec de voiles, poussées par la bourrasque vers le port, où il était encore plus dangereux d'entrer que de courir sous le vent.

Le mari de Dolores avait la sensation de se réveiller après un cauchemar. La nuit passée dans les rues du Cabañal, l'ivresse sur la plage et l'imprudente sortie se représentaient à sa mémoire comme un mauvais rêve ; et il éprouvait un profond remords, il avait honte de lui-même, il s'injuriait : « Fou! misérable! » Il se jugeait plus criminel que ceux qui l'avaient trahi. S'il était fatigué de vivre, il pouvait aller sur le môle du Levant, s'attacher une pierre au cou, et se jeter à l'eau, la tête la première ; mais de quel droit sa folie avait-elle conduit à la mort tant d'honnêtes pères de famille? Que dirait-on de lui au Cabañal, en voyant que, par sa faute, la moitié du pays avait eu à subir une pareille tempête? Il se rappelait les hommes de son autre barque, engloutis par les flots presque sous ses yeux ; il pensait aux nombreuses embar-

cations qui certainement avaient déjà péri à cette heure, et il regardait avec désespoir ses matelots amarrés, flagellés par les vagues, exposés à la mort parce qu'ils lui avaient obéi.

Son frère et son fils, il ne voulait pas les regarder : « S'ils périssaient, la perte ne serait pas grande. » Et, à cette idée, la fureur de la vengeance renaissait dans son âme. Mais les autres? Mais ces deux jeunes matelots qui avaient encore leurs mères, de pauvres poissardes qu'ils aidaient à vivre? Et ce vieux Batiste, l'ami de son père, qui avait échappé comme par miracle à tant de périls? Non, le Recteur n'avait nul droit d'entraîner ces hommes à la mort, et ce qu'il avait fait était un crime.

Et, à voir ce vieux et ces deux jeunes hommes presque couchés sur le pont ruisselant, liés avec tant de force que les liens leur entraient dans la chair, accablés par les paquets d'eau qui croulaient sur eux et les assommaient comme des coups de massue, il oubliait que, lui aussi, il était en danger. A peine faisait-il attention aux vagues, qui l'enveloppaient sans ébranler son robuste corps comme incrusté à la poupe; et il sentait dans son âme une douleur aussi forte que celle qu'il avait éprouvée la nuit précédente.

Il fallait vivre, il fallait se tirer de là! Quand il serait à terre, il réglerait ses affaires domestiques; mais, pour le moment, l'essentiel était de rentrer au port avec tout son équipage. Le poids qu'il avait déjà sur la conscience était assez lourd : ce pauvre petit mousse qui avait disparu pendant le virage, et ces hommes de l'autre barque qui avaient été engloutis!...

Et le Recteur s'appliquait à bien gouverner la *Fleur-de-Mai*. Ce qui l'inquiétait, ce n'était pas la situation présente : la barque était solide et la bourrasque la prenait en poupe; mais il songeait avec terreur à cette entrée du port où se livrerait la lutte finale et où tant d'autres avaient succombé.

Au loin, dans le brouillard, le môle s'entrevoyait, semblable au flanc d'une baleine que le gros temps aurait poussée à la côte. « Ah! s'il réussissait à le doubler, ce môle! »

Et quand la barque, après s'être précipitée dans un gouffre, remontait à la cime d'une vague, le patron regardait avec anxiété cet entassement de roches contre lequel se ruait la

mer et où fourmillaient d'innombrables points noirs : la foule qui, le cœur serré, assistait à l'effroyable combat des hommes contre la tempête.

Dès les premiers grondements du tonnerre, ces gens étaient accourus, tel un troupeau effarouché, à la pointe du phare, comme si, dans cette lutte suprême pour entrer au port, leur présence pouvait rendre service aux parents et aux amis. Ils étaient accourus sous l'averse diluvienne, maltraités en avant par la rafale qui faisait tourbillonner les jupes, fouettait les poitrines et cornait atrocement dans les oreilles; les femmes, levant les bras en l'air, enveloppées de leur manteau; les hommes, se protégeant contre la pluie avec leur ciré et leurs grandes bottes, sautant de pierre en pierre, s'arrêtant vingt fois pour laisser passer une lame qui escaladait le môle et retombait dans l'avant-port.

Tout le quartier des Baraques était là, sur les blocs rouges, la poitrine palpitante et les regards anxieux; et les esprits étaient si fortement occupés par la lutte des hommes contre la mer que parfois on ne prenait plus garde à ces vagues qui balayaient l'enrochement et menaçaient d'enlever la foule.

A l'endroit le plus avancé, sur les blocs où bouillonnaient les remous les plus terribles, Dolores, pâle, échevelée, se cramponnait à la *siña* Tona, qui semblait sur le point de devenir folle. Son enfant, son Pascualet était là-bas, et aussi les autres! Et les deux femmes s'arrachaient les cheveux, lançant les plus atroces blasphèmes de la Poissonnerie; puis, tout à coup, elles cessaient de blasphémer, croisaient les mains et, d'un ton suppliant, parlaient de payer des messes, des cierges énormes, s'adressant à la Vierge du Rosaire ou au saint Christ du Grao, comme s'ils eussent été près d'elles.

La femme de Tonet, accroupie derrière un bloc, enveloppée dans son manteau, regardait la mer avec l'immobilité d'un sphinx, se laissant inonder par les éclaboussures des vagues qui la mouillaient des pieds à la tête. Au-dessus d'elle, sur le point le plus haut de l'enrochement, se dressait, superbe, dans une attitude menaçante, la masse colossale de maman Picores. Sa bouche ridée frémissait de colère; son poing contracté menaçait les vagues; et, en dépit d'un certain air grotesque, cette figure avait quelque chose de sublime.

— Gredine! — criait-elle d'une voix rauque, en montrant le poing à la mer. — Tu es traîtresse comme une femme!

La pluie tombait de plus en plus fort; le vent d'aval secouait comme des roseaux ceux qui s'écartaient des groupes; les vêtements mouillés se collaient sur les membres, ruisselaient, faisaient tousser les gens; mais on s'oubliait soi-même pour suivre des yeux les barques qui approchaient en désordre.

Comme on maudissait le Recteur! Ce *lanudo* était coupable de tout; c'était lui qui avait induit tant d'honnêtes gens à courir au devant du péril. « Dieu fasse que la mer le dévore! »

Et les femmes de sa famille baissaient la tête, consternées par l'indignation publique.

Quand une barque réussissait à franchir le chenal, les matelots, à peine descendus sur le quai, trempés des pieds à la tête, recevaient les embrassements de leurs familles, avec un air stupide, comme des ressuscités qui s'étonneraient de se revoir tout à coup en pleine vie.

A mesure que les bateaux rentraient, la foule diminuait à la pointe du phare. Pour le moment, il ne restait en vue que trois barques. Mais le chenal devenait de plus en plus impraticable. Ces barques finirent cependant par doubler l'extrémité du môle, et un soupir de satisfaction dilata les poitrines.

Quelques minutes après, commença de se dessiner sur l'horizon brumeux une barque seule, qui s'avançait très vite, quoiqu'elle naviguât presque à sec de voiles.

Les spectateurs, blottis entre les rocs, à plat ventre pour offrir moins de prise à ces lames voraces, se regardèrent avec un geste de tristesse.

— Celle-là payera pour les autres... La dernière n'entre pas!

Ils l'affirmaient en hommes qui ont l'expérience de ces luttes. Elle arrivait trop tard.

Leur vue prodigieuse d'hommes de mer examinait cette barque, qui semblait tour à tour voler sur l'eau, puis s'engloutir. Ils ne tardèrent pas à la reconnaître : c'était la *Fleur-de-Mai*.

Là-bas, cependant, le Recteur tremblait à la pensée de la lutte prochaine. Il n'apercevait plus aucune barque en mer; il se disait que sans doute plusieurs d'entre elles avaient déjà regagné le port, mais que d'autres avaient dû se perdre.

Dans son inquiétude, il éprouva le besoin de se réconforter ; et il adressa la parole à Batiste. « Lui, qui connaissait si bien le golfe, que pensait-il de la situation ? »

Le vieux parut se réveiller ; il hocha tristement la tête. Sur sa face de vieux bouc, il y avait une résignation sereine, qui l'embellissait. « Tout, répondit-il, serait fini dans une heure, hommes et barques. L'entrée du port était impraticable. Il le savait bien, lui qui, durant toute sa longue vie, n'avait jamais vu un vent d'est aussi furieux. »

Mais le Recteur se sentait un courage sans bornes. « Si l'on ne pouvait entrer dans le port, on reprendrait le large et on fuirait sous le vent. »

Batiste hocha encore la tête avec la même expression triste. « Cela, non plus, n'était pas possible. La bourrasque durerait deux jours au moins ; et, si la barque résistait à la mer, ce serait pour s'échouer à Cullera ou pour se briser au cap San Antonio. Mieux valait encore essayer d'entrer. Puisque, de toute façon, il fallait mourir, il était préférable de mourir là, en face de sa maison, dans le même lieu où avaient péri tant de leurs ancêtres, près du miraculeux christ du Grao. »

Et le père Batiste, se retournant dans ses liens, fouilla sous sa chemise pour y chercher un crucifix de bronze, oxydé par la sueur, qu'il baisa avec dévotion.

Ce que voyant, le Recteur haussa les épaules avec indifférence. Il était croyant, oui, et le curé du Cabañal pouvait en témoigner ; mais il savait aussi que, dans la circonstance présente, c'était lui, Pascualo, qui ferait le miracle, pourvu que la barque lui obéît et qu'à l'entrée du chenal il donnât à propos le coup de barre.

Déjà on sentait la proximité du môle : la mer était de plus en plus bouleversée ; tandis que les vagues assaillaient la poupe, le ressac attaquait la proue, avec des tourbillons épouvantables. Il fallait se battre contre deux tourmentes, celle de la bourrasque et celle du gigantesque écueil élevé par les hommes.

La *Fleur-de-Mai* craquait, malgré sa construction solide ; elle n'obéissait presque plus au gouvernail, lancée de lame en lame comme une balle, tour à tour poussée en avant et repoussée en arrière, presque submergée par les flots.

Les écoutilles étaient bien closes : et c'est pourquoi la barque, après que les montagnes d'eau avaient passé sur elle, réapparaissait et continuait à surnager vaillamment.

Le Recteur commençait à reconnaître que la situation était désespérée. Ils étaient prisonniers de la double tourmente ; il n'y avait plus moyen de regagner le large et de fuir sous la bourrasque : il fallait entrer au port ou périr à l'entrée du port.

On était assez près pour distinguer la foule qui pullulait sur le môle, et des cris d'angoisse arrivaient jusqu'à la barque.

« *Recristo !* Comme il était triste de mourir sous les yeux de ses amis, d'entendre presque leurs paroles et de ne pouvoir obtenir d'eux aucun secours... Chienne de mer ! Sale vent d'aval ! » Et le Recteur, exaspéré, insultait la mer ; et, dans son désespoir, il crachait sur elle, tandis que la barque se cabrait soudain, toute droite, puis retombait, la proue en bas, dans les remous écumeux. Cet interminable mouvement de bascule donnait le vertige ; tour à tour, le mât s'inclinait sur bâbord, jusqu'à plonger sa vergue dans l'eau ; puis il se rejetait sur tribord, et la moitié du pont disparaissait sous les vagues.

— Gare !

Déjà commençaient les assauts mortels. Et une vague livide, traîtresse, sans écume et sans bruit, s'abattit sur la poupe, recouvrant toute la barque, la balayant comme d'un furieux revers de main.

Le patron reçut le choc sur l'épaule et plia jusqu'à toucher presque ses pieds avec sa tête ; mais il ne lâcha pas la barre et demeura ferme sur ces planches où il semblait incrusté. Pendant quelques secondes, il eut la sensation d'être englouti, perçut un craquement énorme, comme si la barque se disloquait ; et, quand il revint sur l'eau, il entendit le bruit d'un objet qui, ballotté par les vagues, était lancé de droite et de gauche comme un projectile. C'était le baril de l'eau douce. Le paquet de mer avait rompu les amarres, et le baril roulait sur le pont avec une vitesse foudroyante, écrasant tout sur son passage. Il effleura Pascualet et lui ensanglanta la face ; puis, comme un formidable marteau, il alla tomber sur la base du mât, à l'endroit où étaient attachés Batiste et les deux matelots. Cela fut aussi rapide qu'affreux. Un cri retentit.

Le Recteur, malgré son courage, se cacha les yeux avec ses mains. Le baril était tombé en plein sur l'un des deux matelots, le plus jeune, et lui avait broyé la tête. Après quoi, le baril taché de sang avait sauté par-dessus le bordage, comme un criminel qui s'enfuit, et avait disparu dans l'écume.

La tête broyée n'était plus qu'une horrible bouillie sanglante, dont les remous de l'eau sur le pont détachaient des lambeaux. Le vieux pêcheur et l'autre homme, retenus par les amarres, étaient forcés de demeurer en contact avec ce cadavre, et, pendant les coups de roulis, ils sentaient le frottement de ce moignon épouvantable qui les arrosait de sang.

Le père Batiste criait avec désespoir :

— Seigneur ! fais que cela finisse !

Sa voix débile et cassée se perdait dans l'effroyable mugissement de la rafale et de la tempête. Il appelait le Recteur, le suppliait de quitter la barre, de ne pas continuer plus longtemps une lutte impossible. « Avait-on jamais soumis d'honnêtes gens à une semblable épreuve? La dernière heure était venue, et, plutôt que de prolonger de telles angoisses, mieux valait abandonner la barque à elle-même, pour qu'elle se précipitât contre les roches et se mît en pièces. »

Mais le Recteur ne l'écoutait pas. Le craquement perçu après le coup de mer le préoccupait, et, devinant le danger, il ne quittait pas des yeux le mât qui, en dépit de sa force, penchait d'une façon alarmante. Au sommet s'agitait toujours le bouquet du baptême, la poignée de feuillages et de fleurs artificielles que l'ouragan déchiquetait, comme en présage de mort.

Le Recteur n'entendait pas même Pascualet qui, le visage rendu méconnaissable par un masque de sang, criait d'une voix bêlante :

— Père ! père !

Hélas ! le père ne pouvait pas grand'chose : — éviter les coups les plus dangereux, mettre à tout moment la barque entre deux lames et empêcher qu'elle ne fût assaillie de côté. Mais doubler le môle était impossible.

Tout à coup, la pauvre *Fleur-de-Mai*, à moitié démolie, se trouva comme au fond d'un abîme, entre deux luisantes murailles d'eau sinistre, qui s'avançaient dans des directions

opposées et qui allaient se rencontrer, prenant la barque entre elles. Cette fois, le patron lui-même poussa une exclamation de frayeur.

La rencontre se fit aussitôt. La barque, enveloppée dans un tourbillon, eut un horrible craquement, pareil à un de ces tonnerres dont le bruit sec fouettait l'espace; et, quand elle revint pesamment à flot, elle était rasée comme un ponton : le mât s'était rompu au niveau du plancher, et l'arbre, la voile, les hommes amarrés avaient disparu.

Le Recteur crut entrevoir, parmi les écumes d'une lame qui s'éloignait, le cadavre mutilé du jeune matelot, et, flottant, près de ce cadavre, la tête du père Batiste qui regardait en l'air avec une expression d'épouvante.

Du môle, tout le monde avait vu le mât se briser : un cri d'horreur s'éleva, proféré par des centaines de bouches, lorsque la *Fleur-de-Mai* reparut, désemparée, le pont rasé, à la merci des vagues. Maintenant, ils étaient perdus sans ressource. La mère et la femme du Recteur criaient comme des folles, voulaient se jeter à la mer, aller tout au moins jusqu'aux blocs les plus avancés, qui se dressaient au milieu de l'écume comme des têtes de géants sous-marins.

La commisération populaire, l'attendrissement que le malheur éveille chez les foules, entouraient maintenant ces deux affolées. Personne ne maudissait plus le Recteur, tout le monde oubliait sa témérité contagieuse, et on s'efforçait de réconforter ces pauvres femmes par de vaines espérances. Quelques pêcheurs s'étaient placés entre elles et la mer pour leur cacher le spectacle de la lutte suprême, dont l'issue n'était que trop facile à deviner.

Cette terrible situation se prolongea pendant une heure. La barque n'obéissait plus au gouvernail. La mer la promenait dans une course folle le long de l'enrochement. Par hasard, elle ne heurta aucun des blocs ; une lame la souleva, et elle passa comme une flèche devant la pointe du môle. Au passage, Pascualo put considérer une seconde ces pierres énormes sur lesquelles il y avait tant de figures amies. Quelle angoisse ! Être là, sous leurs yeux, entendre leurs voix, et mourir !

Quelques instants après, la barque était loin. Elle allait

tout droit sur Nazaret, pour y périr dans le sable où tant d'autres barques étaient déjà ensevelies.

Tonet, qui semblait abasourdi par les coups de mer, s'était ranimé en passant devant le môle. Une vision de vie avait illuminé son morne désespoir. Non, il ne voulait pas mourir! Il se défendrait contre la mer et contre la tempête aussi longtemps qu'il pourrait. Entre la certitude de se noyer sur le sable d'ici à une demi-heure et la possibilité de se déchirer sur le môle dans une suprême tentative de salut, il n'hésitait pas. Et, au surplus, il était le plus fort nageur du Cabañal.

A quatre pattes, au risque d'être emporté par les vagues, il rampa jusqu'à une écoutille défoncée par les coups de mer et il descendit dans la cale.

Le Recteur le regardait avec mépris. « Il ne se repentait plus de ce qu'il avait fait. Dieu était bon et lui évitait un crime. Tout à l'heure, il périrait avec le traître; et, quant à celle qui était là-bas, eh bien, qu'elle vécût! Y avait-il pour elle un pire châtiment que de rester au monde?... Maintenant, il connaissait le mensonge de la vie. L'unique vérité était la mort, qui vient à point et qui ne trompe pas. »

Tandis que ces idées traversaient rapidement et confusément son esprit, comme si la proximité de la mort eût exalté son intelligence, il vit reparaître Tonet sur le pont et poussa une exclamation de surprise : son frère tenait à la main la ceinture de sauvetage, présent de la *siña* Tona, que l'on avait oubliée dans la cale.

Pascualo, d'une voix rude et avec un regard foudroyant, lui demanda ce qu'il voulait faire.

Tonet ne se déconcerta nullement. « Ce qu'il voulait faire? Il voulait se sauver à la nage : le moment était venu du sauve-qui-peut! Il ne voulait pas mourir sur ce bateau comme un rat; il aimait mieux courir le risque d'être broyé contre les roches. »

Le Recteur poussa un horrible jurement. « Non! son frère ne sortirait pas de la barque, n'essayerait pas de se sauver. Ils mourraient ensemble, et Tonet lui payerait ainsi tout le mal qu'il lui avait fait. »

Le danger suprême fit réapparaître chez Tonet le fier-à-bras du port, l'homme perdu qui ne respecte rien; et, avec un

sourire féroce, il regarda Pascualo. Dans l'attitude de ces deux hommes, il y avait quelque chose de plus affreux que la tempête.

— Père! père! — cria de nouveau Pascualet, d'une voix faible, en s'agitant dans ses liens.

Alors le Recteur se souvint que l'enfant était là ; et, farouche, silencieux, il lâcha la barre. Il tenait à la main son couteau de matelot, et, d'un seul coup, il trancha les liens de l'enfant.

— La ceinture! donne! — cria-t-il d'une voix impérieuse à son frère.

Mais Tonet, au lieu de répondre, essayait de passer les bras dans l'armature de liège.

« La canaille! » Pascualo éprouvait un besoin de parler, de tout dire, fût-ce en quelques mots interrompus. « Tonet le croyait-il aveugle? Le Recteur savait tout. C'était lui qui, la nuit précédente, avait donné la chasse au fuyard dans les rues du Cabañal. S'il ne tuait pas le criminel, c'était parce qu'ils allaient périr ensemble. Mais ce petit, lui, n'était pas coupable et ne devait pas mourir. Vite, la ceinture! Elle serait pour l'enfant, pour le fruit de la trahison et de l'infamie. Tout scélérat qu'il fût, Tonet devait se souvenir que cet enfant était son fils. »

— Obéis, ou je te tue comme un chien!

Tonet avait toujours son sourire féroce et cynique; et il continuait à faire effort pour revêtir la ceinture de sauvetage.

Il n'en eut pas le temps. Son frère se précipita sur lui : un corps-à-corps de quelques secondes s'engagea sur le pont défoncé, mouvant, sans cesse envahi par l'eau. Tonet chut à la renverse, le flanc ouvert.

Pascualo, sans presque savoir ce qu'il faisait, empaqueta l'enfant dans la ceinture de sauvetage; et, comme si c'eût été un sac de lest, il le lança par-dessus bord, le regarda flotter un instant, le vit disparaître derrière la crête d'une lame.

Maintenant, il ne restait plus au Recteur qu'à mourir comme étaient morts ceux de sa famille.

Cependant la foule réunie à la pointe du môle voyait la *Fleur-de-Mai* danser comme une caisse sur les vagues, sans

direction, jouet de la tempête. On n'avait rien aperçu de la lutte qui s'était engagée à bord ; mais on avait vu le Recteur jeter un gros paquet, qui s'était mis à flotter et qui, poussé par les lames, se rapprochait de l'enrochement.

Quelques minutes plus tard, un dernier cri d'angoisse retentit sur le môle : la *Fleur-de-Mai*, attaquée de flanc par une vague énorme, chavira, montra sa quille, s'abîma.

Les femmes se signèrent, entourèrent Dolores et Tona, les retinrent pour les empêcher de se jeter à la mer.

Les pêcheurs se doutaient bien de ce qu'était cet objet qui flottait vers les roches : c'était probablement le petit. Bientôt, on put même le distinguer dans l'enveloppe de liège. Mais il allait se briser contre les roches. La mère et l'aïeule poussaient des hurlements de douleur, demandaient aide, sans savoir à qui. « N'y aurait-il pas là une âme charitable qui sauverait l'enfant ? »

Un gaillard de bonne volonté, amarré par la ceinture à une corde que tenaient ses camarades, s'élança au milieu des roches basses, parmi les écueils à demi submergés et, par un prodige de force et d'adresse, il réussit à se tenir debout au milieu des eaux bouillonnantes..

Plusieurs fois, le malheureux corps heurta les saillies des blocs, remporté ensuite par la vague, au milieu des exclamations de terreur. Enfin le sauveteur put le saisir au moment où il allait frapper de nouveau la gigantesque muraille.

Pauvre Pascualet ! Étendu sur le terre-plein fangeux du môle, la tête ensanglantée, les membres livides, froids et déchirés par les arêtes des pierres, il était dans cette volumineuse enveloppe comme une tortue dans sa carapace.

La grand'mère tentait de ranimer entre ses mains cette tête délicate dont les paupières s'étaient fermées pour toujours. Et Dolores, à genoux près du petit, s'égratignait le visage et arrachait ses beaux cheveux dénoués, promenant de côté et d'autre les regards farouches de ses yeux d'or.

Une lamentation de désespoir traversait l'espace, continue :

— Mon enfant ! mon enfant !

Les femmes sanglotaient. Rosario, l'épouse dédaignée et stérile, s'apitoyait devant cette folie de la maternité blessée, et, avec une sincère compassion, elle pardonnait à sa rivale.

Et, là-haut, dominant tous les autres, était maman Picores, droite, superbe comme la vengeance, indifférente à toutes les douleurs, avec ses jupes envolées qui fouettaient ses jambes comme un drapeau. Elle ne montrait plus le poing à la mer ; elle lui tournait le dos, en signe de mépris ; c'était du côté de la terre qu'elle envoyait ses menaces, là-bas, vers le Miguelete qui, dans le lointain, érigeait sa robuste carrure par-dessus la masse des toits.

Et le poing de la vieille sorcière obèse ne cessait pas de menacer la ville, tandis que sa bouche vomissait des injures. « Elles pouvaient venir, toutes les bourgeoises hargneuses qui marchandaient à la Poissonnerie !... Le poisson leur paraissait trop cher ? Ah ! c'était un *douro* la livre qu'il aurait dû coûter !... »

V. BLASCO IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. Hérelle.)

W. B. YEATS

ET

LA RENAISSANCE POÉTIQUE

EN IRLANDE

« C'est un trait singulier de la vie celtique, dit M. Magnus Maclean[1], que les grandes résurrections littéraires y soient simultanées, et communes à tous les groupes épars, si séparés qu'ils soient par la langue et l'habitation. » M. Maclean rappelle les réveils intellectuels du VIe siècle, du XIIe et du XVIIIe. Depuis cinquante ans, nous assistons à un renouveau du même genre. La science s'en est mêlée : les érudits du continent, Bopp, Zeuss, Ebel, ont fondé la philologie celtique. En même temps, le génie impérissable de la race s'exprime en des idiomes modernes, pour se faire entendre d'un public plus nombreux : « Les littérateurs des Highlands, des Galles et d'Irlande ont mis au service de la littérature anglaise leur richesse de songe, de sentiment poétique et d'imagination ainsi que leur don merveilleux du récit. » C'est ce qui s'est passé chez nous avec MM. Le Braz, Le Goffic et les écrivains bretons. Sur les bords mélancoliques des mers brumeuses, une fois encore, tous les oiseaux de la forêt magique se sont en même temps mis à chanter.

1. *The Literature of the Celts, its history and romance, by Magnus Maclean* (Blackie and Son, 1902).

I

Il n'est pas étonnant que les voix qui nous viennent d'Irlande soient parmi les plus pénétrantes et les plus mélodieuses[1]. L'Irlande est la poésie même. L'« Émeraude du Couchant », ce nom seul suffit à évoquer une multitude de rêves. Mais jusqu'à présent, comme les auteurs des récentes anthologies, MM. Yeats, Stopford Brooke, Rolleston, nous le disent eux-mêmes, si elle avait beaucoup chanté, elle n'avait encore pu s'élever au grand art. Le XVIIIe siècle avait vu beaucoup de ménestrels errants dont la langue était l'idiome celtique des ancêtres. Un hôtelier de Limerick avait inscrit au-dessus de sa porte, en vers gaëliques, un souhait de bienvenue à tous les poètes passants, que leurs poches fussent ou non garnies; il les accueillit tant que sa bourse fut pleine : elle ne le fut pas longtemps. Il finit par aller soigner la volaille d'une vieille femme, et mourut en loques, mais le cœur joyeux. — Il y avait en ces bohèmes inspirés l'étoffe de vrais poètes. Mais, selon M. Yeats, il leur manquait le sérieux, « le Lys de la Haute Vérité... la Rose de la Beauté lointaine ». Ils ont été « chose futile comme l'écume qui s'envole sur la plage ».

Quant aux beaux esprits de langue anglaise, ils sont tout à fait anglais. Goldsmith est britannisé, et Thomas Moore lui-même, en dépit de ses mélodies irlandaises. Elles sont d'ailleurs démodées, « artificielles et mécaniques, lorsqu'elles sont séparées de la musique qui leur donnait des ailes ». On ne saurait contredire à ce jugement de M. Yeats. D'autre part, les poètes patriotes eurent d'excellentes intentions. Ils éveillèrent en Irlande le sens de la nationalité. Mais ils furent trop

1. Indépendamment des œuvres de M. Yeats et d'autres travaux qu'il est inutile de mentionner ici, on a consulté, pour le présent article, l'anthologie de M. Yeats (édition revisée en 1900); celle de MM. Stopford Brooke et Rolleston (1900); les publications collectives suivantes : *Literary ideals in Ireland, by John Eglinton, Yeats, A.-E.* (W. Larminie, 1899). — *Beltaine, an occasional publication* (1st may 1899). — *Shamain, edited for the Irish literary theatre, by W. B. Yeats* (1901). — *Ideals in Ireland, edited by lady Gregory* (1901).

gouvernés par la vie et l'action. Ce fut le cas de Thomas David et de son groupe. Profondément Irlandais de sentiments, ils restèrent, pour l'expression, tributaires de Walter Scott et de Campbell.

La rénovation devait venir d'ailleurs. Callanan rendit un grand service à la littérature irlandaise avec ses traductions du gaëlique. Il montra la vraie voie. On se pencha sur le passé. Mangan s'en inspira. Mangan est une sorte de Robert Burns irlandais, moins grand que l'autre. A la fois génial et incomplet, insincère et poignant, abîmé dans l'alcool, dans l'opium, dans la misère, mort sur un grabat dans un hôpital de Dublin, il a laissé quelques-uns des vers les plus beaux et les plus douloureux qui aient jamais tiré des larmes aux hommes. Il a gémi sur lui-même avec l'accent de François Villon. Et, surtout, sa *Dark Rosaleen* est restée populaire. La « brune Rosaleen », c'est l'Irlande. De sa triste et pauvre patrie, le poète s'approche doucement, lui prend la main, pour ainsi dire, et lui parle d'une voix infiniment tendre et caressante. Rien n'est plus émouvant.

Ce sont bien aussi des Celtes qu'Allingham et Ferguson. L'un avec plus d'art, l'autre avec plus de puissance, s'inspirèrent des vieilles traditions nationales. Allingham est le poète de Ballyshannon, l'interprète des « paysans mélancoliques de l'Occident ». Ferguson, dont l'œuvre constitue un bel ensemble épique, fut d'abord méconnu; il est maintenant salué comme un précurseur par les jeunes écrivains de l'Irlande contemporaine.

Mais l'effort décisif n'avait pas été donné. La poésie trouvait un obstacle, non seulement dans l'inconsistance, mais aussi dans l'humeur sociable des Irlandais. « Mieux vaut se quereller qu'être seul », dit un de leurs proverbes. Écoutons M. Yeats :

En général, l'Irlandais de notre temps a un amour si profond pour ces arts dont se construit une brillante personnalité, composition rapide, parole prompte, éloquence qui remue les foules, qu'il n'a pas de pensée pour les arts où la personnalité se consume dans la solitude. Il aime les arts périssables qui lui ont fourni un leurre pour prendre les cœurs des hommes, et répugne aux arts immortels, qui ne pourraient que le séparer de ses compagnons.

Les hautes classes, les classes instruites ont été formées par les universités britanniques et par le *Trinity College* de Dublin. Mais le vieil esprit persiste : il lutte ; il se dégage de l'incohérence et de la trivialité. Lentement, il construit une littérature de langue anglaise qui va se distinguant de plus en plus de toute autre. Jusqu'ici, l'Irlande a hésité entre deux partis à prendre : ou faire à l'Angleterre une opposition irréductible, ou tâcher de se conformer aux mœurs, aux sentiments, aux idées anglaises pour se faire une place dans la civilisation du Royaume-Uni. Tous deux sont à répudier, le premier aussi bien que le second : en effet, contredire quelqu'un, c'est tenir compte de sa pensée, c'est encore, dans une certaine mesure, en être le vassal. Résolument, l'Irlande fermera les yeux et les oreilles à tout ce qui vient de sa puissante voisine. Elle se contemplera elle-même en sa forme idéale, telle qu'elle a ravi les imaginations des anciens jours. Sur cette Irlande de songe, je ne puis me tenir de citer une bien belle page de l'écrivain qui signe A. E.[1].

Cette Irlande intérieure que percevait l'œil des visionnaires était le Tirna-Noge, le pays de la jeunesse immortelle, car on ne la peuplait que d'êtres jeunes et beaux. C'était la terre du Cœur Vivant, un nom tendre qui montrait qu'elle était devenue plus chère que le cœur de la femme, et surpassait tout autre espoir, comme le songe suprême de l'esprit, le sein où il voulait se reposer lorsqu'il aurait quitté le monde, asile évanoui. Et sûrement, c'est un étrange et beau pays que cette Irlande, d'une mystique beauté, qui ferme les yeux du corps comme dans le sommeil et ouvre les yeux de l'esprit comme dans les rêves ; et jamais poète ne s'est étendu sur les flancs de nos collines sans que de douces et majestueuses apparitions, au cœur brillant comme le soleil, aient marché dans ses songes, sur des pelouses rayonnantes, en un monde enchanté qui leur appartenait ; et ce monde est devenu vivant dans toute ruine, dans tout bois, dans toute montagne hantés : ainsi qu'y pouvons-nous reconnaître, sinon l'ombre des pensées de Dieu ?

En même temps, la langue celtique, si négligée, confinée en quelques recoins de l'Ouest où elle dépérit, est cultivée de nouveau. Les poèmes gaëliques du docteur Hyde volent sur

1. Pseudonyme de M. George W. Russell.

les lèvres des paysans dans la région de Galway, en Connemara, en Donegal. Et M. George Moore s'écrie :

Je n'ai pas de postérité, et je suis trop vieux pour apprendre cette langue. Mais immédiatement je vais prendre mes dispositions pour que les enfants de mon frère apprennent l'irlandais. J'ai écrit à ma belle-sœur que j'allais entreprendre sans retard cette partie essentielle de l'éducation de ses enfants. Ils auront une bonne qui vient tout droit d'Arran, car il ne sert de rien à un homme de connaître toutes les langues du monde s'il ignore la sienne.

Voilà de l'enthousiasme !... M. Yeats lui-même apprend le gaëlique. Ce n'est point, espérons-le, pour écrire en cet idiome. Les nombreux lettrés qui entendent l'anglais, mais ignorent le celte, en seraient désolés, comme si M. Maeterlinck usait du flamand pour exposer sa profonde sagesse. Mais c'est pour pénétrer plus intimement l'âme de la race.

Donc, comme le déclarent dans la préface de leur anthologie MM. Brooke et Rolleston, la poésie irlandaise existe désormais. Elle est devenue œuvre d'art. Elle a répudié le vice national de la prolixité, *the devil's flow of words*[1]. Elle n'est plus un « travail d'amateurs ». Elle demande ses inspirations au sol natal : M. Yeats constate que les poètes irlandais ne peuvent parler que de leur pays. Elle ne s'occupe plus de la politique présente ; mais elle évoque la mémoire des morts, reprend les mythes et les sagas d'autrefois, et reste fidèle à son génie propre.

Surtout elle est religieuse, mais non à la façon de la poésie anglaise :

La poésie religieuse, en Angleterre, est « confortable et paisible ». Elle joue de sa flûte agréable, délicate ou solennelle, dans la quiétude des presbytères et des palais épiscopaux, dans la quiétude des jardins universitaires[2].

La poésie anglaise est écartée de l'art « par le formalisme doctrinaire et ecclésiastique, par un scepticisme dilué à l'endroit du surnaturel, par une défiance et une réprobation à l'égard de l'enthousiasme ». C'est l'esprit d'Oxford et de

1. M. Moran, dans les *Ideals in Ireland*.

2. *Anthol.* Brooke et Rolleston.

Cambridge, maladroitement copié par *Trinity College*. Le seul vrai poète religieux de l'Angleterre est Christina Rossetti.

Au contraire, l'imagination des poètes irlandais est tout embrasée par les flammes de l'amour divin, empourprée par le sang des martyrs. Ceux mêmes qui ne seraient plus catholiques par le dogme, le sont restés par l'imagination. Et tous inclinent vers « un vue du monde plus spirituelle que celle qui maintenant prévaut dans la littérature... ».

Il existe une classe de poètes irlandais qui ont mis dans leurs œuvres, non seulement le mysticisme qui gît si profondément au cœur de l'Église catholique, mais encore un levain vivant de néo-platonisme, avec une addition de génie celtique moderne qui leur appartient en original. Le résultat de ce mélange est un type de poésie curieux, difficile, symbolique, très intéressant, fécond en motifs de beauté sereine, mais quelque peu austère [1].

Dans le nouveau groupe, M. Yeats signale particulièrement Mrs. Hinkson, qui « a une dévote tendresse comme celle de saint François pour les êtres simples et instinctifs, vieux jardiniers, vieux pêcheurs, oiseaux parmi les feuilles, oiseaux balancés sur les vagues » ; miss Hoper, évocatrice de la mythologie ancienne; MM. H. E... et Lionel Johnson, chevaliers de la vie mystique et fervents de l'au-delà. Mais surtout, disent MM. Brooke et Rolleston, « les trois tendances de la poésie irlandaise, chacune avec son esprit celtique bien marqué, vers la religion, vers le mysticisme et vers un mélange des deux, se sont unies dans les poèmes de M. Yeats ».

Il y a ajouté une représentation spiritualisée des vieilles histoires celtiques, et il a aussi produit quelques œuvres directes, simples et humaines, sur la vie présente. Aussi sa poésie a-t-elle plus d'envergure que celle de ses confrères. En outre, il a pénétré ces divers ouvrages d'une spiritualité imaginative qui a transporté leurs sujets, encore qu'ils appartiennent à notre monde, dans ce monde invisible dont il n'est que l'ombre.

Plus loin, dans une notice spéciale qu'il consacre à M. Yeats, M. Rolleston déclare qu'il le considère comme le prince des écrivains vivants qui s'expriment en langue an-

1. Brooke et Rolleston.

glaise. J'ai souvent lu le même jugement en des revues londoniennes. Il serait donc fâcheux que M. Yeats demeurât plus longtemps ignoré du public français.

II

M. Yeats s'est d'abord profondément imprégné du folk-lore irlandais. Il a publié des recueils de contes composés par divers auteurs. Il a édité un choix des récits où l'humoriste Carleton fait vivre avec tant de verve les mœurs de son pays[1]. Enfin il a interrogé les paysans de l'Ouest, ceux dont les montagnes sont les dernières terres d'Europe auxquelles le soleil couchant adresse son adieu. Il a causé, sur les routes du Connaught, au bord des champs maigres, auprès des fermes ruinées par l'éviction, avec des vieillards qui gardent encore, dans leur âme obscure, le souvenir des traditions primitives. Il a pénétré dans les pauvres chaumières où se meurent les dernières légendes. Il a écouté ces rêveurs et ces croyants chez qui l'illusion et la réalité se mêlent indistinctement dans une sorte de crépuscule, — *the celtic twilight*[2].

On sait que si l'Irlandais est chimérique, il n'en est pas moins un fort joyeux compère. Il n'a rien de la concentration mélancolique du Gallois ou de l'Armoricain. Comme nos Provençaux, il manie supérieurement la « galéjade ». Dans les histoires de Carleton, on trouve une constante hilarité, une gaieté bruyante, communicative. Chez M. Yeats, poète délicat et subtil, cet aspect du génie national est rarement représenté; il s'y manifeste cependant. Ses *Irish Tales* nous offrent souvent des êtres surnaturels, même des revenants, dont l'humeur est joviale et qui effraient les vivants par des mystifications de haut goût. M. Yeats lui-même nous conte l'histoire d'un incrédule qui fut chassé de sa maison par ses propres bottes, qu'avait chaussées un esprit. Un autre jour, il rencontra un vieil homme dans un bois enchanté. Ce vieil homme entendait les animaux causer entre eux. Un

1. *Irish Tales*. — *Irish Fairy Stories*. — *Stories from Carleton*.

2. C'est le titre qu'il a donné à l'un de ses volumes.

hérisson « grognait comme un chrétien ». Les chats avaient un jargon spécial, « sans doute une espèce de vieil irlandais ».

Dans un chapitre de son *Celtic Twilight*, il nous met devant les yeux une bien originale figure, celle de Michaël Moran, le dernier *gleeman*, qui naquit vers 1794 et fut à Dublin reconnu recteur de tous les marchands de ballades du quartier des *Liberties*. C'était un singulier personnage :

En dépit de sa cécité, il n'éprouva aucune difficulté à trouver femme; il fut plutôt à même de choisir, car Moran présentait justement cet ambigu de vaurien et d'homme de génie. si cher au cœur de la femme, laquelle, peut-être parce qu'elle est elle-même un être tout de convention, adore l'inattendu, le difforme, tout ce qui dépayse.

Voilà qui rejoindrait assez bien la psychologie de *l'Homme qui rit*.

Le ménestrel eut une curieuse agonie. Le récit de ses funérailles est impayable; et je m'avoue incapable de rendre la belle allure du texte anglais.

En avril 1846, on avertit le prêtre que Michaël Moran se mourait. Il le trouva au numéro 5 de Patrick Street, sur un lit de paille, dans une chambre pleine de chanteurs de ballades, tout loqueteux, venus pour égayer ses derniers moments. Après sa mort, les chanteurs de ballades, avec force violons et autres instruments, revinrent et le régalèrent d'une belle veillée : chacun ajouta au divertissement ce qu'il savait en fait de contes, de vieux refrains, de rimes drôles. Il avait eu son jour, dit ses prières, fait sa confession : pourquoi ne pas lui donner un jovial congé ? L'enterrement eut lieu le lendemain. Une bonne partie de ses admirateurs et amis prit place dans le corbillard avec le cercueil, car le jour était pluvieux et vilain. Ils n'étaient pas loin quand l'un d'eux s'écria : « Il fait cruellement froid, n'est-ce pas ? — Pardieu, répondit un autre, nous serons aussi raides que le défunt quand nous arriverons aux sépultures. — Il aurait bien dû tenir encore un mois, dit un troisième, pour que le temps devînt convenable ». Là-dessus, un nommé Carroll sortit une demi-pinte de *whisky*, et ils burent tous à l'âme du défunt. Malheureusement, le corbillard était trop chargé. Et ils n'avaient pas encore atteint le cimetière que le ressort de la voiture cassa ainsi que la bouteille.

C'est précisément à propos de Michaël Moran que M. Yeats accuse ces aèdes populaires d'avoir ignoré « le Lys de la Haute

Vérité..., la Rose de la Beauté lointaine ». Il ne s'arrêtera donc pas longtemps à la plèbe de Dublin, divertissante et grotesque. Il ira chercher, plus loin vers le couchant, une humanité plus noble. Il dirigera ses pas vers les villages où tout le monde, même le *constable*, a encore foi aux fées.

Ce sont d'humbles croyances qu'il recueille. Les fantômes d'Irlande ressemblent à tous ceux qui hantent les hameaux isolés de la vieille Europe. Avec les âmes des morts, les fées surtout, les *sidhe*, habitent les esprits populaires. Mais ce qui est caractéristique, c'est l'extraordinaire intimité où les Irlandais vivent avec les êtres surnaturels. Au rude pays de John Knox et des presbytériens, on est dur pour eux; on les redoute, et on les calomnie : les *water-goblins*, les *water-kelpies*[1], sont malfaisants et cruels. « Vous avez fait des ténèbres vos ennemies, dit M. Yeats aux Écossais; mais nous, nous échangeons des politesses avec le monde qui est au delà. » Il est des apparitions qui deviennent des habitudes. Entre hommes et fées, on se rend mutuellement service : on en use avec les habitants de l'invisible comme les bons fermiers du Devonshire avec leur *Pixies*. Pour ces Irlandais, la parole d'Auguste Comte, que l'humanité est faite de plus de morts que de vivants, serait vraie à la lettre. « En Irlande, ce monde-ci et celui où nous allons après la mort ne sont guère séparés. »

Les êtres surnaturels prennent les formes les plus familières. Ainsi le démon, pour tenter une jeune fille, se transmue d'abord en un numéro de l'*Irish Times*, puis, ce qui semble avoir plus d'efficacité, en un jeune homme. Un soir, des paysans furent poursuivis par un pourceau-fée (*pigfairie*). On se rappelle que c'est une des figures revêtues par Orton, le messager fantastique du sire de Corraze, dans la légende racontée par Froissart.

Le monde surnaturel est si près du nôtre que souvent, dans la colère, un Irlandais s'écrie : « Je vous hanterai après ma mort! » Une vieille femme avait une petite personne, *wee woman*, mêlée à sa vie aussi intimement que si elle avait été sa parente. M. Yeats raconte, dans une page saisissante,

1. Génies et monstres des eaux.

comment les visiteurs d'une ville ruinée, quelque Cashel ou Clonmacnois, furent hantés dans leur logis par les esprits de la cité disparue. Un vieil homme du pays de Galway eut comme Dante la vision de l'enfer et du purgatoire. Un autre, de Kiltartan, raconte qu'il a connu un poète qui était véritablement, comme dit Victor Hugo, « l'interlocuteur des arbres et du vent » :

Une fois, il se tenait sous un buisson, et il lui parlait, et le buisson répondait en irlandais... On dit qu'il mourut seul, et une certaine Maurteen Gillane raconta au docteur Hyde que durant toute la nuit une lumière fut aperçue qui ondoyait entre le ciel et le toit de la maison où il gisait, et que « c'étaient les anges qui étaient avec lui », et, toute la nuit, il y eut une grande lumière dans la cabane, et « c'étaient les anges qui le veillaient. Ils lui faisaient cet honneur, parce qu'il était un si bon poète et qu'il chantait des chants si religieux ».

Ceci rappelle les grandes lumières qui vêtirent l'île sainte d'Iona pendant l'agonie de saint Columban, et les escadrons d'anges qui rayonnaient autour de lui. Aussi bien la race ne change pas. Les messagers célestes qui accompagnaient le saint dont Adamnan a conté les merveilles, les démons impurs qui obsédaient Macbeth surgissent encore autour des Celtes contemporains.

On pense bien que les *sidhe* (le peuple féerique) tiennent la plus grande place dans les imaginations. Ceux qu'a touchés la reine des fées ou son fou demeurent incurables pour le reste de leur vie. Il ne faut pas trop aimer, pas trop admirer les siens, car alors les *sidhe* les enlèvent, les entraînent en leurs pays chimériques, d'où jamais ils ne reviennent. Un père peut ainsi leur livrer ses enfants; un époux, sa femme. Dans leur royaume, ceux qui furent enviés à la terre jouissent d'une éternelle insouciance, d'une jeunesse éternelle; ils prennent part sans fin aux danses et aux jeux des « infatigables », — *the untiring ones*. — Une femme qui avait épousé le prince de *Fairy-land* eut sept époux qui durèrent chacun sept cents ans. Un prêtre conjura le sort, à la fin, et elle mourut. Pareils aux *sidhe*, leurs hôtes « sont condamnés à se dissiper au Jugement Dernier comme une vapeur brillante, car l'âme ne peut vivre sans chagrin ». Idée profonde, et qui montre com-

bien ces songeurs primitifs ont conçu la nécessité de la douleur dans le monde. Ceux-là seuls méritent l'éternité qui ont souffert.

Mais, encore plus intéressants que ces frêles superstitions, vestiges des mythes grandioses, germes des poèmes sublimes, sont les fermiers, les pâtres, les pêcheurs, les mendiants qui en vivent. « Je suis assuré, dit M. Yeats, que l'eau, l'eau des mers et des lacs et du brouillard et de la pluie, a presque fait l'Irlandais à son image. » Ainsi les êtres du mystère viennent se mirer dans les yeux profonds, limpides et changeants des Celtes, comme les nuages dans les fontaines cristallines.

Ces hommes de l'Occident portent dans leurs jugements sur la vie une noblesse singulière ; on n'y est point choqué par des étroitesses de rustres ou de bourgeois. Une pauvre servante, séparée de son prêtre, séparée de sa confrérie, s'est pendue dans son désespoir ; le curé l'absout, la déclare élue : « Peu importe ce que vous faites, si c'est pour l'amour de Dieu. » Le poète lui-même, et ceci est bien d'un Celte, a vécu dans un village du comté de Galway pour la raison qui suit :

J'ai été là cet été, et j'y serai encore avant que vienne l'automne, parce que Mary Haynes, une belle femme dont le nom émerveille encore ceux qui se chauffent aux feux de tourbe, est morte ici-même il y a soixante ans : car notre pied aime à s'attarder où la beauté a vécu sa destinée d'affliction pour nous faire comprendre qu'elle n'est pas de ce monde.

Le poète est amoureux de cette ombre lointaine, comme tous les gens du pays. Les vieillards qui se rappellent Mary Haynes sont les frères de ceux qui, sur la muraille de Troie, enveloppaient Hélène d'un harmonieux murmure, pareil à la musique des cigales. Ils la jugent avec indulgence, malgré ses fautes : « Elle a vu trop de ce bas monde. » Ils pensent qu'elle a été trop admirée, et que ceux-là ne vivent pas longtemps qui ont été le sujet d'une chanson.

Une vieille femme, toute ridée, m'a dit : « J'ai vu souvent Mary Haynes ; elle était belle, vraiment. Elle avait deux grappes de boucles de chaque côté des joues, et ces boucles étaient d'une couleur d'argent. » Cette vieille femme n'entendait pas autre chose qu'une belle couleur brillante par cette couleur d'argent.

Ainsi les anciens donnaient à la mer les teintes profondes et riches du vin (οἴνοπα πόντον), le luisant du marbre (*marmor*); aux narcisses, aux lis, l'éclat de la pourpre. La nuance précise leur importe peu; par une épithète de splendeur, ils témoignent de leur éblouissement.

Parmi les rêveurs que M. Yeats a rencontrés sur son chemin, en voici deux qui sont bien caractérisques; — je laisse parler le poète :

Un jeune homme vint me voir chez moi, l'autre soir, et se mit à me parler de la création de la terre, du ciel et de bien d'autres choses. Je l'interrogeai sur sa vie et sur ses occupations. Il avait écrit beaucoup de poèmes et colorié beaucoup de dessins mystiques depuis notre dernière entrevue; mais depuis quelque temps il n'écrivait plus ni ne peignait, car tout son cœur était occupé à rendre son âme forte, vigoureuse et calme, et la vie de l'artiste, toute d'émotions, était mauvaise pour lui, pensait-il. Il récitait ses poèmes volontiers, cependant. Il les avait tous en sa mémoire. A vrai dire, quelques-uns n'avaient jamais été écrits. Ces poèmes, avec leur musique sauvage comme le vent qui souffle dans les roseaux, me paraissaient la voix la plus profonde de la tristesse celtique, et de ce désir celtique pour des choses infinies que le monde n'a jamais vues. Soudain il me sembla qu'il regardait autour de lui avec quelque intensité. « Voyez-vous quelque chose, X... ? lui dis-je. — Une femme brillante, voilée, couverte de ses longs cheveux, se tient près de la porte d'entrée, répondit-il, ou des paroles à peu près telles. — Est-ce l'influence de quelque personne vivante qui pense à nous, et dont les pensées nous apparaissent sous cette forme symbolique? dis-je; car je connais bien les façons des visionnaires, et leur manière de parler. — Non, répondit-il, car si c'étaient les pensées d'une personne qui est en vie, je sentirais l'influence vivante en mon corps vivant, et mon cœur battrait, et le souffle me manquerait. C'est un esprit. C'est quelqu'un qui est mort ou qui n'a jamais vécu. »

Je m'informai de ce qu'il faisait, et je découvris qu'il était commis dans un grand magasin. Son plaisir, cependant, était d'errer sur les collines, en causant avec des paysans à demi fous et visionnaires, ou d'engager des personnes bizarres ou atteintes de remords à lui confier la garde de leurs soucis. Un autre soir, comme j'étais avec lui en son logis, plusieurs vinrent lui parler de leurs croyances et de leurs doutes, et les baigner pour ainsi dire dans la subtile lumière de son esprit. Quelquefois des visions lui venaient pendant qu'il s'entretenait avec eux, et le bruit court qu'il a dit à diverses gens des choses vraies sur leur passé et leurs amis lointains, et les a laissés

muets de crainte : maître étrange, en apparence presque un enfant, et si supérieur en subtilité aux plus vieux.

La poésie qu'il me récitait était pleine de sa nature et de ses visions. Quelquefois elle parlait d'autres vies qu'il croit lui-même avoir vécues en d'autres siècles, quelquefois de gens avec qui il s'était entretenu, les révélant à leurs propres âmes. Je lui dis que je désirais écrire un article sur lui et son œuvre; il me répondit que je le pouvais, mais sans le nommer, car il voulait être toujours méconnu, obscur, impersonnel. Le lendemain un paquet de ses poèmes arriva, accompagné d'un billet ainsi conçu : « Voici une copie des vers que vous m'avez dit aimer. Je ne pense pas que je puisse jamais plus peindre ou écrire. Je me prépare pour un cycle d'activité dans d'autres vies. Je veux rendre rigides mes racines et mes branches. Ce n'est pas encore mon tour d'éclater en feuilles et en fleurs. »

Les poèmes étaient tous des efforts pour capturer quelque haute, impalpable idée, dans un filet d'obscures images... Il avait fréquemment illustré ses vers avec des dessins où l'imperfection de l'anatomie ne cachait pas tout à fait une extrême beauté de sentiments... Il se plaisait par-dessus tout à de vifs effets de couleur : esprits qui ont sur la tête, pour chevelures, des plumes de paon; fantôme qui, d'un tourbillon de flammes s'élance vers une étoile; esprit qui passe avec un globe de cristal iridescent — symbole de l'âme — à demi clos dans sa main. Mais toujours sous cette largesse de couleur se trouve quelque tendre homélie adressée aux fragiles espérances de l'homme. Cette énergie spirituelle attire à lui tous ceux qui, comme lui-même, cherchent la lumière ou pleurent une joie disparue. Une de ces rencontres, en particulier, me revient à l'esprit. Il y a une année ou deux, il passait une grande partie de la nuit à marcher de long en large, sur la montagne, en causant avec un vieux paysan qui, muet pour la plupart des hommes, lui livrait ses soucis. Tous deux étaient malheureux; X... parce qu'il venait alors de décider que l'art et la poésie n'étaient pas pour lui, et le vieux paysan, parce que sa vie se retirait sans qu'il laissât rien derrière lui et sans qu'il lui demeurât une espérance. Mais comme c'étaient bien deux Celtes! comme ils étaient pleins de cette poursuite d'un je ne sais quoi qui ne sera jamais complètement exprimé par un mot ou un acte! Le paysan errait en son esprit avec une longue affliction. Un jour, il éclata : « Dieu possède les cieux, — Dieu possède les cieux, — mais il convoite le monde. » Une autre fois, il se lamenta sur ce que tous ses vieux voisins étaient partis, et que tous l'avaient oublié. On avait coutume, dans chaque cabane, d'approcher pour lui une chaise du feu; et maintenant on disait : « Quel est ce vieux bonhomme-là?... » « Le jugement est sur moi », répétait-il, et, une fois de plus, il continuait à parler de Dieu et du ciel. Plus d'une

fois aussi, il dit, en agitant son bras vers la montagne : « Je suis seul à savoir ce qui arriva dans l'épine il y a quarante ans. » Et, comme il parlait ainsi, les larmes, sur sa face, brillaient dans le clair de lune.

Ce vieil homme toujours se lève devant moi quand je pense à X... — Tous deux cherchent, l'un dans des phrases flottantes, l'autre dans des peintures symboliques et une subtile poésie allégorique, à exprimer quelque chose qui se trouve par delà les limites de l'expression ; et tous deux, si X... me pardonne, ont en eux la vaste et vague extravagance qui gît au fond du cœur celtique. Les paysans visionnaires d'aujourd'hui, les *landlords* duellistes d'autrefois et tout l'ouragan des légendes, — Cuchulain combattant la mer pendant deux jours jusqu'à ce que les vagues passent sur lui, jusqu'à ce qu'il meure, Caolte assaillant le palais des dieux, Oisin qui cherche vainement, pendant trois siècles, à assouvir son cœur insatiable avec tous les plaisirs du pays des fées, ces deux mystiques qui vont de long en large sur les montagnes en exprimant les songes intimes de leurs âmes, par des phrases non moins chargées de songe, et cet esprit qui les trouve si intéressants, — tout cela est une part de la grande fantasmagorie celtique, dont nul homme n'a découvert, dont aucun ange n'a révélé le sens.

C'est en effet un caractère de l'âme celtique que cette impatience du réel, ce manque de résignation à la destinée. Un Celte n'accepte pas l'inévitable : comme Llywarch-Hen, il se refuse à vieillir, à voir les filles rire sur son passage, lui qui jadis les entraînait dans les bois. Tout bonheur terrestre est incomplet. C'est ainsi que M. Yeats entendit un jour la grande tristesse de vivre chanter dans le violon d'un bohème.

Il disait, ce violon, que chez nous ceux qui sont beaux ne sont pas habiles ; que ceux qui sont habiles ne sont pas beaux; que nos meilleurs moments sont souillés par quelque vulgarité, ou par la piqûre d'épingle d'un triste souvenir.

M. Yeats déclare ailleurs :

C'est un des grands embarras de cette vie que nous ne puissions pas avoir d'émotions pures. Il y a toujours en notre ennemi quelque chose que nous aimons, et dans notre maîtresse quelque chose que nous haïssons.

Incapacité de bonheur, incapacité d'action, telle a toujours été la grande malédiction qui pèse sur le Celte, sur René qui toujours aime l'amour et jamais ne peut aimer, sur l'Irlande

qui a d'être une nation un sentiment intense jusqu'à la douleur, et ne peut pas se constituer en nation.

Alors, quel est le refuge? Le songe, l'éternel songe. « Tout existe, tout est vrai, et la terre n'est qu'un peu de poussière sous nos pieds. » La beauté doit être « une issue hors du filet où nous avons été pris à notre naissance », la mort doit être « le commencement de la sagesse, de la puissance et de la beauté ». Les simples d'esprit ont des lumières que nous n'avons point.

Le moi, qui est le fondement de notre connaissance, est brisé en morceaux par la folie, et il est oublié dans les soudaines émotions des femmes, et c'est pourquoi les fous peuvent entrevoir, et les femmes entrevoient, certainement, beaucoup de ce que la sainteté trouve à la fin de son pénible voyage.

Quel est, à l'endroit de ces mythes et de ces visions, l'état d'esprit du poète lui-même? — Il ne possède plus exactement la foi des humbles; il n'admet pas complètement les négations modernes. A demi croyant et à demi sceptique, il a un peu l'attitude de Socrate au début de *Phèdre*, un peu aussi l'attitude que nous soupçonnons avoir été celle de Virgile. Élève des philosophes grecs, le « Celte de Mantoue », comme l'appelle M. Le Braz, montre un sens profond des anciennes légendes latines. En les racontant, il semble y croire à demi. Tel M. Yeats pour les hôtes surnaturels de l'Irlande : son esprit habite une brume enchantée où se mêlent, indistincts, les vivants et les ombres.

III

Ce sont aussi des amants de la Chimère que les héros de la *Rose secrète*[1], un beau recueil de contes qui, cette fois, ont été enfantés par l'imagination de M. Yeats. Ce sont toujours ces mêmes âmes qui se débattent dans le corps où elles sont emprisonnées, et qui palpitent comme des oiseaux liés. Et comme leurs faiblesses sont bien celles de toute la race! Souvent

1. *The Secret Rose*.

intrépides, elles sont parfois prises de soudaines terreurs. Un barde, « suivant son humeur, tantôt fuyait avec une face pâle, devant un homme, et tantôt montrait un extrême courage, seul contre beaucoup ». Costello le fier perdit la belle Oona, qu'il aimait, et se perdit lui-même, pour ne pas savoir ce qu'il voulait.

Une inexprimable mélancolie, une fatigue du monde, une poignante et amère pitié des amants l'un pour l'autre, une vague colère contre les espérances et les craintes du commun, telle est l'exultation de l'amour.

Il semble bien qu'il y ait là un art étrange pour souffrir et faire souffrir, et plus de pente à la poésie qu'au bonheur. « Un très vieil homme, dont la face était presque aussi dépourvue de chair que le pied d'un oiseau », avait consumé sa vie à chercher le secret de l'impérissable Jouvence. Il attend une heure solennelle du printemps, au milieu des fleurs. C'est la mort qui vient. Son jeune valet le juge ainsi :

« Il a dépensé ses jours à chercher parmi les immortels ce qu'il aurait pu trouver dans ses propres actes et ses propres jours, s'il avait voulu. »

Nous avons devant les yeux le même horizon d'orage où nous vîmes jadis passer les amants qui ne servent que leur désir, Lancelot et Guenièvre, Tristan et Yseut, ou les rêveurs qui ne savent que leur rêve, comme Bedivere en quête du Saint-Graal.

C'est qu'une sagesse supérieure à la sagesse du monde les a dégoûtés du réel. Ils ont évidemment tous consulté le subtil Prince aux plumes de faucon, aux veines de qui s'est insinuée une goutte du sang gris des fées. Ceux qui l'avaient interrogé « vivaient différemment dans la suite, mais leur vie nouvelle était moins bonne que l'ancienne » :

Quelques-uns d'entre eux avaient longtemps servi une bonne cause, mais, lorsqu'ils l'eurent entendu les louer, eux et leurs labeurs, ils retournèrent en leurs pays pour trouver ce qu'ils avaient aimé moins aimable et leurs bras plus légers dans la bataille, car il leur avait enseigné quel mince cheveu sépare le vrai et le faux; d'autres encore, qui n'avaient pas servi de cause, mais qui avaient travaillé

en paix au bien de leur maison, lorsqu'il leur eut expliqué le sens de leur effort, trouvèrent leurs os plus mous et leur volonté moins prête pour le travail, car il leur avait montré des buts plus hauts.

Tous, après l'avoir entendu, sont désenchantés de leur commerce réciproque et suivent des voies solitaires.

Et cependant leur part est encore la meilleure. Un chevalier errant eut la révélation suivante :

Il vit une grande Rose de Feu, et une Voix sortit de la Rose et lui dit comment les hommes se détourneraient de la lumière de leur propre cœur, et se courberaient devant l'ordre extérieur et l'immobilité du dehors, et ajouta qu'alors la lumière cesserait, et que nul n'échapperait à la malédiction, excepté l'excellent simple d'esprit qui ne peut pas penser, et le passionné maudit qui ne le veut pas.

Tout le livre est dominé par l'étrange figure du poète Hanrahan le Roux. Il a été maître d'école en plein vent, suivant l'usage irlandais — *hedge-schoolmaster*. — Il est bientôt devenu impossible. Cet ivrogne visionnaire se met à errer, promenant partout son âme falote et changeante, à la fois peureuse et avide du mystère.

Jour par jour, comme il vaguait lentement et sans but, il s'enfonça plus profondément dans ce crépuscule celtique où le ciel et la terre se mêlent de telle sorte que chacun semble avoir pris pour soi-même quelque ombre de la beauté de l'autre. Ainsi son âme fut remplie d'un souhait pour il ne savait quoi, son corps possédé d'une soif de sensations inconnues. Il se baigna à minuit sous cette colline ronde où dort Balor au mauvais œil ; et, comme il nageait sur la mer unie, il se prit à rire et chanta vers le cortège des nuages, au-dessus de lui, jusqu'à ce qu'ils lui semblassent de vagues passions, déferlant autour de son cœur; et il désira sentir, comme eux, les flèches d'argent des étoiles le transpercer.

Ce Hanrahan était d'une galanterie merveilleuse. Dans cet heureux pays, où les poètes séduisent encore les femmes, il était la terreur des mères prudentes. Il enveloppait les jeunes filles de paroles harmonieuses, et leurs yeux limpides ne le quittaient pas tandis qu'il parlait. Un silence ému l'environnait quand il chantait l'Irlande parmi les mendiants. Irrité de vieillir, il maudit les vieillards, dont il allait être. Les colères légendaires de Llywarch-Hen le traversèrent. Vers le soir de

sa vie, près de la montagne de Gulben, il eut une étrange vision. Les ombres des amants d'autrefois défilèrent devant lui, pareilles à celles qui charment leurs blessures d'amour sous les myrtes de l'*Énéide*. Quand il mourut, dans une cabane isolée, des fuites de fantômes se déroulèrent au-dessus de lui.

Le dernier rêveur qui apparaisse dans le livre est un jeune artiste de Dublin, très préoccupé d'alchimie et d'occultisme. Il habite un logis dans un vieux quartier :

Les portraits, dont la valeur était plutôt historique qu'artistique, étaient partis, et la tapisserie, que revêtait la nuance bleue et bronze de la queue des paons, tombait sur les portes, excluait toute histoire et toute activité que ne touchaient pas la beauté et la paix. Je regardais mon Crivelli et contemplais la rose que tient la main de la Vierge, et la forme en était si délicate et si précise qu'elle semblait plus une pensée qu'une fleur ; ou encore je regardais l'aube grise et les faces ravies de mon Francesca : et alors je connaissais toute l'extase d'un chrétien, sous son asservissement à la règle et à la coutume. Je contemplais les antiques dieux et déesses d'airain pour l'achat desquels j'avais hypothéqué ma maison : alors j'éprouvais toute la joie que le païen trouve en la beauté diverse, mais sans sa terreur du destin qui ne dort jamais, ni la peine qu'il prend pour tant de sacrifices... J'avais réuni autour de moi tous les dieux, parce que je ne croyais en aucun, et j'essayais toutes sortes de plaisir parce que je ne me donnais moi-même à aucun, mais je me tenais à l'écart, individuel, indissoluble, un vrai miroir d'acier poli.

Il était impuissant à s'absorber, à trouver l'extase vraie où l'âme se perd.

Je réclamai à grands cris, comme tant de songeurs et d'écrivains l'ont fait dans notre âge, la naissance de cette précieuse beauté spirituelle qui pourrait seule soulever nos âmes, lourdes de tant de songes.

Son heure vint enfin. Son ami Michaël Robartes l'entraîna vers le rivage de la mer occidentale. Il y subit une initiation. D'étranges hallucinations dissocièrent son moi. Les anciens dieux, — les *shee* (c'est une transcription anglaise de *sidhe*) — qui vivent toujours à l'extrémité du vieux monde, exercèrent leur influence sur son âme. Avec des jeunes gens, tous de naissance celtique, il fonda l'ordre de la *Rosa Alchemica*.

Mais ils finirent par passer pour sorciers, et à grand'peine échappèrent à la fureur des matelots.

Les frontières obscures de la vie, les lumières que les voyants soupçonnent derrière la tombe et qui allongent quelques rayons furtifs dans les rêves, attirent singulièrement M. Yeats, comme tous les esprits de culture anglaise. On sait quelle importance nos voisins attachent aux phénomènes extra-naturels. Les deux énormes volumes de M. Myers sur le lendemain de la mort ont trouvé une foule de lecteurs. Je sais tel ouvrage de philosophie, — la *Formation de la Religion*, de M. Andrew Lang, par exemple, — qui consiste presque tout entier en cas de double vue, de télépathie, de divination, d'évocation. M. Yeats lui-même, aidé de M. John Ellis, a édité et commenté l'œuvre énigmatique de William Blake. Quelques amis du poète pressentent pour lui un danger dans cette direction. Qu'il ne s'égare point, à la suite de Blake, dans les brumes de l'occultisme ! L'art et la poésie y perdraient trop. Qu'il reste « le miroir d'acier poli », le pur miroir où se reflètent les dieux et les légendes des jours évanouis.

Mais ne nous hâtons point de craindre. M. Yeats a le sens du réel, l'observation fine et juste. Il l'a prouvé le jour où il a publié, sous un pseudonyme[1], son délicieux petit roman de *John Sherman*. Et l'on regretterait qu'il n'ait pas poussé plus loin dans cette direction, si la poésie n'était supérieure à tout, et s'il n'avait dû obéir à des inspirations plus hautes.

John Sherman est un jeune Irlandais, un bon garçon, d'esprit moyen, de volonté indécise, rêveur comme tous ceux de sa race. Il habite la petite ville occidentale de Ballah. Là se trouve exilé un aigle de la *high church*, William Howard, tout frais émoulu de l'Université. Il se sent profondément étranger « aux habitants à la fois rudes et conventionnels de cette bourgade à demi déserte ». Il se lie avec Sherman et le morigène pour la médiocrité de ses inspirations. Sherman est l'homme d'un milieu : pêcher, jardiner, lire un peu, se laisser vivre, il ne voit rien au delà.

Mrs. Sherman, sa mère, est une femme à la mode du vieux temps. Avant le repas, « elle aidait la servante à mettre la

1. Ganconagh, *John Sherman and Dhoya*.

table, puis, ses idées d'autrefois ne lui permettant pas de repos, elle tricotait... » Il est frappant combien elle ressemble à nos grand'mères de France. Elle a de vagues calculs, de menus préjugés, une bonté machinale.

Elle goûte peu le jeune phénomène d'Oxford. Même elle goûte peu la fille aînée de la *Rectory*, Mary Carton, pour qui Sherman se sent quelque inclination. Il n'est, ou ne se croit, que son ami. Il aspire très vaguement à un mariage cossu, qui l'assoira dans le monde. Il n'a rien d'un héros. Ce n'est pas un Anglo-Saxon énergique et sentimental, qui conquiert à force de bras la richesse pour lui-même et pour la fiancée qu'il a élue. Son ami Howard l'en méprise grandement.

Il ne peut pourtant rester éternellement oisif. Son oncle Sherman, un vieux commerçant de Londres, l'y appelle pour l'associer à ses affaires. Il décide John au départ. La mère et le fils font la traversée sur un steamer destiné au transport des bestiaux.

Il aurait souhaité prendre quelque voie plus coûteuse, mais sa mère, avec ses antiques idées de devoir, n'avait pas voulu en entendre parler ; elle était maintenant, comme il l'avait prévu, très mal à son aise en bas ; mais lui, qui supportait la mer, se trouvait assez bien sur le pont, et y eût joui d'un bien-être absolu si seulement les porcs s'étaient fatigués de leur continuelle clameur.

On arrive à Londres. Sherman devient le *clerk* indolent de son oncle. Il fait la connaissance de Margaret Leland, fille d'un riche client de la maison. Miss Leland est une jeune fille ultra moderne, à la fois romanesque et hardie. Elle a d'innombrables *flirts*, elle a déjà rompu de nombreuses fiançailles. Elle exerce une sorte de fascination sur Sherman. Il écoutait dans ses vagues paroles « le son des flûtes et des violes mystérieuses de cette nature inconsciente qui habite bien plus près de la femme que de l'homme. Que de fois n'attribuons-nous pas à la beauté et à la candeur une profondeur et un mystère qui ne leur appartiennent pas ! » En outre, la dot de miss Leland ne lui était pas indifférente.

Mais il ne pouvait se déterminer. Il ne pouvait s'attacher à un dessein unique et renoncer à tout le reste.

Il avait projeté plusieurs avenirs pour lui, et appris à les aimer

tous. C'était pour cela qu'il s'était si longtemps attardé à Ballah ; c'était ce qui maintenant le tenait indécis... Comme c'était triste de se soumettre à ce décret qui oblige chaque pas que nous faisons dans la vie à être une mort dans l'imagination ! Comme il lui était difficile de s'envelopper tellement dans ce nouvel espoir qu'il ne pût entendre les lamentations qui continuaient dans les coins obscurs de son âme !

Mais il revoit son pays natal, et il retrouve Mary Carton dans la ville de son passé. Il a beau lui annoncer son mariage prochain avec miss Leland, il est repris par la vieille terre d'Irlande, et par la jeune fille qui semble en être la fleur et le sourire.

Retourné à Londres, il y rejoint l'exquis William Howard. Il le déchaîne sur sa frivole et prétentieuse fiancée. Et ce qui devait se passer se passe. Howard et Margaret étaient dignes de se comprendre. Le candidat à l'épiscopat, jadis si dédaigneux à l'endroit des grosses dots, s'éprend immédiatement de miss Leland, en laquelle il découvre de sublimes lumières. Sherman se retire ; miss Leland en est satisfaite, — car eût-elle jamais dégrossi cet Irlandais ? — elle est pourtant furieuse de ne pas le voir désespéré. Mrs. Sherman regagne volontiers le pays :

Elle était toujours prête pour un changement, si ce changement se présentait sous la forme du retour à quelque chose d'ancien. D'autres placent leur idéal dans l'avenir ; elle mettait le sien dans le passé...

On retourne donc à Ballah. Sherman va « remplir sa loi » ; il marche vers « sa vérité ». Il a des songes où se mêlent la joie et l'amertume. Cependant sa mère essaie de se rappeler si d'habitude elle achetait sa laine à tricoter chez miss Peter ou chez Mrs. Macallough, près du pont. L'une des deux vendait l'écheveau un sou moins cher. Jamais elle ne savait ce qui se passait dans l'âme de son fils ; elle avait toujours « son propre poisson à frire ». Et le poète ne peut se tenir d'ajouter :

Heureux ceux qui n'ont pas de sympathie ! Ils gardent leurs caractères dans un étui de fer, tandis que la plupart d'entre nous, pauvres mortels, nous errons sur la planète pour chercher vainement une coquille qui nous contienne, et cependant nous nous évaporons.

Mary Carton, exaspérée de ses incertitudes, le repousse d'abord. Il va dans la nuit, sur la montagne voisine, se livrer à son désespoir. Mais le lendemain, à l'aube, John et Mary se rencontraient et se réconciliaient. Elle lui parle doucement, en lui caressant la main :

Quelque chose en sa voix dénotait cette émotion qui distingue l'amour de la femme et celui de l'homme. Celui qu'elle aimait, elle le considérait comme un être faible qui avait besoin de protection ; c'était comme un reflet du sentiment qu'éprouve la mère pour l'enfant qu'elle allaite.

Toute cette fin est très belle.

Ce petit roman voudrait une plus longue étude, car le groupe celtique y est admirablement caractérisé. L'auteur a réussi à nous faire aimer des personnages moyens en tout. Autant la jeune esthète londonienne et le jeune *high church man*, à demi arriviste et à demi jocrisse, nous sont intolérables, autant les Irlandais nous agréent, si médiocres qu'ils soient. C'est que ce jeune homme indécis et flottant, mais simple et naturel, cette jeune fille qui s'est trompée dans son jugement moral trop rigide, mais qui est si droite et si loyale, et même cette vieille femme d'esprit monotone et de caractère dur, mais toute concentrée dans son amour tranquille pour son fils, sa maison et son passé, — tout cela est, comme nous disons familièrement, « à sa place », tout cela représente l'âme d'une terre antique, la fidélité à des coutumes, à des traditions immémoriales. Les autres sont les produits, souvent odieux, d'un temps où règnent la nervosité, l'affectation, la comédie, le snobisme. Et la cordialité du poète va aux premiers, car, en tout et partout, un véritable artiste est le contraire d'un *snob*.

HENRI POTEZ

(La fin prochainement.)

COLLÈGES ET UNIVERSITÉS

AUX ÉTATS-UNIS

I

De toutes les institutions universitaires des États-Unis, la seule qui n'ait pas d'équivalent en France est le *college*. C'est tantôt un établissement indépendant, tantôt le noyau d'un ensemble : sur les 480 « colleges » des États-Unis, 238 existent isolés; aux 242 autres, se juxtapose ou se superpose une Université, c'est-à-dire une structure d'Écoles professionnelles ou supérieures, d'agriculture ou d'arts et métiers, de droit, de médecine, de lettres, de sciences, de ponts et chaussées, de génie maritime, de beaux-arts, d'eaux et forêts, etc... Mais qu'il soit seul ou encadré, que le tout dont il est le centre porte ou non le titre d'Université, qu'il soit en plein champ ou en ville, il n'en reste pas moins le « college », l'organe par excellence de l'éducation libérale en Amérique.

Le collège américain est une transition entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur : on y entre vers seize ou dix-sept ans, et on y passe quatre années. Nous chercherions vainement en France à quoi correspond le collège américain; tout varie, surtout en qualité, d'un établissement à l'autre; le collège pourrait seulement se définir une rhétorique qu'on redouble et une philosophie qui se prolonge; le « collegeman » américain a en moyenne trois ans de plus que le rhétoricien français; les études sont plus tardives, et l'en-

fance plus prolongée aux États-Unis qu'en France. Malgré l'âge des étudiants, l'enseignement du collège n'est ni technique ni spécialisé : il est le couronnement de l'éducation libérale. Comme le baccalauréat qui le sanctionne ne se passe que vers vingt ans, il est une distinction plus coûteuse que celui de France. Le collège est une rhétorique et une philosophie de luxe.

Ce qu'il donc faut comparer, ce n'est pas l'homme d'Harvard, *Harvard-man* et le « Sorbonnard », ou le « Harvard-man» et le « Normalien », mais le « Harvard-man » et le « potache ». Le collège est un *lycée d'Université*. Confondant en lui le régime de l'enseignement secondaire qu'il continue et celui de l'enseignement supérieur qu'il prépare, il est pris entre ces deux ordres d'études qui se transforment chacun de son côté et qui le tirent à eux par les deux bouts ; entre eux il doit mettre l'harmonie. Il ne dure qu'à force de s'adapter ; il est l'organe vivant par excellence parce qu'il est l'organe mobile entre tous. Il enveloppe les jeunes gens de seize à vingt ans, durant ces années qui ne sont plus l'enfance, qui ne sont pas la virilité. Il est le plus américain des organes américains d'enseignement.

Mais le fait remarquable, c'est que ce lycée est l'âme de l'Université. Historiquement, c'est le collège qui s'est couronné lui-même d'Écoles techniques ; il les a organisées, englobées dans sa raison sociale, soutenues de ses finances, décorées de son prestige ; il les a fait naître de sa substance, un peu comme, au moyen âge, la Faculté des Arts créa l'Université de Paris. Les Européens s'étonnent de la vie et de la richesse des Universités d'Amérique : ces machines géantes d'enseignement supérieur vivent par le rouage d'enseignement secondaire qu'elles portent en elles. La vie universitaire est surtout faite de l'activité des « college-men » : c'est parmi eux que se recrutent les « clubs » de l'Université, les rédactions de ses journaux, les orchestres, les équipes de sport ; dans les maisons d'étudiants, les « fraternités » ne vivent guère que des « college-men ». A Columbia, la proportion des « college-men », qui n'est que de 953 parmi les 3 727 étudiants, est de 229 parmi les 249 adeptes des fraternités, de 23 parmi les 29 rédacteurs de journaux, de 87 parmi les

99 membres des sociétés littéraires, et ils forment la presque totalité des équipes sportives. C'est le college-man qui, par sa fraîcheur de jeunesse et l'apprentissage qu'il fait de sa liberté, est le boute-en-train de l'Université. Qu'on se figure les rhétoriciens des lycées lâchés dans les Facultés en plein champ, et qu'on imagine le mouvement qu'elles en recevraient : dans le collège est le secret de la vie des Universités.

Là est aussi le secret de leur richesse : comme on passe par le collège à l'âge des attachements de jeunesse, c'est le collège qui est l'*alma mater*, et, quand un homme a été « college-man » dans une Université et étudiant professionnel dans une autre, c'est à l'Université de son collège que va sa tendresse filiale... et que vont ses dons. Aussi, bien que le collège ne soit qu'une partie de l'Université, c'est lui qui en est le *pourvoyeur*; quand l'Université John Hopkins se constitua, elle voulut, pour être seule de son genre, n'être qu'un groupe de Hautes Écoles, mais elle dut en venir à fonder en elle un collège, s'étant aperçue qu'elle ne recevait pas de dons parce qu'il lui manquait la pépinière des donateurs.

*
* *

Dans la démocratie utilitaire des États-Unis, les adolescents, fils de riches ou de pauvres, ont pour ambition commune de recevoir entre seize et vingt ans cet enseignement de luxe, parce qu'il a pour but de former des *gentlemen*. M. Spingarn, professeur de littérature comparée à l'Université Columbia, a montré comment de siècle en siècle et de peuple en peuple évolua l'idéal de l'homme accompli, depuis le type du « courtisan » au XVIe siècle, de l' « honnête homme » au XVIIe, du « bel esprit » au XVIIIe, jusqu'à celui du « gentleman » au XIXe. La conception du gentleman résume en elle ce qui survit de l'idéal chevaleresque et de l'idéal mondain, mais le peuple l'a adoptée et adaptée, et, dans l'aristocratique démocratie des États-Unis, l'éloge par excellence qu'un ouvrier fasse d'un autre, c'est de dire de lui avec une nuance solen-

nelle de la voix : « *He is a gentleman.* » Le « gentleman » est à la fois le galant homme et l'homme d'honneur; c'est celui dont l'abord plaît, en même temps qu'on peut faire fond sur lui; la santé est une qualité du gentleman dans la mesure où elle est une condition du caractère : ce n'est jamais un efféminé, et souvent c'est un athlète. Il est le produit humain le plus harmonieux de la vie moderne, la fleur de l'humanité contemporaine, sans distinction de classes.

Le but avoué du collège n'est donc ni plus ni moins que de faire des « hommes accomplis ». Le poète-professeur Lowell, au deux cent cinquantième anniversaire de Harvard-University, prononça ces graves paroles : « Que ce soit notre espoir de faire un gentleman de tout jeune homme qu'on nous confie, non un gentleman par la forme, mais un homme de culture, de ressource intellectuelle, d'esprit public, de raffinement, avec ce bon goût qui est la conscience de l'esprit et cette conscience qui est le bon goût de l'âme. Nous l'avons fait dans le passé : essayons de le faire dans l'avenir. » Le but du collège est moins l'instruction que l'éducation : il veut être éducateur comme l'est le monde; il essaye d'être un monde en raccourci, une école de l'art de savoir vivre, un laboratoire expérimental de la science de se conduire; il est moral au sens étymologique du mot : il façonne les mœurs. Un ancien président de Harvard a dit qu'il était bon pour un homme de venir au collège « même s'il ne faisait que s'y frotter aux murs de briques ».

*
* *

Le rôle du collège s'explique par son origine. Dans la société rudimentaire des anciennes colonies, l'Église était le seul corps et s'acquittait de toutes les fonctions : École, Tribunal, Conseil de guerre, Bourse, Académie, Salon; par elle, la vie était vivable et la société sociable. Ce fut l'Église qui fonda le collège, pépinière de ses pasteurs : elle était l'éducatrice des citoyens, il fut l'éducateur de leurs éducateurs; elle avait *tout* à apprendre au peuple, le collège eut *tout* à apprendre à l'élite. Puis il devint comme la conscience de la

nation émancipée : religieux tant que le lien social fut la religion, patriote quand ce fut le patriotisme, il forma les hommes d'Église, puis les hommes d'État. Après 1830, la nation, ayant assuré son existence, eut à l'orner; le collège se donna pour objet de former des hommes aux manières polies et de joyeux compagnons.

Aujourd'hui, les éléments anciens de la vie de collège se sont adaptés et subordonnés aux nouveaux : aux États-Unis, le présent ne détruit pas le passé; il se l'assimile. L'idéal universitaire, qui était ecclésiastique, est resté chrétien, mais d'un christianisme qui n'est plus que de l'humanisme : « Nous ne demandons plus, écrit le président de la *Western Reserve University* : « Êtes-vous sauvé? » mais : « Voulez-vous aider les autres à être meilleurs? » nous sentons que demander : « Êtes-vous sauvé? » c'est se placer sur un terrain égoïste. » — « Le collège, écrit un président d'Université, est une communauté de gentlemen ; faites savoir et faites sentir que le parfait gentleman est le plus haut type du chrétien. » Le collège s'est adapté à l'ampleur de la vie contemporaine par un enseignement de moins en moins professionnel : il renonce à former une espèce de gens particulière en vue de quelques professions spéciales, il développe les qualités d'initiative et d'équilibre qui, dans l'imprévu d'une société mobile, aident chacun à trouver sa propre voie par ses propres tâtonnements. Le gentleman du collège américain, comme l'honnête homme du XVIIe siècle français, ne doit être l'homme d'aucun métier, mais il doit y avoir en lui un lutteur prêt à tous.

Ce libéralisme du collège explique la part qu'il fait aux sports : ils accoutument tous les étudiants, sans distinction de spécialité, à l'âpreté du lutteur en même temps qu'à la chevalerie du gentleman. D'une part, ils sont une école de ressource individuelle : au football, le jeu est de garder sa clarté de jugement dans le choc et sa liberté de mouvement dans la cohue, c'est-à-dire l'intégrité de sa personne; ils habituent au courage individuel parce qu' « on ne fait face au danger sans broncher que quand on a découvert qu'après tout, cela ne fait pas si mal d'avoir mal ». Mais, d'autre part, ils disciplinent la personnalité : ils accoutument à vouloir vaincre pour une cause commune ; ils concilient deux tendances dont l'esprit

américain nie la contradiction : individualité et solidarité. La *Revue* des étudiants de Columbia conte ainsi un meeting de remerciement à la gloire de « l'entraîneur » Morley et du « héros » de deux années, Weekes : « Un jour, peut-être, un de ceux qui étaient là, avec des larmes dans les yeux, écrira une épopée de Columbia... Rappelez-vous Weekes, debout, la voix tremblante, la figure frissonnante, et son adieu au football de Columbia : « Pour moi, dit-il, j'espère revenir l'an prochain jouer dans l'équipe d'entraînement. » Weekes, avec son passé au football, revenant jouer dans l'équipe d'entraînement ! On ne peut concevoir plus grand loyalisme. Et Morley ! Il était assis là, courbé d'émotion, et en un moment son loyalisme surmonta tout : il oublia ses affaires, la besogne de sa vie, et décida que lui aussi il reviendrait faire tout son possible pour le succès de Columbia au football... C'est là l'esprit où nous devons tendre, dans toutes les branches de l'activité du collège. Quand nous serons tous à mi-chemin de la hauteur où se dressent Morley et Weekes, Columbia sera sans égale. »

L'athlétisme des collèges américains est moins une hygiène qu'une éducation. « Il est impossible d'imaginer, dit M. Canfield, comment un jeune homme pourrait, à cette école, rester pessimiste, aigri, morbide; pour quelque raison, qui échappe encore, il y a une tendance à ces particularités parmi les étudiants ; le monde pour eux sonne creux et faux; parfois, cette morbidité n'entraîne qu'un isolement contre nature, une dévotion aveugle aux textes et aux examens. Pour ces jeunes gens-là, le sport est particulièrement précieux... Des hommes, qui partagent les mêmes succès et les mêmes revers, souffrent les fatigues en commun et deviennent ensemble braves, désintéressés et loyaux, forment une camaraderie qui n'a sa pareille qu'à l'armée ou dans les missions lointaines. Celui qui aujourd'hui verse son sang avec moi sera mon frère, dit le prince favori de Shakespeare. » — « Il est vrai, ajoute le président de l'Institut de technologie de Boston, que les jeunes gens poussent trop loin les manifestations de leur ardeur pour leurs collèges. Mais comme contrepoids à l'individualisme égoïste du temps et comme antidote au *Nil admirari* des collèges d'autrefois, il est bon que la corporation des étu-

diants soit de temps en temps soulevée jusqu'au fond de l'âme, qu'ils apprennent à aimer avec passion, même s'il se mêle à leur loyalisme un peu d'animosité contre des rivaux, et que parfois ils palpitent d'espoir et de crainte pour des objets dont ils n'attendent ni gain ni perte personnels. »

*
* *

Tout contribue à faire du collège une société en raccourci, qui accoutume les jeunes gens aux vertus de la vie en commun. « L'esprit public, dit M. Canfield, n'est pas moins nécessaire dans le monde du collège que dans le monde proprement dit, et la pratique qu'on en acquiert est la meilleure préparation à la vie. J'ai rarement connu un homme qui ait fait bonne impression sur son collège à cet égard, et à qui le monde ait manqué de rendre presque tout de suite justice. Inversement, je n'ai guère connu d'homme qui ait acquis la confiance de ses compagnons après le collège, s'il ne l'avait acquise au collège. » La vie dans le monde est faite d'éléments multiples; elle est un problème d'équilibre; la vie au collège en est un aussi. La maison d'éducation européenne a gardé la marque du couvent, qui est l'élimination du monde et la simplification de la vie; le collège américain veut reproduire en lui la complexité du monde; il essaye d'être le monde en petit. Il enseigne la répartition du temps, l'équilibre des diverses activités et l'économie de l'effort, plutôt que la concentration de l'esprit sur un sujet particulier.

Aussi aime-t-il à s'entourer d'un décor qui soit un exemple d'harmonie. Il est d'ordinaire situé à la campagne, non seulement pour que l'air soit plus sain, mais pour que l'étudiant, moins perdu qu'en ville, y ait une vie mieux ordonnée et plus complète. A Harvard, les bâtiments à nuances sombres ne semblent jetés de loin en loin sur les pelouses que pour y faire un fond harmonieux et orner les bouquets d'arbres. En automne quand les petits bois rougissent de cet éclat fauve propre aux feuillages de la côte, en hiver, quand ils se

poudrent en neige au-dessus des gazons blancs, Harvard donne l'impression d'un de ces paysages de Puvis de Chavannes, où passent, à peine détachés des bosquets sacrés, quelques génies des arts. C'est avec conscience que les universités s'entourent de cette atmosphère sereine : la doctrine platonicienne, d'après laquelle l'harmonie des choses façonne la beauté de l'âme, est présente à l'esprit des étudiants; et c'est avec méthode qu'ils suspendent autour d'eux les reproductions des primitifs ou les dessins des préraphaélites pour retrouver dans leur chambre quelque chose de l'eurythmie de leur parc. Avec le même enthousiasme d'art, ils montrent les lignes de leurs gravures et les gestes de leurs athlètes; le goût, tout intellectuel, de la beauté masculine entre pour beaucoup dans leur attachement à l'université : quand les athlètes s'exercent, disent-ils, c'est beau comme un gymnase antique. Rien de plus frappant, parmi les intellectuels américains, que la pensée souvent présente de la Grèce : des littératures anciennes, c'est celle d'Athènes, plutôt que celle de Rome, qu'ils comprennent et qu'ils aiment; en elle, ils retrouvent cette sérénité de la raison, cet équilibre du corps et de l'âme, cette vigueur de jeunesse, qu'ils aiment à reconnaître comme les caractères de leur race.

Même les universités des villes cherchent à s'envelopper d'arbres et de ciel; à New-York, Columbia est seule sur sa colline, au point le plus haut de la ville; le terre-plein qui la porte descend par des talus de pelouses jusqu'à l'Hudson; par delà le fleuve, les falaises sont couvertes de bois, et le soleil s'y couche dans une féerie de rouge et de violet. Un ancien élève de Harvard, aujourd'hui à Columbia, a loué une chambre qui donne sur le fleuve; elle est petite, car les loyers sont chers, et il souffre de n'y pouvoir pas recevoir ses amis, mais il préfère à ses aises la vue de la campagne; il m'explique qu'elle ennoblira ses sentiments, et que c'est elle, déjà, qui lui a permis de comprendre Théocrite. Sur l'autre côté, la colline domine la ville; elle descend à pic sur un parc, par une muraille garnie de lierre, qui, vue d'en bas, a une silhouette de fortin. Du sommet, on a la ville à ses pieds : grand panorama dont quelques couleurs rappellent celles de Delacroix : presque au premier plan, des

bosquets de pins et des maisons de briques; par delà les cheminées, les flèches, les clochetons et les mâts d'oriflamme dentelant l'horizon et l'East river, avec ses replis et ses golfes bleus, rappellent le fond étincelant de l'entrée à Jérusalem, où les minarets découpent un lac d'azur. Un escalier large de cent mètres, à quatre étages, monte vers la colonnade; les degrés, pailletés de quartz, étincellent; dans le bleu éblouissant du ciel, au mât blanc, casqué d'un aigle d'or, flottent, dans le grand vent de l'Hudson, les étoiles blanches sur fond bleu. Cette petite Acropole porte en elle un peu de l'âme de la nation. Le platonisme se complète ici de patriotisme : si l'on fait des esprits sains et des corps robustes, c'est pour le service du pays; le mât géant est le don du Lafayette-Post, ancien régiment de la Grande-Armée. Sur la gauche, un temple nain, à colonnade minuscule, est le siège de l'Union chrétienne et porte cette inscription : « Aux étudiants... pour que le caractère et la science se développent unis. »

Un Anglais écrivait de Princeton à la fin du XVIIIe siècle : « A voir la mine et le travail des étudiants, on dirait plutôt une école primaire qu'un collège. La bibliothèque est en délabrement, formée surtout de vieux livres de théologie qui ne sont même pas en ordre. Un planétaire est à un bout de la salle, mais hors d'état, avec les morceaux d'un appareil philosophique dans la même cage. A l'autre bout sont deux petites armoires qui renferment de petits alligators empaillés et quelques poissons bizarres, mal conservés. » Des pauvres séminaires cléricaux du XVIIe siècle aux riches collèges si largement humains d'aujourd'hui, le progrès permet de mesurer la faculté d'évolution des universités d'Amérique. Leur atmosphère est bien celle où peut se former le gentleman, l'homme harmonieux qui a l'usage du monde et le sens complet de la vie.

II

Laissant de côté le détail des programmes et des études proprement dites, qu'est la vie des collèges américains? — Avant tout, c'est quelque chose qui change. Elle a évolué

par une série d'initiatives isolées et d'innovations locales. Le progrès de la vie d'étudiants aux États-Unis est un encourageant témoignage du peu de temps qu'il faut parfois aux institutions pour s'adapter au milieu, car le collège, en Amérique, a eu à s'américaniser; imité du collège anglais, il a été autoritaire et a dû devenir libéral; il a été scolastique et a dû devenir pratique; Harvard n'est le type du collège moderne qu'après avoir été celui du collège ancien. Sa vie intérieure a évolué avec la vie publique de la nation, parce que les collèges avaient toujours été des institutions nationales. L'esprit corporatif qui caractérise les étudiants d'Amérique a changé de nature, et leur mode de groupement a varié, selon que le pays était une communauté puritaine, une confédération en révolte, une république paisible, une démocratie impérialiste. Dans l'ensemble, l'évolution de la vie de collège a eu quatre phases : la première religieuse, au temps de la domination anglaise; la seconde politique, pendant et après la guerre d'Indépendance; la troisième sans caractère distinct, de 1830 environ à la guerre de Sécession; et la dernière athlétique. A ces quatre grandes périodes ont correspondu quatre grandes formes d'associations d'étudiants : la *classe*, la *société de discussion*, la *fraternité*, et l'*association athlétique*.

***

La *classe* n'est que l'ensemble des élèves qui sont entrés la même année au collège. Jusqu'à la guerre de l'Indépendance, l'esprit de collège ne fut que « l'esprit de classe », né de la révolte contre les maîtres et de la tyrannie envers les « nouveaux » ou « freshmen ». La « classe » correspond à la période cléricale du collège américain. Harvard et Yale au XVIIIe siècle étaient des séminaires puritains; à Harvard, un arrêté de 1722 défend la confection de puddings, de rôties et de flans; le règlement prévoit quatre-vingt-trois fautes punissables, et les étudiants ne peuvent disposer de leur argent de poche sans permission. Aussi est-ce l'état de guerre entre les « classes » et les maîtres : chaque année, on fait sauter des bâtiments habités; à Yale, on badigeonne la maison du pré-

sident, on monte une vache dans le dortoir, on verrouille les portes des professeurs qui doivent les briser à coups de hache; la nuit, les élèves se déguisent, et, le visage peint de noir, sonnent du cor dans le collège; ils arrangent des distributions gratuites de whisky sur la margelle du puits, s'enivrent et traitent ouvertement les professeurs de menteurs. Ce ne sont là que les désordres; il y a aussi les rébellions : en 1790, commence une lutte de sept ans, à Harvard, parce qu'on a établi un examen public; en 1807, une révolte entraîne l'exclusion de Channing, et on la chante dans le poème la *Rébelliade;* en 1806, Princeton renvoie la moitié de ses élèves, et risque de disparaître.

Avec la révolte, la brimade, n'était, comme la « classe » elle-même, qu'une institution disciplinaire, se retournant contre le bon ordre. Dès l'origine de Harvard, des règlements officiels, dits « lois des nouveaux », avaient fait des nouveaux les domestiques des anciens et des maîtres; les nouveaux, au jeu, approvisionnaient de balles les joueurs; il y en avait d'attachés à la personne des professeurs; par rang d'ancienneté ou dans l'ordre hiérarchique, les anciens et au-dessus d'eux les maîtres pouvaient s'enlever les « freshmen ». Ces lois furent en vigueur jusque vers 1805. Vinrent alors des brimades brutales, dont les dangers émurent l'opinion, malgré le point d'honneur que se faisaient les étudiants de taire leurs blessures. On bouchait la serrure de la chambre du nouveau, on l'enfumait de tabac; on lui faisait faire le chanteur et l'acrobate; on l'enveloppait d'une couverture sous laquelle on l'étouffait de fumée; on enduisait son banc de mélasse; on emmenait les récalcitrants la nuit pour les raser ou les tatouer; on les jetait à l'eau, enfermés dans un tonneau, ou par-dessus le mur d'un cimetière, d'où ils ne pouvaient sortir que le matin à l'ouverture des grilles. Le « rush », ou assaut des nouveaux par les anciens, n'était qu'un heurt en masse de deux classes, athlètes en tête. En 1861, à Amherst, les nouveaux ayant volé un fusil aux anciens, ceux-ci montèrent le reprendre à l'heure du repas; mais des sentinelles, armées de revolvers, les tinrent en respect, pendant que les nouveaux accouraient du réfectoire; ce fut une mêlée.

Fait de révolte contre les maîtres et de tyrannie envers les

nouveaux, l'esprit de « classe » se prêtait aux débordements de fantaisie de collégiens trop contenus. A Yale, où les étudiants et les matelots avaient des rixes périodiques, la « massue-bœuf », prise à un marin, était remise chaque année au géant de la classe, qui menait les autres au combat. A Hamilton, la « massue des freshmen » était confiée à celui qui la tenait à bras tendus le plus longtemps : il devenait le meneur. A Harvard, le « Club de la Flotte » élisait amiral l'étudiant qu'on avait mis le plus fréquemment à la porte des cours, vice-amiral le plus paresseux, et contre-amiral le plus grossier. A la fin des cours, on brûlait le squelette Euclide, à la lueur des torches, après avoir percé la géométrie au fer rouge « pour que les élèves pussent y voir clair ». A Amherst, une promotion fit vœu de ne pas se raser pendant un semestre, et au banquet final l'étudiant à la barbe la plus longue fit le discours.

Dans les premiers collèges, la « classe » fut le seul groupement. « Je ne vois pas — écrivait un Président de Yale — comment un collège américain pourrait, sans classes constituées, offrir les avantages de la vie commune. La classe y est le cercle enchanté, où se nouent les amitiés; l'esprit de classe est pour l'étudiant l'atmosphère même de la vie de collège. » La « promotion » des écoles françaises ressemble à la « classe » des premiers collèges américains, par un esprit de révolte et de brimade; mais la « promotion », par la difficulté du concours qui la recrute, par l'identité des études techniques et de la vocation professionnelle, est une forme supérieure de groupement : la « classe » américaine a plutôt joué le rôle des associations françaises de lycéens, « taupes » ou « corniches »; la lutte pour l'existence l'a distraite de tout autre souci que de celui d'exister; mais c'est elle qui a accoutumé les étudiants à la cohésion; elle a été pour eux l'école nécessaire de l'esprit de corps; elle a été une de ces formes rudimentaires auxquelles il faut être indulgent, parce qu'elles sont la condition préliminaire et préparatoire du régime qui les remplace.

*
* *

De l'agitation révolutionnaire, naquit la *société de discussion* ou société oratoire, *debating society*. Dans les vieux collèges ecclésiastiques, les élèves s'exerçaient aux soutenances; à Yale, en 1755, ils débattaient ce problème : « Adam se savait-il condamné à l'éternelle damnation s'il mangeait le fruit défendu? » Mais ce n'étaient là que des exercices scolastiques; ce fut à Princeton, en 1758, que naquirent les sociétés oratoires. Princeton a été, parmi les collèges d'Amérique, le premier collège « national » : tandis que l'Église de Boston, qui créa Harvard, et l'Église du Connecticut, qui créa Yale, ne comprenaient chacune que quelques paroisses d'origine puritaine, l'Église presbytérienne, qui fonda Princeton, réunissait en elle les Irlandais, les Écossais, les Allemands, les Hollandais, les Huguenots et les Puritains des six provinces du centre. Elle fut, par son cosmopolitisme, l'origine d'une nationalité américaine plus large que la nationalité puritaine, et eut le libéralisme de faire de Princeton quelque chose de plus large encore en le rendant à demi laïque : les premiers administrateurs du collège, en 1739, représentaient trois provinces, les deux grands ports de New-York et de Philadelphie, trois communions religieuses, le gouvernement royal, le commerce et les professions libérales. Princeton fut d'avance le symbole de ce que devait être plus tard la République une et multiple des États-Unis : quand naquit le patriotisme américain, Princeton en devint le foyer : ce fut l'*alma mater* des hommes de la révolution.

Les sociétés oratoires furent, vers 1758, contemporaines des premiers souffles de liberté; on y débattait encore les sujets d'école : « de la racine carrée de 15/99 », « de la question de savoir si le déluge fut universel » ou « si Dieu est l'auteur du péché », mais on y discutait déjà « si l'esclavage doit être aboli », « si un impôt sur les porcs est politique », « s'il est avantageux aux Américains de devenir un État indépendant ». En 1764, l'agitation contre le Stamp Act y fit naître les deux sociétés oratoires dont l'émulation resta le levain du collège; les deux fondateurs de ces rivales devin-

rent les deux hommes d'État dont les deux projets rivaux de constitution firent hésiter le Congrès : c'étaient William Paterson et James Madison, qui, dit-on, copia la constitution des États-Unis sur celle dont il avait doté sa société d'étudiants. En reconnaissance de ses services, Princeton fut choisi pendant plusieurs mois comme siège du Congrès. Plus tard les sociétés de Princeton prirent les noms de « Whig Society » et « Cliosophic Society » ; elles reçurent pour leurs séances deux temples à colonnades dont on a pu dire : « Aucune partie du collège n'a été de plus de profit aux étudiants que Whig Hall et Clio Hall. »

Vers le même temps les sociétés de Yale s'organisèrent, et, à mesure que les collèges naissaient un par un, les sociétés naissaient deux par deux, — chaque institution en ayant deux, — dont la rivalité faisait la vie. Leur ordre du jour comportait des improvisations, des débats, des dissertations par écrit; des juges décernaient des prix. Comme les bibliothèques de collèges ne contenaient guère que de la théologie ou du latin, les sociétés fondèrent à leurs frais des collections plus modernes; celles de Bowdoin College avaient 12 000 volumes, celles de Williams College, 10 000, chiffre élevé pour l'époque, et les cotisations d'étudiants pour l'achat de livres étaient souvent de cinquante à deux cent cinquante francs par tête.

La vogue des sociétés oratoires dura de 1760 à 1825 environ, aussi longtemps que l'engouement d'une république naissante pour la déclamation politique; c'était le temps des « foudres d'éloquence plus Webstériens que l'orateur Webster », c'était le temps où « la rhétorique corrompait les hommes d'État », où « les hommes d'affaires étaient chassés des assemblées par les voix criardes des déclamateurs », et où Webster, avec un froncement terrible de sourcils, s'écriait : « Monsieur ! la plaie de ce pays, ce furent ses orateurs ! »

Mais les sociétés oratoires avaient hérité de la minutie parlementaire des Puritains : l'une d'elles avait quarante-sept membres chargés de fonctions, éligibles dans la même séance; les étudiants s'y formaient à la politique par les campagnes électorales et, dit l'historien de Williams College, par des distributions de vin ou de brandy. A Dartmouth College, un complot détruisit les archives d'un des clubs; à Yale, les sociétés rivales

se divisèrent et se subdivisèrent en commissions et sous-commissions, qui racolaient dans les écoles, allaient au devant des « nouveaux » sur les lignes de chemins de fer, accostaient dans les wagons quiconque avait des airs de « freshman » ; il y avait un comité de l'hôtel, de la gare, du train, du bateau. Une fois passé l'âge héroïque, l'esprit de corps ruina les sociétés oratoires : il s'y rétrécit en esprit de faction ; on ne vit plus en elles que la hiérarchie de leurs titres honorifiques, les élections n'y furent plus que des intrigues jusqu'à ce que, vers 1830, les ligues électorales se solidifiant en associations secrètes, qui prirent le nom de « fraternités », la vie passât, des sociétés elles-mêmes, dans les « fraternités » qui les recrutaient. Ce fut la fin de la période politique dans la vie du collège américain. La société oratoire avait été un produit hâtif : il avait fallu la serre chaude de l'atmosphère révolutionnaire pour le développer. Les sociétés de discussion n'ont survécu que dans l'Ouest, là où dure le goût rural de la déclamation politique, et à Princeton, où s'est comme cristallisé l'esprit de la Révolution. La société oratoire n'est plus qu'une sorte de monument historique, dont Princeton est comme le conservatoire.

*
* *

Le règne de la « fraternité » commence, et le caractère de la fraternité n'est ni national ni défini, comme l'est celui de la société oratoire. Les fraternités sont des sociétés secrètes, des sortes de franc-maçonneries d'étudiants, qui choisissent leurs recrues parmi les nouveaux à mesure que les anciens quittent le collège. Elles servent leurs membres par leur influence électorale, les flattent par leur exclusivisme, et les charment par leur mystère. Elles ont pour nom un groupe de lettres grecques, initiales d'une devise que les membres connaissent seuls et dont ils portent le monogramme pour insigne en breloque ou en boutons de chemise.

Les trois premières fraternités datent de 1825 ; de 1830 à 1870, — de la tombée de l'ardeur politique à la naissance de l'ardeur sportive, de la fin des sociétés oratoires au début des sociétés athlétiques, — les fraternités, à la faveur de cette

sorte d'interrègne, se sont développées et ont multiplié leurs fonctions. D'abord, chacune d'elles s'est ramifiée de collège en collège, s'est subdivisée en autant de loges qu'il y avait d'institutions où elle était représentée. Puis elles ont passé, comme toutes les institutions américaines, de l'anarchie à la centralisation : les loges, d'abord indépendantes, entrèrent peu à peu en contact par des « conclaves », et finirent par se subordonner à un « Conseil » permanent, qui jouit de la personnalité civile. Depuis 1880, les loges ont pris l'habitude d'avoir chacune un local et souvent une villa, dont la valeur peut varier de soixante-quinze mille à cent cinquante mille francs. Il s'y mène vie joyeuse; souvent, le salon à baies vitrées s'ouvre sur des salles de lecture et de billard; la salle à manger en sous-sol est ornée à l'allemande d'inscriptions gothiques et de brocs à bière sur les consoles; chaque étudiant a une ou deux chambres; le luxe par excellence, ce sont les coussins, dons de parents ou d'amies, souvenirs de flirts et trophées d'innocentes victoires de cœur, aux couleurs de l'Université du jeune homme ou de l'Université de la brodeuse.

Le nombre des membres varie d'une douzaine à une vingtaine; des groupes en élégant négligé ou en maillotde sport chantent des chœurs au piano, jouent des ensembles de mandoline et de guitare ou font des poules au billard. Ce sont des coopératives pour l'utile et pour l'agréable, qui combinent la pension et le cercle. Elles entourent ainsi le collège de communautés en miniature, dont chacune se fait sa règle. Elles sont des personnes morales autant que des personnes civiles, et l'esprit de corps s'y fortifie de l'esprit de famille : parmi les membres de Psi Upsilon, il y en a cent soixante et onze dont le père a appartenu à la Société, et mille vingt-quatre qui y onteu des frères.

Après s'être constituées en sociétés propriétaires, les fraternités s'organisèrent en sociétés de patronage; pour s'attacher leurs membres sortants et faire bénéficier les jeunes de l'influence des anciens, elles se compliquèrent de chapitres d'anciens élèves : une dizaine des clubs à la mode de New-York ne sont que des loges de fraternités érigées en cercles. En 1879, Psi Upsilon publia un annuaire de ses membres qui émerveilla le monde des fraternités : il contenait leur biogra-

phie, une table de leurs liens de parenté, un tableau de leur distribution géographique, et d'autres détails de statistique. Delta Kappa Epsilon publia un annuaire de dix sept cents pages; en 1887, une fraternité prit l'initiative, imitée depuis, de publier, outre son journal, un *Bulletin confidentiel*, dont l'impression sur papier fin permet l'envoi par pli cacheté.

*
* *

Dans le monde des États-Unis, la bonne fortune des fraternités fut d'être une école de plaisir. Ce dont on leur a su au fond le plus de gré, ce fut de former de gais compagnons, qui savent sourire et rendre la vie souriante. Le prestige de ces franc-maçonneries frivoles surprend un peu le visiteur européen, mais dans une société trop sérieuse un grain de frivolité est une once de vertu. Leurs petites chapelles sont les serres chaudes de la chanson : les chants universitaires d'Allemagne ont vécu par la discipline des *Vereine*; ceux d'Amérique, par le régime des fraternités. Un des plus anciens est la chanson du cigare. Un soir de flânerie à Psi Upsilon, un des membres s'écria : « Il y a tant de chansons à boire! pourquoi pas de chansons à fumer? » Un des chanteurs se retira dans le coin d'une fenêtre, et composa la chanson du cigare : « Que le temps fuie en fumée jusqu'à ce qu'un rayon d'or éclaire l'aube de demain ». Les chants de Psi Upsilon sont des chants de nuit et des chants de veille :

L'huile de minuit vacille,
La lune grimpe dans le ciel,
Les douces lampes des étoiles luisent doucement...
Nous voilà dans nos chansons pour la nuit,
Jusqu'au petit jour;
Alors, au lit à l'aurore,
Pour rêver de Psi Upsilon.

Adieu aux joies du devoir :
Maintenant, aux joies de la nuit. Hurrah!
Chantons, jusqu'à ce que les cloches des étoiles
Carillonnent le matin d'or :
Salut à toi
Psi Upsilon à la couronne d'étoiles!

Quand nos cheveux seront fanés,
Et les amis de jeunesse en allés,
Quand les rêves d'or auront fui
Comme les gloires du matin,

Nous nous souviendrons du temps du collège,
Et de ce que nous te devons, à toi,
Pierre précieuse de nos souvenirs,
Psi Upsilon!

Les fraternités comptent environ cent quarante-trois mille membres, et possèdent vingt-cinq millions de francs d'immeubles. Quand une des grandes d'entre elles accepte ou refuse d'avoir une loge dans un collège, sa décision semble aux Américains « l'indice presque sûr de l'avenir du collège ». La fraternité est le type le plus parfait de ce que produit l'esprit de corps quand il est son but à lui-même. Elle ne sert ni une cause ni un idéal; elle ne rend aucun service social; elle manque même à la plus rudimentaire de ses fonctions définies, qui devrait être de réduire le coût de la vie; elle n'a pas d'esprit propre: littéraire dans l'une de ses loges et mondaine dans l'autre, athlétique ici, et, là, efféminée, elle change même de caractère à l'intérieur d'une même loge, d'une année à l'autre. Elle n'est qu'une association pour le plaisir d'être associés.

L'influence de la fraternité est si subtile qu'un observateur étranger ne peut que laisser s'entrechoquer les jugements qu'en portent les Américains. « Elle répond merveilleusement, dit l'un d'eux, à ce besoin qu'éprouve l'étudiant quand il quitte la vie de famille et les compagnons de sa jeunesse; en arrivant au collège sans une figure familière, je me demandais comment je pourrais y vivre, et où je trouverais une main à serrer et un cœur en sympathie avec le mien; je ne les ai trouvés qu'à mon entrée dans la fraternité. »

Un des défauts les plus choquants de la vie de collège, écrivait en 1884 l'historien White, c'est que les étudiants se considèrent comme quelque chose de plus que des enfants, et de moins que des hommes: ils rejettent déjà la surveillance scolaire, sans reconnaître encore les lois sociales. Les maisons des fraternités semblent résoudre le problème: elles peuvent se faire des règlements qui assurent la tranquillité du travail; elles sont pour les aînés une occasion d'influence sur les cadets; elles font sortir ceux qui les habitent de la classe des enfants et les

font entrer dans celle des hommes; elles leur donnent, selon la vieille phrase anglaise, des racines dans le sol du pays.

Elle est, dit un autre universitaire, la serre protectrice des pouvoirs encore en germe de réflexion et d'expression; elle communique le charme à ce qui est scolaire, elle assouplit la raideur du pédantisme, elle coule dans son moule gracieux la masse encore chaude des connaissances mal digérées de l'étudiant.

Mais tant que manque à l'esprit de groupement un but qui l'élève au-dessus de lui-même, il semble que le bien et le mal se fassent équilibre.

Il vaut mieux pour vous, dit M. Canfield aux étudiants, entreprendre dans la solitude la besogne de la première année. Confiance en soi, esprit de ressource, faculté d'adaptation, autant de qualités qui risquent de s'affaiblir, sinon de se perdre, quand on a trop à sa portée le conseil, l'encouragement et la force d'autrui. La première des leçons est d'apprendre à se battre soi-même pour son compte, et c'est ce qu'on apprend mal si l'on a des gardes du corps à ses talons. Une fraternité qui dorlote (la chose se voit) ne vaut pas mieux que les autres façons de se laisser dorloter.

Le groupement pour le groupement entraîne l'esprit d'exclusivisme.

L'expérience a montré, dit M. Baird, que là où la masse des étudiants appartient aux fraternités, la vie de fraternité est terne, et que, quand l'admission à une fraternité semble aller de soi, ce n'est plus qu'un honneur de peu de prix. — Il y a, dit un historien impartial des fraternités, quelque chose de terrible dans l'exclusion muette, raide et froide comme la mort, et comme elle sans appel, qui ferme aux neutres ce qu'ils croient être la force maîtresse du collège.

L'évolution des fraternités corrige lentement quelques-unes de leurs insuffisances. Les plus fortes tendent à un but plus social que leur simple existence; les grandes loges de l'Est ont des bibliothèques; les grandes fraternités disposent de prix et de bourses d'études; quelques-uns de leurs amis prédisent qu'elles s'élargiront jusqu'à ressembler aux collèges d'Oxford. Mais il leur reste difficile de créer entre leurs membres une communauté de vocation ou d'idéal, et une autre intimité que celle du plaisir; aussi quelques Américains envient-ils à la France celles de ses écoles qui

complètent la vie commune par la communauté du travail : « L'École normale, disait un doyen américain à M. François Monod, est unique au monde; avec plus de confortable et de liberté, avec des jardins mieux disposés pour les jeux, elle serait le modèle même de la maison d'étudiants. »

Cornell est par excellence le collège des fraternités; elles y sont au nombre d'une trentaine, avec une moyenne de vingt-cinq membres chacune; sur 3 000 étudiants, 750 environ y appartiennent. L'Université se perche sur une falaise à trois pans, à pic sur un lac et sur deux gorges, dont les cascades blanches bondissent jusqu'au lac bleu : au fond d'un des ravins, dans un recoin de roche, se niche le laboratoire d'hydraulique; les toits des fraternités crénèlent l'arête du plateau, rempart ou riante couronne de châlets gothiques dans des sapins; une des maisons d'étudiants est un château à donjon qu'un millionnaire donna à sa fraternité.

HENRY BARGY

(La fin prochainement.)

A

LA COUR DE BANGKOK

I

Capitale du Siam, Bangkok, « la ville des oliviers sauvages », couvre une très grande superficie sur les deux rives du Ménam, à une trentaine de kilomètres de la mer. Sur la rive droite, la grande pagode de l'Éléphant, « Wat Tchang », dresse sa flèche célèbre, haute de cent pieds. Mais la partie de la ville située sur la rive gauche est seule intéressante. D'aval en amont, ce sont d'abord les maisons de commerce européennes ; les légations de France, d'Angleterre, des États-Unis et de Belgique viennent ensuite, séparées les unes des autres par des boutiques, des banques, des services publics ; puis, c'est le *sampeng*, le bazar où, dans un espace très restreint, grouillent deux cent cinquante mille Chinois ; enfin, la « ville royale ». Elle était autrefois interdite aux étrangers ; mais, depuis longtemps déjà, on les a laissés pénétrer, construire des maisons et ouvrir des comptoirs commerciaux. Cette partie de Bangkok s'est rapidement européanisée : on y trouve un dentiste américain, un tailleur à raison sociale anglaise où tout, jusqu'au tailleur lui-même, est authentiquement allemand, un photographe de nationalité indécise, un hôtel, dont la cosmopolite propriétaire n'est, comme un personnage d'Alphonse Allais, née nulle part, ce qui lui permet d'être simultanément la compatriote de chacun

de ses clients, un aquarelliste japonais et un orfèvre chinois. Dans ce quartier, Extrême-Occident et Extrême-Orient voisinent; jaunes et blancs se succèdent porte à porte et font bon ménage. M. Oyama y peint de délicieux paysages japonais, et son voisin, un forgeron austro-italien de Trieste, m'affirme, en français, prétend-il : « *Ze soui Latin, ma non Tedesco.* »

La population totale de Bangkok est d'environ cinq cent mille habitants : les *Thaï* ou Siamois purs y sont en très petit nombre. Une moitié de la population urbaine vient de Chine. L'autre moitié se compose de Laotiens, Annamites, Cambodgiens, Malais et Birmans : ces étrangers descendent généralement de prisonniers de guerre; ils se sont groupés par nationalité dans des villages où ils vivent de leur vie nationale; un de leurs villages porte encore le nom significatif de *Ban Kroua,* « village de captifs ». Bangkok est fréquemment comparée à Venise. De nombreux canaux ou *klong* mettent en communication plusieurs quartiers de la ville avec le fleuve; mais ce seul point de ressemblance me paraît insuffisant pour justifier le titre de « Venise orientale ». Sur le Ménam et dans les *klong*, des maisons flottantes, retenues à la berge par des chaînes et alignées sur le fleuve par des piquets, servent d'habitation à tout un peuple d'ouvriers, de marins et de petits boutiquiers. A certaines époques, des groupes de maisons appareillent et remontent ou descendent le fleuve pour se livrer à la pêche. J'imagine que la perception des impôts de ces nomades ne doit pas être une des moindres préoccupations du ministre des Finances. Malgré le réseau des canaux, de nombreuses routes sillonnent la capitale. Elles sont assez bien entretenues pour que l'usage de la bicyclette se soit facilement répandu. La principale artère, qui traverse Bangkok du nord au sud, est desservie par un tramway électrique. La ville est entièrement éclairée à la lumière électrique, et l'électricité est fournie aux particuliers à des prix modérés inconnus encore des Parisiens.

La colonie européenne est nombreuse; les opérations des maisons de commerce sont considérables. Les Anglais viennent en première ligne par le nombre et la richesse; après eux, les Allemands, les Danois, les Hollandais, les Japonais, peut-être les Italiens et, enfin, la colonie française.

Nous sommes, à tous les points de vue, à la dernière place : la succursale de la Banque de l'Indo-Chine et quelques-uns de nos protégés chinois sont nos seuls représentants de quelque importance. Encore la concurrence étrangère, et surtout l'absence de représentants autorisés du commerce français, ont-elles fait de nos Chinois les clients obligés de Hambourg et de Londres.

Le mouvement de la navigation est inimaginable. Dès l'aube, une vie intense se révèle par la batellerie indigène sur le Ménam et les canaux. L'heure matinale est exquise, et la sensation des yeux délicieuse. A la montée du soleil, successivement, les clochetons des pagodes, les tours de porcelaine, les palais s'illuminent et jettent mille feux irradiés par la toiture en clinquant. Les rizières de la plaine ondulent doucement sous la brise, comme un immense drap de moire verte, agité d'un mouvement gracieux et lent. Le soleil troue de gaie lumière les ombrages épais des parcs et des jardins.

Alors se fait sentir cette odeur caractéristique qui saisit le nouveau venu, cette odeur de Bangkok, spécifique, pour ainsi dire, odieuse et déplaisante le premier jour, désagréable les jours suivants, indifférente au bout d'un mois, et qu'on supporte ensuite dans ses vêtements, dans son assiette même, l'odeur de *pâ dek*, de poisson faisandé dont la saumure est le condiment national du Siam. J'avoue avoir mangé à Bangkok de la crevette avancée avec du melon d'eau, des fleurs jaunes sauvages et de la ciboulette ; j'ajoute, sans honte, que j'y trouvai plaisir. N'essayez cependant pas d'acclimater la recette à Paris ; il y manquerait l'ambiance du 15e degré de latitude et du 95e degré de longitude orientale.

*
* *

Les seuls monuments remarquables se trouvent dans la « ville royale ». Deux pagodes sont particulièrement célèbres : celle du Phra-Kêo, qui contient le fameux Bouddha à tête d'émeraude, et la Wat-Po, qui contient le Bouddha couché, long de trente mètres. Cette statue gigantesque est entièrement recouverte d'une épaisse couche de feuilles d'or, que la trop ardente

piété des fidèles a amincie en plusieurs endroits : le Bouddha est allongé, la tête appuyé sur le bras gauche replié, dans une attitude de sommeil. La plante des pieds est ornementée de fines incrustations de nacre.

Le plan des pagodes est invariable : c'est une construction rectangulaire, pavée quelquefois de lames d'argent ou de cuivre : les hautes murailles supportent un toit à la chinoise dont le faîte et les côtés sont relevés aux extrémités. La toiture en petits carreaux de faïence et de clinquant scintille sous la lumière vive de l'Orient. Autour de la pagode proprement dite, se trouvent le monastère des bonzes qui la desservent, le logement des novices, les salles d'étude et de prédication, des étangs, des jardins. Les murs sont ornés de fresques rappelant les supplices réservés aux mauvais bouddhistes. J'ai cru remarquer, mais je ne veux rien affirmer en si grave matière, que les bonzes, chargés de les montrer aux visiteurs, sourient devant ces tableaux des châtiments infernaux. On conte, du reste, sans mystère, les frasques de plusieurs de ces religieux; un journal de Bangkok avait même ouvert une rubrique spéciale pour les exploits du clergé siamois. Les mœurs monastiques se sont extrêmement relâchées : les rigoureuses prescriptions sur la tempérance et la chasteté semblent à peu près tombées en désuétude.

Le palais royal est bâti sur la rive gauche du Ménam et occupe près d'un dixième de la ville royale. Il est entouré d'une double enceinte de murailles très élevées. La première contient la caserne des troupes de la garde, les trois ministères des Affaires étrangères, de l'Intérieur et des Finances, et les écuries des éléphants blancs, que l'on vénère comme l'une des étapes de migration des Bouddhas présents et futurs. L'enceinte intérieure comprend le palais proprement dit, — grande construction moderne de style italien, décorée et ornée à la siamoise, de couleurs voyantes et de dessins fantastiques, — les pagodes de culte pour la famille royale, infiniment plus belles que les célèbres temples de Ceylan, et les pagodes funéraires où sont conservés les corps des rois, reines et princes défunts, jusqu'au jour où les astrologues arrivent à fixer enfin la date de la crémation.

Les habitants du palais, à quelque titre que ce soit, attei-

gnent le chiffre énorme d'une dizaine de mille personnes. Un immense mât de pavillon porte, pendant le jour, les couleurs siamoises — l'éléphant blanc sur fond rouge — et, la nuit, une lanterne avec un petit balai dont la présence éloigne les génies malfaisants. En Chine ou au Japon, d'horrifiques guerriers, des hydres épouvantables, des tigres bondissant, la gueule ensanglantée, veilleraient sur le roi pour écarter les sorts et les génies hostiles. Au Siam, un petit balai suffit à la tâche : du Siam à la Chine et au Japon, il y a la distance qui sépare le petit balai de l'hydre et du guerrier terribles.

Bien que les coutumes siamoises n'exigent pas la claustration des femmes, le quartier du gynécée royal est rigoureusement interdit aux hommes, même aux domestiques mâles. La police y est faite par des *policewomen*. On affirme que madame l'officier de paix, mesdames les brigadiers et agents remplissent leurs fonctions avec un tact, une discrétion et — quand les circonstances l'exigent — une énergie qu'envierait la meilleure police d'Europe.

Le gouvernement a eu la malencontreuse idée de demander pour le reste de la ville un corps de police au gouvernement anglo-indien. On lui a donné des administrateurs anglais de Birmanie, comme officiers, et d'anciens soldats Sikhs comme agents. Ni les uns ni les autres n'étaient faits pour ce service spécial; ils l'ont démontré jusqu'à l'évidence. Les officiers sont d'intrépides joueurs de tennis et de golf, désintéressés de tout ce qui ne touche pas à l'un des sports nationaux; les Sikhs sont les premiers assommeurs du monde. Il suffit d'avoir été témoin d'une rixe pour savoir avec quelle odieuse brutalité ils répriment la curiosité des badauds. Les Siamois ont en exécration ces Suisses venus de l'Inde.

II

S. M. Phrabat Somdet Phra Paramindr Maha Chulalongkorn est né à Bangkok le 20 septembre 1853 ; il a succédé à son père Mongkout, le 1er octobre 1868. Ses titres habituels sont : descendant des anges, pieds divins, grande couronne.

auguste sommet qui domine, auguste grand empereur. Il porte habituellement un costume militaire d'importation européenne : tunique gris-bleu, pantalon à bandes rouges ; ses sujets s'agenouillent sur le passage de « l'auguste sommet », coiffé de la casquette russe ou du casque colonial anglais ; les « pieds divins » sont chaussés de souliers vernis, à éperons.

L'opposition est constante, dans la vie siamoise, entre le protocole divin, appliqué au roi, et les exigences très humaines de la vie internationale, qui mettent le souverain en contact journalier, non seulement avec les agents diplomatiques accrédités auprès de lui, mais avec des étrangers de marque, des financiers, des journalistes, etc. Le roi a donné audience aux correspondants du *Figaro* et du *Times*, et il a trouvé la solution de ce curieux problème : le même jour, recevoir le docteur Morrison, correspondant du *Times*, baptiser ensuite un éléphant blanc, amené du Laos, et, après avoir satisfait le journaliste anglais, édifier ceux de ses sujets qui s'attardent encore à de séculaires pratiques.

Le roi, comme presque tous les Siamois, est de mœurs douces et hospitalières. Le Siamois accueille toujours l'étranger avec courtoisie, sinon avec plaisir. Bouddhiste, c'est-à-dire indifférent en matière religieuse, il est d'une invraisemblable tolérance à l'égard des missions chrétiennes ennemies, — catholiques et protestantes, françaises et américaines — qui se disputent au Siam la clientèle des Chinois, Annamites et Cambodgiens immigrés. L'œuvre de propagande chrétienne n'est pas sans causer de désagréables conflits entre les Légations et le Gouvernement Royal : ce qui explique peut-être que le Siamois soit un médiocre admirateur du christianisme. La bonté est la qualité dominante du caractère et de la physionomie de Chulalongkorn. La figure est un peu poupine, le teint bistré. Les yeux regardent bien en face et sont d'une grande douceur. Rien dans l'accueil, le regard, les manières ni les actes publics ou privés du souverain ne rappelle aujourd'hui le « maître de la terre et de la vie », l'autocrate absolu. Son conseiller récemment décédé, l'ancien ministre belge Rolin-Jacquemyns, lui rendit un signalé service en lui faisant faire un tour d'Europe, en 1897.

Le roi a laissé le souvenir, dans toutes les capitales, d'un

souverain aimable et, dans certaines grandes bibliothèques, d'un orientaliste lettré. A la Bibliothèque nationale de Paris, comme on lui montrait avec quelque mystère un document venu du Siam et d'une antiquité, croyait-on, vénérable : « Ça, dit le roi en souriant, c'est un extrait des comptes de mon ministre des provinces maritimes. » Le roi n'a pourtant reçu que l'instruction habituelle aux anciens princes héritiers : il a fait une étude approfondie du siamois, dans sa première enfance et sa jeunesse, et du pâli, la langue sacrée, pendant son séjour à la pagode : comme tous les Siamois de la cour et de la haute société, il a passé par les ordres bouddhiques ; il a été bonze. L'européanisation n'est venue qu'après son avènement : il apprit alors l'anglais qu'il parle suffisamment pour une conversation banale. A son intelligence réelle, s'ajoute une qualité inestimable : le bon sens. M. Hanotaux discutait avec lui l'obscure question des « protégés ». Notre ministre faisait valoir nos droits, les clauses des traités favorables à nos intérêts et, j'imagine, le rôle séculaire de la France au Siam. Le roi écouta attentivement, puis : « J'entends bien, dit-il, toutes vos raisons ; mais si la Légation de France continue ses immatriculations de protégés d'après les principes en discussion, votre juridiction s'étendra bientôt à tout Bangkok ; il ne me restera comme sujets que la famille royale et mes aides de camp ».

Chulalongkorn ne manque pas d'esprit. Reçu à Rome, il fut invité à passer en revue les troupes italiennes. On présenta à son choix un certain nombre de chevaux dressés à galoper devant le front des troupes. Le roi de Siam, qui de sa vie n'est monté à cheval, refusa, en alléguant une rigoureuse prescription du protocole siamois : « la tradition ne lui permettait pas d'employer d'autre quadrupède que l'éléphant ». On trouva la défaite amusante. Le roi Humbert, en dehors des galas officiels, frayait peu avec son oriental collègue ; son ignorance de l'anglais lui était une excuse excellente pour se dérober aux causeries. La reine Marguerite, au contraire, restait volontiers à entretenir et distraire l'hôte du Quirinal. Elle le questionnait, un jour, sur les mœurs et les coutumes de ce lointain Siam. L'une d'elles est particulièrement choquante : les sœurs du prince héritier deviennent

ses femmes lorsqu'il monte sur le trône ; ainsi en usaient déjà les Pharaons de l'ancienne Égypte. — Cette pratique a ses raisons : le roi étant d'essence divine, aucun mortel ne peut prétendre à épouser ses sœurs. Elles ne peuvent être même ni touchées, ni seulement frôlées par des mains étrangères au service du palais. On cite l'anecdote authentique d'une reine qui se noya dans le Ménam, sous les yeux de ses sujets : aucun des assistants n'avait le droit de lui porter secours, de peur de la souiller par son contact. — Mais, à Rome, le roi, admirablement stylé sur ce qu'il fallait dire ou cacher en Europe, nia bellement la coutume incestueuse, qu'il traita de racontar de voyageur malintentionné.

Au cours de ces entretiens, il fut longuement question de la « première reine », S. M. Sowayapongse, que les soucis de la régence pendant l'absence de son mari retenaient sur les bords du Ménam. La reine Marguerite lui fit parvenir sa photographie avec la dédicace : « *A la mia sorella.* » Rentré à Bangkok, Chulalongkorn fut infiniment touché de ce mot. Il montra la photographie à plusieurs diplomates, qui vantèrent la délicate pensée de la reine italienne ; mais, sortis du palais, messieurs de la Carrière ne cachèrent pas leur désapprobation : la reine Marguerite, pour avoir traité de sœur la reine de Siam, fut déclarée coupable « de ne pas s'être montrée bonne Européenne ». Les Siamois ne sont donc pas des hommes comme nous? Entre eux et les Européens, voudrait-on creuser un fossé infranchissable?

Le roi de Siam aime les décorations étrangères. Il quitta Londres, mécontent de l'Angleterre. Il comptait y recevoir l'ordre de la Jarretière, qui ne lui fut pas donné. La reine Victoria résista à toutes les sollicitations de ses ministres, répondant invariablement qu'elle ne signerait jamais un brevet de la Jarretière pour un polygame. On sait la volonté ferme de la « grande vieille reine » ; elle resta inébranlable. Chulalongkorn ne cacha pas sa vive irritation ; on craignit, un moment, qu'il ne retirât d'Angleterre le prince héritier, qui y faisait son éducation. Mais, par le soin que les Anglais prirent des intérêts siamois et par la manière dont ils traitèrent ensuite ce roi et ce peuple asiatiques, la blessure d'amour-propre fut délicatement guérie. Depuis, l'amitié

anglo-siamoise restaurée a permis au gouvernement des Indes de faire accepter à Bangkok des fonctionnaires de tout genre, de tout grade, du conseiller financier à l'agent de police, et même de se faire céder une petite province de la péninsule malaise. Les Anglais cependant n'ont toujours pas donné la Jarretière. Et la France, qui ferma les yeux avec une bonne grâce parfaite sur cette question de polygamie, la France, qui donna de tout cœur la grand'croix de la Légion d'honneur, qu'a-t-elle obtenu en retour?

A Pétersbourg, Chulalongkorn fut reçu avec une cordialité particulière. Nicolas II, alors prince héritier, avait été l'hôte du roi de Siam, et il gardait le meilleur souvenir de l'accueil que lui avait fait la cour de Bangkok. Le souverain siamois a marqué de façon éclatante son amitié pour le tsar, en faisant élever en Russie son second fils, le frère cadet du prince royal, le fils chéri par excellence, l'enfant gâté du palais. Ce second fils, Chakrapongse, est très intelligent, d'esprit vif et alerte, ouvert à toutes les nouveautés. Il parle couramment — je cite dans l'ordre chronologique où ces langues ont été apprises — l'anglais, le russe et le français; mais le russe lui est de beaucoup le plus familier. Des esprits chagrins en concluent qu'un double courant va s'établir dans la famille royale, anglophile par le prince héritier, russophile par son frère cadet; on prévoit déjà des frères ennemis. Mais les prophètes siamois assurent que les décrets inévitables de la destinée ont déjà écrit dans les astres que, seul, le frère cadet arrivera au trône.

*
* *

Chulalongkorn reçoit ses hôtes somptueusement, cordialement aussi. Les réceptions royales sont célèbres par leur faste et leur belle ordonnance. Les dîners de grand gala ont lieu dans la salle du Trône, où tiennent aisément deux cents convives. Au fond, le fauteuil royal, tendu de soie jaune, porte, sculpté au dossier, l'éléphant tricéphale héraldique. Au-dessus du fauteuil, le parasol à neuf étages dresse ses neuf coupoles superposées, tenant à un seul manche : par exception — le jaune est la couleur royale — elles sont recouvertes de

soie blanche, bordée d'un galon d'or. Sur la muraille, en bonne place, figure une reproduction du tableau de Gérôme, *l'Ambassade siamoise envoyée en 1861 à Napoléon III*. Le roi est très fier de cet événement historique, plus fier encore de l'ambassade envoyée en 1686 à Louis XIV, qui témoigne de l'ancienneté des rapports de la Maison de Siam avec l'Europe.

Les soirs de grand gala, dans ce cadre oriental de l'immense salle du Trône, éclairée par les puissantes lampes électriques du plafond, les costumes militaires et civils, brodés d'or et constellés de décorations, donnent à s'y méprendre l'illusion d'une féerie au Châtelet. Les officiers siamois portent un uniforme emprunté aux armées européennes : pantalon noir à bande rouge, semblable à celui de notre artillerie ; veste-tunique en drap gris-bleu à une rangée de boutons, col rabattu, parements, collet et passe-poil rouges. La coiffure est la casquette plate de l'armée russe pour le service ; en grande tenue, le casque blanc à pointe et gourmette dorées, avec plumet blanc pour les officiers généraux, les aides de camp du roi et les princes. Les fonctionnaires civils portent le costume national : au torse, le veston à col droit en soie brochée or, variant de couleur suivant les fonctions et le grade ; à la taille, le *panoum*, pièce de soie couleur gorge-de-pigeon, qui tombe aux genoux, drapée de façon à bouffer légèrement en culotte de cycliste ; bas de soie et escarpins vernis. La coiffure est quelconque.

Le roi pénètre par une porte spéciale, seul ou accompagné de la première reine. Les souverains s'entretiennent rapidement avec chacun des invités ; puis ils se dirigent vers la salle à manger. La musique de la garde joue ordinairement la marche des soldats de *Faust* pendant le défilé. Des airs français ou italiens et quelques valses allemandes forment le répertoire immuable des musiques militaires de Bangkok. Les emprunts à la musique française dénotent un éclectisme extrême. J'ai le souvenir d'une réception pendant laquelle on joua une interminable variation sur l'air de *Joséphine, elle est malade*. Mon voisin, un officier siamois, qui vécut longtemps à Paris, me fit gracieusement remarquer cette attention pour la France. Nous parlâmes théâtre. Rappelant de joyeux souvenirs, mon interlocuteur me fit part de son

enthousiasme pour Polin qu'il préférait à Mounet-Sully. C'était une opinion discutable; mais comme il déclarait les Folies-Bergère incontestablement supérieures au premier music-hall de Londres, je n'insistai pas : l'art français était mis en première place.

*
* *

Les princesses de sang royal, épousées par le roi, ont seules droit au titre de reine; seules, elles peuvent donner naissance au prince héritier et devenir première reine. D'autres jeunes filles, remarquables par leur beauté ou leurs talents, sont fréquemment offertes au roi par des mandarins et même des gens du peuple; mais elles ne restent généralement au palais qu'autant qu'elles deviennent mères. Un registre spécial, tenu par des matrones, mentionne très exactement la date des faveurs royales et le nom de celle qui en a été l'objet. Les jolies filles données au roi sont toujours conservées un nombre de mois suffisant pour avoir l'assurance qu'aucune grossesse n'est possible. A l'expiration de cette période, elles sont richement dotées et mariées à de hauts fonctionnaires.

La première reine, S. M. Sowayapongse, a des fils qui ont dépassé vingt ans. La maturité a empâté le buste, la taille et les traits, qui pourtant conservent un très grand charme. La reine est, comme le roi, très bonne.

Cette bonté commune est certainement l'un des liens les plus étroits entre les deux souverains. Sowayapongse, seule de tout le gynécée royal, participe aux cérémonies publiques. Son costume diffère peu de celui des dames de la cour : corsage montant à l'européenne, *panoum*, bas de soie et souliers découverts. Comme insigne spécial, la plaque enrichie de diamants d'un ordre siamois, généralement celle de l'ordre réservé aux dames, un ruban rose pâle avec le chiffre de la reine en brillants. Sa bonté se manifeste par des dons annuels à toutes les œuvres charitables de Bangkok, sans distinction de nationalité ni de confession. L'hôpital français de la mission catholique reçoit ainsi une somme importante.

La reine est toute scintillante de pierreries, en colliers, en

agrafes, couvrant la poitrine et les épaules. Ses diamants sont admirables et renommés dans tout le Siam. La plus célèbre de ses parures, que la voix publique estime à trois millions de francs, se compose d'un collier d'étoiles formées chacune d'un diamant central plus gros qu'une noisette et de cinq énormes diamants taillés en triangle allongé. Ces pierres sont d'une eau merveilleuse et leur valeur est immense. Dans les réceptions, accompagnée du ministre des Affaires étrangères ou du maréchal du palais qui lui servent d'interprètes, la reine passe devant les invités, tend sa main à baiser par un geste mi-gracieux, mi-ennuyé de ces règles protocolaires importées d'occident, et s'entretient pendant quelques minutes avec les chefs de mission diplomatique. Le peu de temps donné à chaque interlocuteur et l'emploi de l'interprète rendent la conversation forcément banale. J'ai vu pourtant la reine s'animer. Reçu quelques jours auparavant par le prince Chakrapongse, que j'avais revu ensuite à une soirée de la Légation de France, je dis à la reine l'impression charmante qui me restait de causeries avec le jeune prince — il avait alors seize ans et venait passer à Bangkok les vacances de l'école militaire des cadets de Pétersbourg. La mère et la reine furent touchées de mes éloges qu'elles savaient absolument sincères : le prince Chakrapongse est son favori.

Il est quelques circonstances où la reine se laisse mieux connaître. Pendant l'été, la cour passe quelques semaines au palais de Bang-Pa-In, une sorte de Versailles, à une heure de chemin de fer de Bangkok. On y reçoit à déjeuner en demi-intimité. Les invités autorisés à se présenter en vêtements blancs sont reconduits par train spécial. La reine préside à ces réceptions, où elle se montre enjouée et rieuse.

Les autres reines n'assistent pas aux réceptions officielles et ne figurent dans aucune des cérémonies ouvertes aux étrangers. Elles ne sont approchées que par les fonctionnaires indigènes. Dans la ville de Bangkok et les environs, on rencontre fréquemment les landaus de la cour précédés et suivis de quelques cavaliers d'escorte : ce sont les reines et les enfants royaux qui vont à la promenade. Les landaus sont ouverts. Les reines ne sont pas voilées. Elles portent le costume de

cour : corsage européen, *panoum* siamois et écharpes de soie en grand cordon. On les salue généralement, mais peu d'entre elles répondent à cette marque de déférence. Là s'arrêtent les rapports des étrangers avec le gynécée royal.

Le nombre des reines n'est limité, ni par la loi, ni par la tradition. On en compte actuellement une quarantaine. Ces nombreuses épouses, presque toutes mères, vivent relativement en paix les unes avec les autres. Ce résultat est-il dû à la discipline du palais, au respect inspiré par le roi, au caractère siamois? A ces trois causes, sans doute. Il est avéré qu'on ne vit jamais à Bangkok les honteuses et sanglantes intrigues qui toujours ont déshonoré le harem des sultans de Constantinople. Une seule anecdote tragique est contée sur le palais. Un roi avait une sœur aînée qu'il désirait ardemment. Celle-ci invoquait la prérogative traditionnelle lui permettant, par droit d'aînesse des femmes, de finir ses jours dans le célibat. Le souverain insistait cependant; mais discrètement blâmé par son entourage, il mit fin à ses assiduités. Or, la princesse aimait follement un talapoin[1] de race royale qu'elle recevait chez elle la nuit; c'était la raison de sa résistance. Prudente pendant la crise amoureuse du roi, elle reprit ces rendez-vous quand elle se crut négligée; on la surprit un soir dans les bras du moine. Les bonzes font vœu de chasteté; l'ancienne loi, tombée en désuétude, punissait de mort la rupture du célibat monastique. Aussitôt, une niche fut creusée dans un des immenses murs du gynécée royal, et la princesse et le bonze, unis pour jamais, disparurent emmurés vivants, sous la chambre même où ils avaient été pris enlacés.

La femme siamoise est petite, menue. Sa taille, libre de corset, est souple et fine; sa démarche gracieuse. Le costume se compose du *panoum* commun aux deux sexes, et d'une simple écharpe, portée en étole, recouvrant la gorge et la poitrine, mais laissant à découvert le dos, les épaules et les bras. Les femmes de fonctionnaires et les dames de la cour ont adopté le corsage européen fermé, à manches longues, et

1. Bonze siamois. Le nom de talapoin leur viendrait d'un éventail en feuille de palmier ou *talapat* dont ils sont constamment munis.

ajusté à la taille. Ce vêtement est de couleur claire — blanc, bleu pâle, rose, — en soie ou en tulle à transparent de soie, garni de dentelles européennes. Une écharpe de soie, de couleur plus accentuée — verte, rouge, bleu foncé, or, — portée en sautoir comme un grand cordon, complète cette tenue officielle. Enfin, bas de soie irréprochablement tendus et souliers découverts à talon Louis XV, vernis ou mordorés.

La femme du peuple va pieds et jambes nus, et cette nudité n'est pas sans charme. La jambe est nerveuse, le mollet bien tourné et l'attache du cou-de-pied d'une grande finesse. La tête de la femme jeune est gracieuse et bien posée. Les lèvres sont charnues, à peine lippues; les dents, malheureusement noires, sont fort belles sous la laque qui les recouvre. Le nez droit, un peu évasé à la base, l'œil vif et rieur, les cheveux uniformément coupés court donnent un aspect mutin à cette gentille « little thing », à peine teintée de jaune. Sa morale n'est pas austère. Elle n'est ni vicieuse ni passionnée ; mais la résistance ne lui semble pas nécessaire : elle suit volontiers ses instincts de petite bête humaine. La perspective des peines, que l'enfer bouddhique réserve aux amoureuses, ne semble pas l'avoir épouvantée. Le scepticisme de sa race la garde contre toute crainte ou tout remords. Mais ces derniers traits, à peine ai-je besoin de le dire, ne s'appliquent qu'aux femmes du peuple.

III

J'ai vu au Siam quelques fêtes inoubliables. Le comte de Turin étant venu rendre à Bangkok, au nom du roi Humbert, la visite faite à la cour de Rome par Chulalongkorn, les réceptions furent nombreuses et magnifiques ; la kermesse de nuit mériterait d'être contée. A une heure de chemin de fer de la capitale, dans une île du fleuve, à Bang-Pa-In, s'élève le Versailles siamois. Un grand corps de bâtisse à l'européenne sert de résidence d'été à la famille royale. Quelques pièces sont ornées d'intéressantes peintures indigènes, rappelant des faits de guerre de l'histoire ancienne : c'est l'équi-

valent de notre galerie des batailles. Séparés par des canaux et des pièces d'eau qu'alimente le grand fleuve, des pelouses, des bouquets d'arbres et des jardins sont peuplés de constructions de tout genre, tonnelle européenne et pagodes chinoises; sur le lac, une curieuse maison flottante appartient à la reine.

Un train spécial nous amène de Bangkok à Bang-Pa-In. Une jetée conduit de la gare au bord du fleuve, d'où les embarcations transportent les invités à la résidence royale. Dès l'entrée du parc, l'aspect est féerique. Des milliers de lanternes vénitiennes éclairent les avenues, bordent les canaux, courent le long des ponts, du palais, des pagodes. De nombreux kiosques, tenus par des jeunes filles indigènes, parlant *toutes* l'anglais, nous arrêtent successivement. Ce sont d'abord les fleuristes. Un large collier de petites fleurs blanches parfumées est gentiment passé au cou de chaque invité de marque. Puis, disséminés dans le parc : tir à la carabine, arbres à surprises, théâtre, concert instrumental et vocal. Dans un coin, un orchestre indigène, composé de *kên*, espèce de flûte de Pan. Le son en est infiniment doux, et j'écoute longtemps les mélodies laotiennes et siamoises, dont le charme est prenant par cette calme et tiède nuit d'Orient. Sur une petite scène, des danseuses, vêtues de soie et d'or, représentent, par des mouvements lents et des poses hiératiques, quelque fragment de la grande épopée hindoue du Râmayâna. Muettes, la figure fardée ou masquée, elles balancent lentement le buste, agitent les bras en gestes saccadés comme des battements d'ailes, puis, avec des pointes hardies, viennent du fond de la scène à la rampe et retournent se reformer pour défiler ainsi, indéfiniment.

Dans la maison flottante de la reine, des chanteurs disent la gloire de Phya Tak, le fondateur de la dynastie, qui a libéré le Siam du joug des Birmans. Malheureusement, les voix aigrelettes sont insupportables, surtout après le doux concert des *kên*. Les prix de tir et billets de tombola, distribués pendant la soirée, ont valu à tous les invités des objets de fabrication indigène en or, argent et porcelaine. Je gagne une déesse agenouillée, dont la chevelure tordue en tresse rejoint la terre et s'y enfonce profondément. Le roi examine

mon lot : « C'est une déesse amie et protectrice que vous avez gagnée », me dit-il.

***

La saison chaude et les récoltes encore sur pied n'avaient pas permis de donner au comte de Turin un spectacle siamois unique au monde : la battue des éléphants. Elle eut lieu au printemps suivant dans l'île d'Ayouthia, cette ancienne capitale détruite au XVIIIe siècle par les Birmans et dont il ne reste que des ruines. Une résidence royale y a été récemment construite pour loger la cour pendant les chasses.

La préparation de cette battue des éléphants dure plusieurs mois. Dès qu'elle a été ordonnée par le roi, un escadron de quatre-vingts éléphants domestiques part de Bangkok, remonte vers l'intérieur et se disperse à la lisière des forêts royales, à environ deux cents kilomètres du point de rassemblement. A l'aller, les cornacs s'enquièrent soigneusement du nombre approximatif et de l'importance des troupes d'éléphants sauvages qu'ils auront à rabattre. Arrivés à la périphérie des forêts réservées, les rabatteurs s'espacent sur un front de cinq à six kilomètres. Quelques vieux éléphants d'une race à une seule défense qui fournissait les meilleures bêtes de guerre, ont conservé leur caractère combatif. On ne les emploie qu'avec prudence et dans les circonstances dangereuses. Ils forment un peloton spécial que dirige personnellement le chef des rabatteurs. Chaque éléphant domestique est monté par deux cornacs : l'un, à cheval sur le cou, dirige sa monture avec un crochet en fer ; l'autre, à genou sur l'arrière-train, presse la marche de l'animal à coups de marteau de bois. Rudyard Kipling nous a dit l'amitié intime qui unit l'éléphant à ses cornacs; le conteur anglo-indien n'a rien exagéré.

J'ai vu cent fois la scène et entendu la conversation suivante. Chaque matin, sous ma fenêtre, un cornac, suivi d'un bébé de deux ans, venait prendre l'éléphant pour le conduire au bain... L'animal pousse de petits *hump* ! de contentement pendant que l'homme et l'enfant approchent : « Doucement, grande bête, dit le cornac, doucement. Et surtout prenez garde au fils ! »

L'enfant tend ses petites mains, dans la joie de la promenade prochaine. L'énorme pachyderme dirige vers lui sa trompe avec précaution, comme pour une caresse; mais d'un coup de crochet le cornac interrompt ces effusions. Le coup a porté sur l'extrémité sensible de la trompe; un *hump*! de douleur vive y répond : « Rentrez votre nez, stupide masse, ordonne l'homme. Quel diable vous pousse à vouloir toucher votre petit maître? Essayez-vous d'abord sur des moucherons ». L'homme rit de son mot, l'enfant rit aussi, de confiance, les bras toujours tendus vers la trompe balante. « Avez-vous compris? » demande l'homme encore. L'éléphant, qui suit attentivement chaque mouvement de son conducteur et du bambin, incline la tête comme dans un acquiescement et accompagne son geste d'un *hump*! formidable. Ce « oui » monstrueux effraie l'enfant qui se met à pleurer. Alors, le père : « Génie malfaisant, voleur de cannes à sucre, démon pustuleux! Vous voulez donc empoisonner de votre haleine fétide ce petit prince, fils du ciel? » La semonce est ponctuée de coups de croc sur les ongles des pieds de devant. On refait la paix et un *hump*! timide semble promettre une plus grande circonspection à l'avenir. Pendant la scène, le cornac a débarrassé l'éléphant de sa chaîne d'écurie : « Allons, lourdaud brêche-dent, — l'éléphant a perdu une de ses défenses, — votre pied, et plus de sottes plaisanteries! » L'éléphant lève le pied et maintient son genou plié en guise d'escabeau permettant au cornac de hisser l'enfant et de se hisser lui-même sur le cou; puis, lentement on se dirige vers la baignade.

Avant d'amener les éléphants à cette domestication parfaite, il faut des années et de la patience. L'éléphant ne naît pas en domesticité : il faut le prendre à l'état sauvage. Et nous voilà ramenés à la chasse. Les rabatteurs arrivés aux lisières des forêts, la chasse commence. Renseignés sur les gîtes et les habitudes des éléphants sauvages, nos rabatteurs s'ébranlent poussant devant eux les animaux rencontrés. La nuit, un long cordon de feux, entretenu par des rabatteurs à pied, empêche les éléphants de revenir en arrière. Ce rabattage par monts et par vaux dure des semaines, des mois, pendant lesquels les cornacs font preuve d'une adresse merveilleuse. Il ne s'agit de rien de moins que de faire prendre

une direction déterminée à deux cent cinquante éléphants sauvages — c'est le chiffre de la dernière battue. Or, comme l'a remarqué Kipling, « un éléphant en liberté est aussi maniable qu'un canon de quatre-vingts tonnes lâché par gros temps, sur un pont de navire ».

A Ayouthia, on prépare le « parc ». C'est un grand enclos d'énormes pieux dont la solidité est à toute épreuve. Des piliers en maçonnerie soutiennent deux tribunes royales à l'est et à l'ouest et une tribune pour les invités. Au milieu de l'enclos, protégée par une ceinture de pieux, s'élève une pagode en miniature. Sous les tribunes royales de l'est et de l'ouest, un étroit passage en couloir est aménagé dans les pieux de l'enceinte : les éléphants rabattus entreront à l'est pour sortir, domptés, à l'ouest : au devant de la porte orientale, une double estacade de pieux, en forme d'angle, sert comme de vestibule extérieur et relie cette entrée du parc au bras voisin du fleuve, que les bêtes vont franchir avant de pénétrer dans le parc.

Une épaisse poussière signale au loin l'approche des rabatteurs et de leur prise. Les éléphants sauvages, affolés par cette poursuite de plusieurs mois, deviennent dangereux ; ils ne peuvent être approchés qu'avec une extrême prudence. On les dirige vers le fleuve, et, après un bain prolongé, les quatre-vingts rabatteurs les poussent vers l'estacade et vers l'entrée du parc. Tout à coup, un éléphant domestique prend la tête et franchit la porte pour montrer le chemin. Les autres, effrayés par les cris des spectateurs, reculent; mais refoulés en avant par l'escadron des éléphants domestiques qui leur coupent la retraite, ils se précipitent enfin et s'écrasent sur l'estacade qui résiste à cette formidable poussée, sans un craquement. Des lanciers à pied les éloignent des parois de l'estacade, en leur piquant les oreilles. Ce spectacle de deux cent cinquante bêtes sauvages, dont l'affolement augmente à chaque instant, maintenues par quatre-vingts de de leurs congénères obéissant au moindre commandement des cornacs, est merveilleusement beau. Bientôt, les prisonniers forment un groupe compact entre les pieux de l'estacade, femelles et petits au centre protégés par les mâles qui font face aux chasseurs, la tête basse, la trompe haute, les défenses

en arrêt. Mais ce commencement de rébellion tardive est vite réprimé, et la poussée s'accentue, de minute en minute, vers la porte de l'est.

Le tumulte augmente ; des *hump!* de colère se font entendre, puis, cet espèce de sifflement produit par la brusque détente de la trompe enroulée qui indique une attaque imminente. Le barrissement formidable des vieux mâles, les cris épouvantés des femelles tremblant pour leurs petits, qui sont tapis entre leurs jambes, semblent faire prévoir une charge contre les rabatteurs, lorsqu'un grand pachyderme franchit la porte orientale de l'enclos. D'autres le suivent, et deux cents bêtes s'écrasent pour franchir l'étroite ouverture où elles ne peuvent avoir accès que l'une après l'autre. Deux pelotons de rabatteurs dégagent la porte ; mais, dans la poussée, une énorme femelle, qui allait bientôt mettre bas, a été étouffée. Enfin, toute la troupe entre dans l'enclos. Des pompes à incendie font alors pleuvoir sur les éléphants des torrents d'eau pour les laver et les désaltérer, et on leur donne une copieuse ration d'herbe fraîche. La battue a été superbe : deux cent cinquante éléphants vivants au tableau.

On donne aux captifs toute une nuit de silence et de repos. Le jour suivant, du haut de la tribune de l'ouest, le roi désigne deux grosses bêtes et quatre petites, qui doivent être isolées du troupeau et conduites hors de l'enclos par trois éléphants privés et leurs cornacs. Le cornac d'avant est muni d'une longue corde en nerfs de buffle tressés, terminée par un nœud coulant. La partie de la corde près du nœud est fixée le long d'un bambou pour être maintenue rigide. Le cornac se dirige vers l'éléphant à isoler, et, avec une étonnante adresse, pendant que l'animal lève le pied en marchant, il lui passe le nœud coulant autour d'une des jambes de derrière La manœuvre est répétée pour la seconde jambe ; on pousse ensuite le captif vers la porte de l'ouest : il sort de l'enclos. Dès sa sortie du parc, l'éléphant sauvage est encadré par les trois éléphants domestiques qui viennent de contribuer à sa capture : un de chaque côté, le troisième par derrière. Les cornacs de tête lui passent autour du cou un collier en nerfs de buffle attaché ensuite au poitrail des deux éléphants qui l'enserrent. On se dirige ainsi vers l'écurie voisine. Si le captif

veut tenter de s'échapper en pressant le pas, ses deux gardes de côté le retiennent par le collier; s'il recule, l'éléphant de derrière le fait avancer d'un coup de défense.

Ce qu'il y a de particulièrement admirable dans ces exercices difficiles, c'est moins l'adresse des cornacs que l'attitude des éléphants domestiques. Lorsqu'un cornac glisse du cou de sa monture, il se réfugie entre les pattes de son éléphant qui immédiatement s'ébroue, barrit, balance la trompe et conserve la position d'attaque jusqu'à ce que son cavalier soit hors de danger. Pendant toute la chasse, la bête veille avec sollicitude sur ses cornacs d'avant et d'arrière. Lorsqu'on passe le collier à l'éléphant sauvage, les deux éléphants de côté ne quittent pas des yeux leur prisonnier dont la trompe est vigoureusement rabattue par l'un d'eux, s'il manifeste la moindre velléité d'entraver l'action des cornacs. Ces captivants exercices donnèrent lieu à un horrible accident. Une vieille femelle d'immense taille, sortie de l'enclos, parvint à rompre ses liens et se dirigeait vers le fleuve. L'un des anciens éléphants de guerre à une seule défense essaye de lui barrer le passage. Une courte lutte a lieu. Tout à coup, l'éléphant recule d'un pas comme pour prendre son élan, puis bondit sur la femelle et lui enfonce trente centimètres de défense au défaut de l'épaule. La bête blessée pousse un barrissement de douleur, pompe avec sa trompe le sang qui s'échappe de la blessure et s'enfuit dans la campagne. On retrouva, le lendemain, les cadavres de deux femmes qu'elle avait presque brisées en deux d'un terrible coup de trompe donné à toute volée.

Après la capture des bêtes choisies par le roi pour être dressées, les deux cent quarante-cinq éléphants sont reconduits dans les forêts royales et remis en liberté.

IV

La vie de palais à Bangkok ne se distingue guère de celle d'une capitale occidentale que par les heures différentes où le souverain travaille avec ses ministres. Les titulaires des princi-

paux portefeuilles, — Affaires étrangères, Maison royale, Intérieur, Guerre, Administration de la capitale — sont tous des demi-frères du roi, fils de princesses ou de concubines royales; ses frères de père et de mère ont une situation à part. Les ministres sont généralement reçus le soir, dans les appartements privés, et les affaires sont exposées et discutées devant la ou les reines présentes. Le ministre entendu parle dans la pose incommode, mais strictement obligatoire, des ambassadeurs siamois du tableau de Gérôme : à genoux, le buste penché, appuyé sur les coudes posés à terre, les mains jointes et levées, la tête tournée vers le roi. Sa Majesté inflige parfois de sévères réprimandes ; ce n'est un secret pour personne qu'Elle a même battu deux de ses frères dont la conduite n'est que trop souvent la cause de graves ennuis pour le gouvernement royal. Mais les sœurs de ces ministres intercèdent si affectueusement auprès de Chulalongkorn, dont la grande bonté est inlassable, que chaque faute nouvelle est suivie de pardon.

Le ministère de l'Intérieur est aujourd'hui le plus important. Il est de création récente. Les provinces siamoises étaient autrefois réparties entre plusieurs ministres, auxquels on affermait la perception de l'impôt. Ce système primitif était appelé à disparaître dès que le pays commencerait à s'européaniser. Le roi chargea de la réorganisation, d'après les méthodes occidentales, S. A. R. le prince Damrong Radjanoubhab, son frère, et le nomma ministre de l'Intérieur. La tâche était lourde ; il y fallait une intelligence vive, beaucoup de tact, de droiture, d'honnêteté et — ni le mot ni la chose n'existent encore de façon précise au Siam — de patriotisme. Le prince Damrong était merveilleusement doué de toutes les qualités requises pour cette délicate mission ; en outre, son dévouement au roi est sans bornes : c'est, enfin, un véritable homme d'État au sens européen du mot. Il se mit résolument au travail, et, depuis quelques années déjà, la cohésion administrative du royaume, divisé en préfectures se manifeste chaque jour davantage; elle produit les excellents résultats financiers qu'on en attendait. Les cabales d'envieux, les intrigues de concussionnaires n'arrivèrent jamais à ébranler le crédit du ministre. Le roi sait qu'il a dans ce frère —

peut-être dans ce frère seul — le meilleur et le plus solide appui de son trône. Dans toutes les circonstances, tristes, graves, heureuses, personne ne partagea mieux les douleurs, les inquiétudes ou les joies de Sa Majesté.

Le prince Damrong est accessible à tous. Tous les Européens l'intéressent, et il s'entretient volontiers avec eux des questions de son ressort, travaux publics, routes, canaux, plantations, irrigation, etc. Sa franchise est déconcertante pour les partisans de cette immorale maxime que la parole a été donnée à l'homme à seule fin de déguiser sa pensée. Elle est non moins déconcertante pour les diplomates attardés que hantent la duplicité et la mauvaise foi orientales. Nombre de visiteurs ont recueilli du ministre de l'Intérieur la déclaration suivante : « Je ne suis ni anglophile ni francophile, ni francophobe ni anglophobe, mais seulement et résolument Siamois. Je défendrai avec énergie mon pays contre toute nation qui voudrait attenter à son indépendance. J'aime les Européens dont la haute science et les merveilleuses productions m'enthousiasment. Nous les prenons volontiers pour guides ; mais nous ne demandons que des conseils utiles. Notre vœu le plus cher est de vivre en paix et en relations amicales avec nos puissants voisins, l'Indo-Chine française et l'Inde britannique. » Cela est dit sans forfanterie, d'un ton ferme et assuré, le regard droit à l'interlocuteur. J'ai entendu cette déclaration et je fus ému du ton qu'on ne peut reproduire.

Le prince Damrong est excellemment secondé par S. E. Phya Sri Sahadeb, vice-ministre et sous-secrétaire d'État. Le Phya Sri est de très humble origine. Son intelligence, son dévouement et sa grande activité lui ont valu, encore jeune, l'une des plus importantes charges de l'État. Cette carrière brillante d'un homme, que nos politiciens appelleraient « un fils de prolétaire », est intéressante et symptômatique dans un pays de souveraineté absolue à dynastie divine.

Le vice-ministre de l'Intérieur fut récemment envoyé en mission en Europe et passa par Paris au moment de la signature du traité franco-siamois d'octobre 1902. On se rappelle que cet acte diplomatique n'obtint pas tous les suffrages. Le bruit se répandit alors que Phya Sri aurait dépensé quelques

centaines de mille francs pour obtenir la conclusion d'un accord qui, d'après quelques-uns, mettait la sécurité de l'Indo-Chine en péril. Sans craindre de rendre cette première nouvelle obscure et quelque peu contradictoire, on nous apprenait en même temps la disgrâce du Phya Sri, qui avait, disait-on, dilapidé le crédit illimité, mis à sa disposition. A Paris, tout le monde sait que ces accusations de pot-de-vin ne doivent jamais être prises au pied de la lettre. C'est une simple marque de désapprobation à un ministre ou à un fonctionnaire. Cela revient simplement à dire : « je ne suis pas de votre avis » ou : « je n'approuve pas votre politique », ou encore, et plus souvent : « je voudrais bien vous remplacer ». A Bangkok, on prit tout autrement la chose. Ils en sont restés à cette ancienne idée que toucher ou offrir un pot-de-vin est un acte malhonnête, et qu'en accuser gratuitement quelqu'un est une simple goujaterie. Le roi fut très mécontent, très affecté de cette calomnie contre un fonctionnaire qu'il protège, qu'il a tiré du dernier rang et qu'il défend contre les cabales de cour.

*
* *

La Marine avait pour chef, il y a quelques années, le prince Prap Parapaks, qui cumulait sa charge navale avec celle de grand-veneur et de vérificateur des comptes présentés à la caisse royale. Le prince Prap possédait la confiance entière du roi ; il mourut pauvre. A son lit de mort, on vit pleurer Chulalongkorn et la première reine, inconsolables de la perte de cet honnête serviteur. Le ministre de la Marine aimait comme un fils son collègue de l'Intérieur ; un commun dévouement à Sa Majesté avait étroitement lié ces deux hommes.

— Je ne reproche qu'une chose au prince Damrong, — disait souvent le prince Prap, — c'est de nous avoir amené Rolin-Jacquemyns.

Ce Belge, qui avait été un des fondateurs de la *Revue de droit international,* avait été aussi ministre dans le cabinet Frère-Orban. Des raisons personnelles lui firent accepter une situation dans la magistrature internationale égyptienne ; il fut nommé président de Cour au Caire. Le prince Damrong,

au cours d'un voyage en Europe, passait par là et demandait justement à lord Cromer un jurisconsulte éprouvé, de nationalité indifférente. Rolin-Jacquemyns fut présenté et agréé comme « Conseiller général », *General Adviser*, avec traitement annuel d'environ cent vingt-cinq mille francs. La mort récente du *General Adviser* permet de juger son œuvre en toute équité : elle a été néfaste au Siam.

Rolin n'était plus d'âge à négliger certains froissements d'amour-propre. Malgré les titres et les décorations que lui prodigua le roi, il eut à subir de nombreuses avanies de la part des princes, qui ne lui pardonnaient pas son immixtion constante dans les affaires de l'État. La protection du prince Damrong, qui ne l'abandonna jamais, fut quelquefois impuissante à lui épargner des vexations gratuites. Le caractère de Rolin s'aigrit et le rendit rapidement antipathique aux Siamois et à toutes les Légations, à celles même qui étaient le plus sympathiques à son œuvre. On l'a toujours donné comme antifrançais. Ce jugement est exact. Cet ancien ministre belge, aux gages d'Asiatiques qu'il méprisait, était assoiffé d'un peu de considération. Les attaques violentes et ininterrompues d'un petit journal de Bangkok, qui prétendait servir ainsi les intérêts de la France, ont plus fait pour nous l'aliéner que la ligne de conduite alors suivie à l'égard du Gouvernement siamois.

*
* *

Le titulaire du ministère des Affaires étrangères, S. A. R. le prince Devavongse Varoprakar, n'a pas réussi à conquérir la sympathie des diplomates, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, que leur carrière a conduits à Bangkok. Très intelligent, mais paresseux et indifférent au bon fonctionnement de son ministère, le prince ne s'intéresse guère qu'au sort d'interminables parties d'échecs engagées avec son frère, le prince Souasti. Dans bien des circonstances, il s'est montré mandataire infidèle du roi ; mais la médiocrité des autres princes n'a pas permis de doter d'un meilleur titulaire le portefeuille des Affaires étrangères.

Le prince Devavongse est, d'ailleurs, une exception parmi les fonctionnaires et princes siamois. On nous parle souvent de la fourberie des Siamois, de leur traîtrise et de leurs sentiments francophobes. Je n'en puis rien dire : je n'ai pas eu occasion de les constater. Les Jaunes me sont familiers; leur caractère ne m'a jamais paru si compliqué qu'on veut bien dire. Leur antipathie à notre égard ne provient pas d'une différence de race, de mœurs ou de religion, mais de notre agaçante manie de vouloir les transformer du jour au lendemain en Occidentaux du XXe siècle. Nous leur dépêchons depuis plus de trois cents ans des missionnaires de confessions différentes et ennemies, qui leur donnent le peu édifiant spectacle d'un antagonisme sans trêve. Au moindre conflit politico-religieux, c'est l'intervention diplomatique avec son habituel cortège de demandes d'indemnités. Ce sont ensuite les offres de conseillers laïques, agricoles, financiers, militaires, et il faut accepter ces offres des grandes puissances, — ou des petites, en cas de rivalité trop accentuée de celles-là. Viennent ensuite les représentants de manufactures d'armes, d'outillage de chemin de fer, de machines agricoles, auxquels il est de bon goût de faire d'importantes commandes d'objets momentanément ou définitivement inutiles : on s'attire ainsi les bonnes grâces de la Légation qui les a présentés. Enfin, s'imposent, toujours par les mêmes procédés, des ingénieurs pour utiliser le matériel nouveau, des médecins, des professeurs, des chanteurs et maîtres à danser.

Ce personnel européen, ne connaissant ni les mœurs, ni la langue indigènes, ne se dirige pas sans encombre; les accrocs sont quelquefois graves et difficiles à réparer. Il faudrait, dans ces situations infiniment délicates, un personnel d'élite comme celui de l'ancienne mission française au Japon. Les mêmes hommes existent sans doute; mais les circonstances qui nous les avaient fait choisir pour éducateurs des Japonais ne se sont plus présentées. Le Siam ne nous a demandé, depuis dix ans, aucun conseiller de quelque importance. Peut-être cette exception, peu flatteuse pour notre amour-propre et préjudiciable à nos intérêts, n'est-elle due qu'à nous-mêmes. Au lendemain des événements de 1893, qui nous valurent la cession de tous les territoires siamois sur la rive gauche du Mékong, il eut

été utile de montrer, par une attitude non seulement pacifique, mais sincèrement amicale, notre désir d'être bons et aimables voisins. Cette situation, une fois établie, eût été fertile en profits de toute nature. Malheureusement, une dangereuse crise d'impérialisme, avec besoin d'expansion et d'annexion à outrance, avec incontinence aussi de gestes et de paroles regrettables, empêcha pendant plusieurs années le rapprochement nécessaire. Aucune politique ne pouvait servir plus activement les intérêts de l'Angleterre, de l'Allemagne et du Japon. Elle a procuré à ces trois puissances, à la première surtout, des avantages inappréciables.

Le traité franco-siamois, ratifié ces jours derniers, supprime enfin toutes les difficultés depuis dix ans pendantes. Il nous est maintenant loisible de rattraper un peu du temps perdu et de prendre la place que nous devons occuper dans la vallée du Ménam. Le sincère désir manifesté à Paris de régler équitablement toutes les affaires en litige, a trouvé à Bangkok un égal désir d'entente honorable. La « fourberie siamoise » s'est fort bien accommodée d'un échange loyal de concessions réciproques, justes et raisonnables, également importantes et précieuses pour les deux pays. Nos sentiments véritablement pacifiques n'ont donc pas été manifestés en pure perte. C'est un résultat que devraient méditer nos agents au Siam et en Indo-Chine.

★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

LE RETOUR DE JÉRUSALEM, pièce en quatre actes, par **Maurice Donnay.**

« Je serai brouillé avec lui pendant deux mois », disait un ami de l'auteur, sémite et philosophe, au lendemain de la première. Plus de six mois ont passé depuis, et plus de deux cents représentations; voici maintenant l'œuvre imprimée, avec une préface : n'attendons pas le jugement dernier pour en parler tranquillement. Sur une base ample et solide, — un premier acte excellent, — s'élève une pyramide creuse en mainte partie et légère, mais taillée toute en facettes étincelantes. Modérée, cette comédie, plus qu'impartiale, modérée autant qu'il fut possible à l'auteur, moraliste nonchalant, baigné dans l'atmosphère nouvelle, antisémite par endosmose ; modérée, oui vraiment, et, par là même, aux yeux des témoins les plus désintéressés, non pas cruelle, mais pénible parfois comme serait un duel acharné, un duel à mort, avec des épées « à pointe d'arrêt » : point de belle blessure, de part ni d'autre, point de large plaie, par où s'épanche le sang, mais, coup sur coup, par-ci, par-là, — par-là surtout, — une multitude de piqûres cuisantes et qui donneront la fièvre. Jolie escrime, par exemple, merveilleuses phrases d'armes ! On ne doute pas un moment que tout le débat ne soit réglé par un artiste et l'on ne s'étonne pas que tant d'*aficionados* aient pris plaisir à le suivre : ils auraient pu trouver des divertissements moins délicats.

TERRES DE LUMIÈRE, par **Yvonne Vernon.**

Ce sont des notes de voyage. Tout le long des côtes méditerranéennes, l'auteur a visité les villes ensoleillées d'Espagne, d'Italie, de Sicile, de Grèce, et chacune lui a inspiré deux ou trois pages pittoresques et saisissantes. Descriptions de monuments et de paysages, portraits d'hommes et de femmes adroitement croqués ; réflexions, parfois déconcertantes, mais toujours neuves, il y a un peu de tout en ce volume qui annonce un artiste et un écrivain.

LA JOIE D'AIMER,
par l'auteur de « **Amitié amoureuse** ».

Œuvre étrange, qui est par moments une pièce de théâtre et dont certaines scènes semblent bien, en effet, avoir été écrites pour être représentées. L'auteur présente joliment son œuvre, à la fin de sa courte préface, « aux gens qui, devant l'automobile et du soixante à l'heure, aiment le développement rapide du récit et s'inquiètent des subtilités psychologiques autant que des vieilles lunes. Ceux-là, pressés par la vie, pourront sans trop d'inconvénient perdre le fil du discours et sauter de dialogue en dialogue. » Mais que les lecteurs moins pressés se rassurent: le roman est aussi de ceux qu'on peut lire lentement.

OISEAUX DE PASSAGE, par **Maurice Donnay** et **Lucien Descaves.**

Nous devions déjà *la Clairière* à la collaboration de M. Maurice Donnay et de M. Lucien Descaves. *Oiseaux de Passage* est une œuvre plus intéressante encore ; c'est l'une des plus originales qu'on ait applaudies depuis longtemps. A retrouver la pièce dans ce volume, et à la goûter lentement, minutieusement, scène par scène, réplique par réplique, l'œuvre apparaît encore plus forte et plus pénétrante ; et bien peu de comédies supportent cette redoutable épreuve de la publication : on y découvre tout à coup des défauts et des négligences qu'on n'avait pas eu le temps d'apercevoir au théâtre. Nous étions sûrs qu'*Oiseaux de Passage* était une bonne pièce ; nous sommes sûrs maintenant que c'est, de plus, une belle œuvre.

LE RACHAT DES CHEMINS DE FER,
par **Edgard Milhaud.**

Quoi que l'on puisse penser de la question, il faut lire ce plaidoyer en faveur du rachat, d'abord parce qu'il est incisif et amusant, ensuite et surtout parce qu'il condense tous les arguments d'une école. Le nom seul de l'auteur est une garantie de l'exactitude des calculs et appréciations.

ROME, par **Henri Maréchal.**

Un livre de mémoires, les « Souvenirs d'un Musicien », d'un prix de Rome : *le Concours, le Voyage, la Villa Médicis, la Vie romaine, Hors les Murs, Sac au dos,* autant de chapitres de cette « vie romaine », enthousiaste et charmante, que regrettent jusqu'au dernier souffle tous ceux qui, ne fût-ce qu'une heure, l'ont connue. Le livre est délicieux, parce qu'il est sincère et personnel. Outre ses impressions de voyage et de séjour, l'auteur nous présente quelques-uns des personnages qu'il a rencontrés là-bas : les trois chapitres sur *Hébert, Liszt* et la *princesse de Wittgenstein* pourront fournir d'utiles renseignements aux historiens ou critiques d'art.

LE TIBET, par **F. Grenart.**

Seul survivant de la Mission Dutreuil de Rhins, l'auteur avait rapporté et publié en de gros in-quarto les découvertes scientifiques de cette admirable aventure sur les hauts plateaux de l'Asie russe et tibétaine. Pour la commodité du grand public, il veut bien réunir et résumer aujourd'hui, en un volume commode et accessible à tous, les pages maîtresses et les résultats essentiels de ce grand travail. Pour la première fois en France, depuis plus de vingt ans, un livre clair, complet et scientifique paraît sur le Tibet, juste à l'heure où les menées de de lord Curzon viennent de créer aux Anglais les embarras et peut-être — qui sait ? — les désastres de leur aventure tibétaine.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13280-7-04. — (Encre Lorilleux).